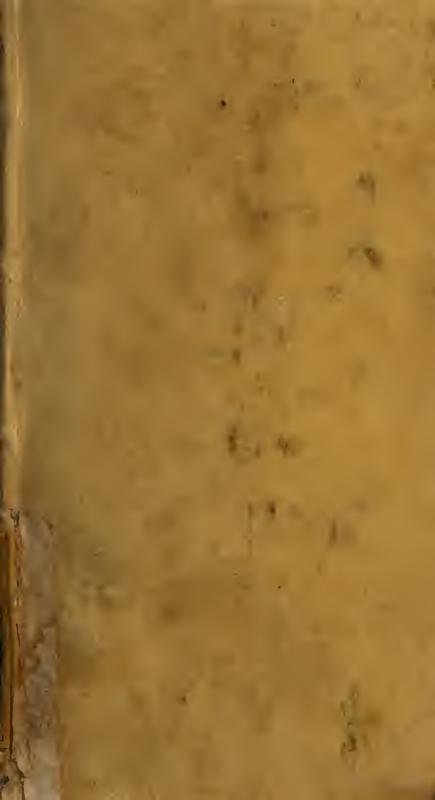



NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
12
25 A
14





CARACTERES
NATURELS
DES
HOMMES.

En cent Dialogues.

Par Monsieur BORDELON.



A LA HAYE,
Chez Loüis & Henry van Dole,
Marchands Libraires, dans le Pooten,
à l'Enseigne du Port-Royal.

M. DC. XCII.



A MONSIEUR
MONSIEUR
LE COMTE
DE CARNÉ.



ONSIEUR,

Vous portez un nom qui m'est connu depuis si long-temps, & que celuy de vôtre Maison qui me l'a le premier fait connoître, m'a fait paroître si grand par ses grandes qualitez, & si

aimable par ſes manieres obligeantes, que je me fais un devoir & un plaiſir de le mettre à la tête de cet Ouvrage. Le cœur que vous commencez déja à montrer ſi grand dans un âge ſi peu avancé, & dont la grandeur a toûjours été le propre caractere de vôtre Famille, donne à eſperer que vous rendrez un jour à cet illuſtre nom tout l'éclat & toute la gloire qu'il a euë dans vos Ancêtres, que l'on a vûs pendant pluſieurs ſiecles, élevez aux plus grands Emplois & aux plus importans Gouvernemens du Royaume. Je ſouhaite que cet Ouvrage vous aide à remplir dans la ſuite des temps les grandes eſperances que vous donnez; vous y trouverez dans

les

les portraits naturels qu'il vous presentera, des instructions qui ne vous seront peut-être pas inutiles. Permettez que j'y ajoûte que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,

BORDELON.

LE plaiſir que j'ai trouvé dans la fréquente lecture des Dialogues de l'Illuſtre Monſieur de Fontenelles & de l'enjoüé Lucien, m'a fait croire que je ne pouvois choiſir une maniere plus agreable & plus naturelle pour écrire ces Caracteres qu'on m'a demandez, que celle du Dialogue. Je ne me flate pas d'être arrivé au point glorieux auquel ſont parvenus ces deux incomparables Auteurs; ce ſera beaucoup pour moi, ſi j'ai lieu de croire que je les ai du moins ſuivis de loin; c'eſt à leur imitation que j'ai fait ces Dialogues fort courts, & que,

que, pour ne point faire perdre le tems à mes Acteurs en discours vagues & superflus, on y vient d'abord au fait. J'apelle ceux que je fais parler, des Acteurs, parce qu'on peut appeller aussi tous ces Dialogues des Scenes fort naturelles qui paroissent tous les jours sur le grand theatre du monde, & qui peuvent instruire pour le commerce de la vie civile, en mettant devant les yeux des portraits que l'on critique lors qu'ils sont méchans, ou que l'on louë lors qu'ils sont bons.

On trouvera, en lisant, une tres-grande difference entre ces Caracteres & ceux des mœurs de ce siecle dont on vient de donner une sixié-

me édition, quoi qu'ils aient quelque ressemblance dans leurs titres.

Je prie le Lecteur de ne donner aucune interpretation misterieuse aux noms de ceux qui parlent dans ces Dialogues; je les ai mis au hazard, comme ils se sont presentez à mon esprit, sans prétendre y marquer aucun particulier.

TABLE DES PRINCIPALES MATIERES

Contenuës en ce Livre.

A

B

Fem-

O

Fin de la Table des Matieres.

CARACTERES NATURELS DES HOMMES.

DIALOGUE PREMIER.

EPHIRION, CYMODORE.

EPHIRION.



Uand on fait l'éloge de vos Livres, on fait en même-tems l'éloge de plusieurs autres.

CYMODORE.

Je comprens vôtre bon mot, Ephirion;

rion ; vous voulez dire que les pensées des autres dont je me sers dans mes ouvrages en font le principal merite. Il est vrai que les recueils que j'ai faits de ce qu'il y a de meilleur dans les Anciens & dans les Modernes, ne me servent pas peu à composer ; mais je m'en rends proprietaire par l'usage & par les diverses applications que j'en fais, autant que par les differens tours que je leur donne ; & il semble même que le public les trouvant ainsi placez ne les reconnoisse plus, y prenant autant de plaisir que s'ils lui étoient nouveaux, & s'il ne les avoit point encore veus ailleurs. Un jour Demarets accusant publiquement Monsieur Despreaux d'avoir volé dans Juvenal & dans Horace les richesses qui brillent dans ses satyres ; un homme d'esprit lui dit, „ Qu'importe, Monsieur, avoüez du „ moins que ses larcins ressemblent à „ ceux des partisans du tems passé ; ils „ lui servent à faire une belle dépense, „ & tout le monde en profite.

EPHIRLON.

Ce qui fait que nous avons si peu de veritables nouveautez ; c'est que la plûpart de ceux qui s'érigent en autheurs

theurs ſont ſi pareſſeux qu'ils ne travaillent que ſur les ouvrages des autres, ils ne ſe ſoucient pas de dire la même choſe, pourveu qu'ils la diſent de differente maniere.

CYMODORE.

N'appellez-vous pas une nouveauté la nouvelle application que l'on fait de la penſée d'un Autheur?

EPHIRION.

Je l'appelle une ancienne nouveauté. Vous moquez-vous de moi, de me parler en faveur de ces ſortes de nouveautez? Cela eſt auſſi ridicule, que, ſi prenant une ancienne ſtatuë d'Auguſte, & à cauſe de la reſſemblance, la faiſant paſſer pour la ſtatuë de quelque Prince de nôtre tems, vous pretendiez qu'elle fût nouvelle & qu'on la dût regarder comme une figure moderne & qui ſort de la boutique de ſon Sculpteur.

CYMODORE.

Il y a une grande difference. Je n'aurois rien ajoûté du mien à cette ſtatuë.

EPHIRION.

C'est-à-dire que pour la faire moderne, vous n'auriez qu'à la couvrir de vôtre habit, & ainsi selon vôtre sentiment, on vous en devroit reconnoître pour l'ouvrier, comme si à force de travail vous l'aviez tirée de la masse du marbre dont elle est faite. Vous seriez à vôtre compte habile Sculpteur sans avoir fait grande dépense de science, de travail & d'application. Croiez-moi, Cymodore, il faut quelque chose de plus que ces petits déguisemens pour acquerir la reputation d'habile homme.

DIALOGUE II.

MIRIADE, LAMONT.

MIRIADE.

JE vous prie, mon cher Lamont, contentez-vous de la bonne estime qu'on a de vous chez Licidas, n'y allez pas si souvent pour y recevoir des applaudissemens & des loüanges ; vous gasterez tout à force de vous mon-

montrer. Sçavez-vous que la plûpart des gens qui ont de la reputation, sont comme de certains tableaux qui pour être estimez ne doivent pas être regardez de trop prés ?

L A M O N T.

Mais pourquoi me donnez-vous ce conseil ? n'est-il pas de mon interest de fortifier par ma presence la bonne opinion qu'on a de moi ? On croit que j'ai du merite, & on se lassera de le croire, si on ne me voit pas, & si je ne prens pas soin d'en donner des marques par ma présence.

M I R I A D E.

Mettez-vous dans l'esprit, que parce qu'il ne coûte rien pour avoir une grande idée des gens, & qu'il coûte beaucoup à ceux-ci pour la soûtenir, on vous croit plus de merite quand on ne vous voit pas, que vous n'en pourrez montrer quand vous paroitrez : si vous passez pour habile homme étant absent, quand vous serez present, on exigera de vous des merveilles ; & si vous ne montrez pas ces merveilles, on tombera dans l'autre extremité ; je

veux dire dans le mépris pour vous, parce qu'on vous regardera non seulement comme un ignorant, mais encore comme un trompeur qui s'est acquis un grand nom sans le mériter.

LAMONT.

Vous outrez la réflexion.

MIRIADE.

Pas tant que vous le pensez.

LAMONT.

Il faut donc s'ensevelir dans la solitude, quand on a de la reputation, si on ne veut pas la perdre.

MIRIADE.

Il ne faut pas se mettre à tous les jours, si on veut être plus sûr de la conserver.

LAMONT.

J'aimerois autant n'avoir point de nom que de ne l'entendre pas prononcer.

MIRIADE.

Hé bien allez donc vous entendre appeller, puisque vous en avez tant d'envie ; mais prenez garde que dans la suite on ne vous donne un surnom qui ne vous soit pas si glorieux que le nom qui vous excite à vous montrer.

DIALOGUE III.

CILANTE, MELANIR.

CILANTE.

VOici de quelle maniere Monsieur Racine parle dans sa Preface sur Berenice, de ceux qui avoient critiqué cette piece. On me dit qu'ils ,, avoüoient tous que cette Tragedie ,, n'ennuïoit point, qu'elle les tou- ,, choit même en plusieurs endroits, ,, & qu'ils la verroient encore avec ,, plaisir, que veulent-ils d'avantage? ,, je les conjure d'avoir assez bonne ,, opinion d'eux-mêmes, pour ne pas ,, croire qu'une piece qui les touche ,, & qui leur donne du plaisir, puisse ,, être absolument contre les régles.

„ La principale régle est de plaire & „ de toucher, toutes les autres ne „ sont faites que pour parvenir à cette premiere.

Voila, Melanir, ce que je puis aussi vous dire quand vous critiquez la piece qu'on vient de donner au public. Vous avoüez que plus vous la lisez, & la voiez representer, plus elle vous fait du plaisir, que vous étes si touché des tendres sentimens qui y sont exprimez, que les larmes tombent de vos yeux malgré les efforts que les régles que vous pretendez y être blessées vous font faire pour les retenir, & cependant par une injustice autant cruelle contre vous même que contre l'Autheur, vous la censurez sans misericorde. Je vous l'ai déja dit, les habiles gens sont bien incommodes, le Théatre n'est fait que pour divertir, dés qu'on a atteint ce but, qu'importe-t-il, si c'est avec la permission d'Aristote, ou non? les Spectateurs sont touchez, sont émûs, sont attendris, s'appliquent avec beaucoup de satisfaction d'esprit à la representation, ne s'impatientent point, sont fâchez de voir si-tôt finir la piece, y retournent au premier jour, n'est-ce pas assez pour la gloire de l'Autheur? mais,

mais, direz-vous, tous ces agrémens qui engagent, qui plaisent, ne sont pas selon les régles, les bons connoisseurs y trouvent des défauts, ils ne les peuvent goûter. Hé bien tant pis pour ces bons connoisseurs, puisqu'ils sont assez malheureux pour être privez d'un plaisir dont joüissent les autres & dont ils pourroient joüir eux-mêmes. La fin legitime de toutes les régles de la Comedie & de la Tragedie doit être celle de plaire, cette piece plaît, elle est donc selon les regles, ou si elle ne l'est pas, tant pis pour les régles; car c'est une marque qu'elles ne sont pas telles qu'elles doivent être. Il y a une grande difference entre les régles de Morale & de Théatre; les régles de Morale apprennent au peuple son devoir; & au Théatre c'est le peuple qui apprend le devoir aux régles. Ce raisonnement ne sera peut-être pas bien receu de tout le monde; je me retracterai volontiers, si les gens de bon goût, comme Monsieur Racine, ne le veulent pas recevoir.

MELANDRE.

Pour moi; sans vouloir me flatter d'avoir un bon goût, je le reçois à cause

du désir que j'ai qu'on nous ôtât ces régles qui ne font que troubler nos plaisirs ; comme je suis Autheur, quand il arrive que je me trouve en compagnie & qu'on me demande mon avis sur ces sortes d'ouvrages, il faut que je réponde en homme du mêtier, c'est-à-dire, que j'examine selon les régles que nous ont données nos Maîtres, & que je ne raisonne que sur ces principes ; sans celà on ne me distingueroit pas du commun peuple. Je vous avoüe de bonne foi que dans ces occasions je fais mes efforts pour trouver des défauts, afin de montrer que je m'y connois, parce que j'apprehende, qu'en approuvant, je ne passe pour un mal habile homme qui se laisse emporter par le torrent, sans sçavoir & sans pouvoir s'arrêter pour refléchir, pour éxaminer, pour connoître & pour bien juger. La réputation d'habile homme est un lourd poids à soûtenir.

CILANTE.

Je vous sçai bon gré de la sincerité avec laquelle vous me parlez.

MELANIR.

Je vous prie que ce soit sans consequence pour la bonne estime qu'on a de mon équité.

CILANTE.

Je vous prie aussi de ménager les interêts des habiles gens qui travaillent pour le public, & pour cela de juger dans la suite avec une attention continuelle sur cette principale régle dont je vous ay parlé, & de faire en sorte que tous les autres ne la perdent point de veuë dans la connoissance que vous leur donnerez de vôtre sentiment.

DIALOGUE IV.

VALERIE, XENOCLANTE.

VALERIE.

JE vous trouve de bonne humeur, Xenoclante, dites-moi, je vous prie, dequoy vous riez.

XENOCLANTE.

Je ris de ces Stances, que je lisois dans Voiture quand vous êtes entrée.

STANCES.

A une Damoiselle qui avoit les manches de sa chemise retroussées & sales.

Vous qui tenez incessamment
Cent amans dedans vôtre manche,
Tenez les au moins proprement,
Et faites qu'elle soit plus blanche.

Vous pouvez avecque raison
Usant des droits de la Victoire,
Mettre vos Galans en Prison,
Mais qu'elle ne soit pas si noire.

Mon cœur qui vous est si devot,
Et que vous reduisez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot,
Comme un prisonnier qu'on va pendre.

Est-ce que brûlant nuit & jour
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon Amour,
En a fait une cheminée?

VA-

VALERIE.

Voiture dit-il si elle changea plus souvent de linge dans la suite pour plaire davantage à ses Amans ?

XENOCLANTE.

Il n'en parle pas. Est-ce que vous ne sçavez pas bien vous autres femmes, que quand vous vous êtes fait une fois bien aimer des hommes, vous n'avez plus besoin de prendre tant de mesures, & de garder tant de ménagemens avec eux pour les conserver ? les pauvres miserables ne laisseroient pas de vous adorer, quand vous ne seriez couvertes que de bouë.

VALERIE.

Il est vrai que nous ne nous parons ordinairement que pour faire de nouvelles conquêtes ; & que les jours de nôtre negligé sont ceux ausquels nous sçavons bien que nous ne devons voir que les hommes que nous avons reduits sous nôtre joug.

XENOCLANTE.

Cette conduite m'étonne.

VALERIE.

Elle n'a pas, ce me semble, dequoi vous tant étonner. Si les hommes ne donnoient point si fort dans les apparences pour être gagnez ; nous ne serions pas si empressées pour les parures ; & s'ils n'estoient pas si aveugles quand ils nous sont soûmis, nous n'aurions auprés d'eux point tant de négligences pour nos ornemens exterieurs.

XENOCLANTE.

Mais j'avois crû que dans l'attachement que les femmes ont pour les parures, il y entroit au moins autant de vanité que d'amour.

VALERIE.

Vous ne vous êtes pas trompé ; mais comme l'un ne détruit pas l'autre & qu'au contraire ces deux passions s'entretiennent reciproquement, il ne faut pas être surpris de les trouver si souvent ensemble.

XENOCLANTE.

Selon vous, les deux paſſions dominantes des femmes, c'eſt la vanité & l'amour.

VALERIE.

Ne parlons point de paſſions dominantes ſur nous qui voudrions dompter tout, & qui domptons en effet ce qu'il y a de plus fort ſur la terre.

DIALOGUE V.

LYCASTE, MENALQUE.

LYCASTE.

LA gloire des grands hommes, Menalque, ſe doit toûjours meſurer aux moïens dont ils ſe ſont ſervis pour l'acquerir.

MENALQUE.

Eſt-ce à propos des honneurs qu'on me rend depuis l'action que j'ai faite & dont je vous viens d'entretenir, que

que vous me tenez ce discours, Lycaste?

LYCASTE.

Ce sera à quel propos vous voudrez, pourveu que vous receviez cette proposition pour véritable.

MÉNALQUE.

Elle sera aussi tout ce que vous voudrez, pourveu que vous ne prétendiez point détruire le mérite de cette action.

LYCASTE.

Les mauvaises voies que vous avez prises pour y parvenir, les circonstances odieuses qui l'accompagnent le détruisent assez sans que personne prenne ce soin. On vous honore parce que vous avez la force en main, mais on ne vous estime point, parce que vous ne passez pas pour vous être servi de cette force avec équité. On vous rendra des respects exterieurs tant que vous voudrez; pendant que les mouvemens interieurs ne seront pour vous que mépris & indignation. Je suis persuadé

ſuadé que vous ne laiſſerez pas d'être content ; parce que je juge par les moiens que vous avez pris pour vous acquerir de la gloire , que vous ne cherchiez que les apparences ; il y a bien des gens de vôtre goût , auſſi y a-t-il bien des gens qui ſe moquent les uns des autres. Ceux qui prétendent s'attirer des honneurs véritables par de fauſſes vertus ſe moquent de ceux de qui ils les prétendent ; & ceux cy à leur tour ſe moquent de ceux-là en leur rendant des reſpects apparens au lieu des ſolides qu'ils eſperent. La jolie Comedie que le monde ! preſque tout y eſt maſqué.

MENALQUE.

Voila bien de la Morale perduë , mon pauvre Lycaſte.

LYCASTE.

Elle eſt perduë parce que vous donnez trop dans le ſuperficiel pour en profiter ; mais quelque choſe que vous diſiez , je ſuis aſſuré que vôtre eſprit avouë que j'ai raiſon.

DIALOGUE VI.

ALCIDON, EURIMEDE.

ALCIDON.

PRêtez-moi, je vous prie, les œuvres de Monsieur Sarrazin.

EURIMEDE.

Depuis quand vous prend-il envie de lire cet Autheur ?

ALCIDON.

C'est depuis que j'ai lû ces vers dans les nouvelles œuvres de Monsieur le Pays.

Tous les rieurs pleuroient, & se plaignoient du sort,
Qui par une funeste mort
Leur vint ôter les ris en leur ôtant Voiture.
Mais lorsque sur sa Sepulture
Sarrazin eut versé des pleurs,
L'on vit rire tous les pleureurs,
Dans cette nouvelle avanture
Châcun disoit à son voisin
Que les larmes de Sarrasin
Valoient bien les ris de Voiture.

Comme

Comme j'aime beaucoup Voiture, je suis bien aise de voir ce qu'en dit Sarrazin dans la pompe funebre qu'il en a faite.

E U R I M E D E.

Quoi un homme de belles lettres comme vous, n'avoir pas encore lû cet Ouvrage! vous me surprenez.

A L C I D O N.

J'ai pris un tel goût pour Voiture, que rien ne me plaît que ce qui ressemble à son stile: & comme il est tres rare de trouver cette ressemblance, je ne lis presque que ses Lettres.

E U R I M E D E.

Vous me feriez presque croire que vous êtes comme ces bonnes femmes qui ne peuvent lire que dans leurs heures. Alcidon, il ne faut pas tant se laisser prévenir en faveur d'un Autheur, que l'on méprise tous les autres. Montreuil, Balzac, Sarrazin, le Chevalier de Her, ont châcun leur merite particulier. Si vous composez, attachez-vous à celui de tous les Au-

theurs

theurs qui vous paroît le plus parfait & le plus conforme à vôtre genie ; vous agréez prudemment : mais pour faire ce choix & pour sçavoir lequel est le meilleur, il faut connoître tous les autres par soi-même, & non pas par le rapport que l'on vous en fait, parce que les goûts étant differens, la conformité est aussi differente.

ALCIDON.

Il est bien difficile d'écrire aussi agréablement que Voiture.

EURIMEDE.

Mais il n'est pas impossible. Voiture n'est pas un Magicien qui se soit servi de moïens surnaturels pour faire ses Lettres. Beaucoup de monde, un naturel enjoüé, une familiarité engageante, une maniere de badiner spirituelle, un stile aisé, faisoient son talent. Pourquoi voulez-vous qu'il soit presque impossible de trouver à present ces qualitez dans un même sujet, puisque nous trouvons souvent dans les conversations des gens qui ont assez ces caracteres, & qui les soûtiendroient fort s'ils vouloient s'ériger en Autheurs.

AL-

ALCIDON.

Mais marquez moi quelque Ouvrage qui imite Voiture.

EURIMEDE.

Oh je n'ai garde de vouloir faire devant vous aucune comparaison là dessus. Vous êtes trop prevenu : prenez, s'il vous plaît vous même (toute vôtre prevention à part) la peine de faire cette comparaison, & ensuite nous raisonnerons ensemble sur cette matiere.

DIALOGUE VII.

SOSTRATE, POLIDORE.

SOSTRATE.

VOici encore un nouveau Livre que je vais donner au public.

POLIDORE.

Vous étes un Autheur bien abondant, Sostrate.

SOSTRATE.

Il n'y a que le premier Ouvrage qui coûte; quand on a une fois commencé, on ne voudroit faire autre chose: le plaisir qu'on trouve à faire parler de soi a de grands charmes.

POLIDORE.

Il est donc bien vrai ce qu'on dit, que les Autheurs sont comme les Musiciens, que l'on ne sçauroit plus faire taire dés qu'ils ont une fois commencé à se faire entendre. A vous dire le vrai (nous sommes assez Amis entre nous pour parler l'un à l'autre sans déguisement) je me défie beaucoup de ces Livres qui sont faits avec tant de promptitude; car j'ai toûjours oüi dire qu'il falloit beaucoup effacer pour faire un bon Livre, & je remarque en effet que les grands hommes parmi les Anciens comme Isocrates, Virgile, & plusieurs autres, emploïoient bien des années pour limer un Ouvrage, & encore trembloient-ils, quand il s'agissoit de le donner au public.

SOSTRATE.

C'est qu'ils faisoient comme Zeuxis, ils travailloient pour l'éternité, *scribebant æternitati.*

POLIDORE.

Et ainsi je dois juger par vôtre réponse, & par le temps que vous mettez à faire vos Ouvrages, que vous ne travaillez que pour une année, puisque sçachant bien que le dernier Livre que vous avez mis en lumiere ne pourra tout au plus durer qu'un an, vous vous pressez d'en donner un autre; c'est là ce qu'on peut appeller être Autheur au jour la journée, comme on dit des manœuvres qui mangent chaque jour ce qu'ils y gagnent.

SOSTRATE.

Mes Ouvrages sont du nombre de ceux qui ne contiennent que des sujets divertissans, amusans, & qu'on ne peut lire avec plaisir ordinairement qu'une fois; cela étant ainsi, il faut bien, si je veux soûtenir le peu de reputation que j'ai commencé à acquerir,

rit, que j'en fasse souvent de nouveaux.

POLIDORE.

Faites-en qui soient de plus grande consequence, vous vous contenterez davantage en faisant parler de vous long-temps aprés vôtre mort; puisque vous avez une si grande démangeaison de faire resonner vôtre nom dans le monde.

SOSTRATE.

Je me contente de faire parler de moi pendant ma vie.

POLIDORE.

Si je ne vous connoissois pour bon Chrêtien, je jugerois du désir que vous avez de faire parler de vous pendant vôtre vie, plûtôt qu'aprés vôtre mort, que vous ne croiez pas l'immortalité de l'ame.

DIALO-

DIALOGUE VIII.

SIMANTE, MAXANT.

SIMANTE.

QU'un envieux qui est obligé de flatter, se fait une extrême violence ! vous le sçavez par experience, Maxant.

MAXANT.

Je le sçai par experience ! comment l'entendez-vous ?

SIMANTE.

Songez à Rigellio, & vous connoîtrez comment je l'entends.

MAXANT.

Quoi, à cause que vous me voïez dans le méme exercice que lui, & que je le loüe dans tout ce qu'il fait, vous pretendez que je suis aussi envieux que flatteur ; vous vous trompez. Il est vrai que j'ai interêt de le menager, que sa place me conviendroit mieux que celle dans laquelle je suis à present, mais.....

SIMANTE.

Mais il est vrai que quand vous êtes avec vos intimes Amis & que vous pouvez détruire à coup-sûr le merite de ce qu'il fait, vous ne vous endormez pas; il est vrai encore que quand les succez de ses affaires lui sont favorables, vous sentez un certain chagrin interieur, qui s'échappe au dehors, quelques précautions que vous preniez pour le déguiser. Enfin, moi qui vous étudie, je remarque que sa tristesse vous réjoüit, & que sa joie vous afflige; je donnerai à tout cela quel nom vous voudrez, pourveu qu'il signifie la même chose que ce que nous appellons envie.

MAXANT.

Vous êtes pourtant témoin combien j'exagere son assiduité, son attention, son discernement, son équité, & avec quelle ardeur je détruis même la malice & l'injustice de ceux qu'il reconnoît pour ses envieux.

SIMANTE.

Oui; je suis témoin de tout cela; mais

mais c'eſt quand vous êtes en ſa preſence ou en la preſence de ſes intimes Amis. Quelquefois j'apprehende qu'on ne vous faſſe la même repartie que feu Monſieur le Prince fit autrefois à un homme de grande conſideration dans la guerre; car l'envieux à beau faire, & être ſur le qui-vive, on connoît ſa paſſion, elle eſt trop forte pour ne pas paroître par quelque marque exterieure.

MAXANT.

Faites moi part, je vous prie, de cette repartie.

SIMANTE.

La voici: un certain Lieutenant General fort envieux, mais pourtant flatteur, dit à Monſieur le Prince aprés la fameuſe bataille de Rocroy; *que pourront dire à preſent les envieux de vôtre gloire?* Monſieur le Prince qui connoiſſoit ſon eſprit lui répondit, *je n'en ſçai rien; je voudrois vous le demander à vous.*

MAXANT.

La repartie étoit bonne; mais je

n'en crains pas la repetition.

SIMANTE.

C'est qu'on ne trouve pas toûjours des gens qui sçachent répondre aussi à propos, que le grand homme dont je viens de parler.

DIALOGUE IX.

CEPHISE, DORINE.

CEPHISE.

AH, ma chere, la solitude m'est insupportable, je la regarde comme une éclipse odieuse des personnes qui ont des qualitez assez agreables, & assez brillantes pour plaire dans le commerce du beau monde. Pour moi, je n'y pourrois vivre une journée sans y languir, j'aime extremément la bonne compagnie.

DORINE.

Mais, Madame, la bonne compagnie vous aime-t-elle? car, à vous parler franchement, vous avez de certai-

taines manieres precieuses qui sont un peu contraires à l'enjoüement & à la franchise des Societez agréables. Comme on voit que vous vous étudiez beaucoup vous même, on croit que vous n'étudiez pas moins les autres; & ainsi on se sent obligé de se tenir dans une contrainte qui ne peut avoir aucun agrément.

CEPHISE.

Mais, ma chere, m'appelles-tu précieuse à cause que je prens soin de ne rien dire de trivial, de ne point permettre qu'on fasse & qu'on dise en ma presence aucune chose qui passe les bornes du respect qu'on doit à une femme de ma qualité, & enfin à cause que je ne me divertis point de mille bagatelles qui seroient de grands plaisirs pour de petites Bourgeoises? tu devrois plutôt me loüer de toute cette circonspection, tu devrois l'appeller politesse, élevation d'ame, & fierté bien-seante: mais les personnes qui sont comme toi de petite étoffe ne connoissent pas le merite de ces parures.

DORINE.

Madame, je remarque qu'avec ma petite étoffe, je ne me fais point moquer comme vous; il est vrai qu'on ne me fait pas tant de reverences qu'à vous, mais il est vrai aussi, que, si on m'a bien reçeuë en une compagnie, on ne m'y raille point quand j'en suis dehors. Tel vous fait des minauderies gracieuses quand vous le regardez, qui vous fera ensuite des grimaces méprisantes, quand il sera derriere vous.

CEPHISE.

Dis-moi, je te prie, quel est l'insolent qui m'ose traiter de la sorte?

DORINE.

Ah! vraiment vous avez trouvé vôtre diseuse. De quelque petite étoffe que je sois, je ne voudrois pas faire des affaires à personne quand on m'offriroit le plus beau brocart d'or du monde.

CEPHISE.

Je vois bien que tu ne te soucies pas de

de m'insulter, parce que tu connois que j'ai à present beaucoup besoin de toi dans l'affaire la plus considerable de ma vie.

DORINE.

Eh! fi, fi, Madame, vous vous moquez, est-ce qu'une petite étoffe comme moi peut servir à quelque chose de consequence?

DIALOGUE X.

CARITIDES, EURIALISTE.

CARITIDES.

ON dit que vous sçavez l'Etymologie du proverbe qui dit, *les Armes de Bourges, un âne dans une chaire.* Comme je prens beaucoup de part dans ce qui regarde cette Ville, vous me ferez bien du plaisir si vous m'apprenez l'origine de ce proverbe.

EURIALISTE.

Je l'ai déja donnée à trop de gens, pour vous la refuser: la voici. On

trouve à Rome dans la Bibliotheque du Vatican un vieux manuscrit Latin ; qui ne contient qu'une espece de Commentaire , sur les Commentaires de Jules Cesar. Entre plusieurs remarques bien recherchées qui s'y trouvent , il y a celle-ci sur l'endroit du L. 7. n. 3. où Cesar dit que Vercingintorix donnoit ses ordres dans la Ville de Bourges comme s'il y eut été présent. Cette remarque dit donc , que pendant que Jules Cesar assiegeoit la Ville de Bourges , Vercingintorix chef des Gaulois aiant donné ordre à un Capitaine nommé Asinius (ayeul de ce fameux Asinius Pollio , qui du temps d'Auguste Cesar se rendit également illustre dans les armes & dans les lettres) de faire faire une sortie par ses Soldats sur les troupes de Cesar ; ce Capitaine Asinius ne pouvant les conduire lui-même , à cause qu'il étoit tres-incommodé de la goute , envoia en sa place son Lieutenant , mais une heure aprés , comme on lui vint dire , que ce Lieutenant lâchoit pied , il se fit porter dans une chaise aux portes de la Ville , & anima de telle sorte ses Soldats par ses discours & par sa presence , qu'ils reprirent courage , retournerent contre

tre les ennemis, & en tuerent un grand nombre, ce qui fit dire *qu'Asinius* dans sa *chaise* avoit aussi-bien que les armes des Soldats défait les troupes de Cesar, & sauvé la Ville de Bourges. *Asinius fuit urbi Avarico tanquàm arma inimicis maximè exitiosa.* Ce sont les propres termes du manuscrit. C'est delà qu'est venu ce proverbe, *les Armes de Bourges*, *un âne en chaise*, on ne l'a pourtant pas pris dans le sens qu'il le faut prendre, car on a crû qu'armes en ce proverbe signifioit armoiries : cette remarque fait voir le contraire.

CARITIDES.

Se non è verò è ben trovato; peut-être y aura-t-il bien des gens qui ne croiront pas tout à fait vôtre manuscrit; mais n'importe; cette Etymologie n'est pas mal imaginée.

EURIALISTE.

Est-ce que vous en doutez ?

CARITIDES.

Oh que je n'ai garde : ne sçai-je pas qu'en matiere d'Etymologies, les

mots sont comme les cloches, à qui l'on fait dire ce que l'on veut ? & comme je suis persuadé sur ce principe que bien d'autres pourroient trouver des explications differentes de ce proverbe ; j'aime mieux m'en tenir à celle-ci, parce qu'elle n'est pas injurieuse ; mais au contraire elle détruit les sens ridicules qu'on lui a donnez jusques à present.

EURIALISTE.

Si jamais nous pouvons faire ensemble le voiage de Rome, je tâcherai de trouver accés dans le Vatican, & de vous y faire lire ce manuscrit, afin que vous soiez autant convaincu par vos yeux, que par vôtre raison.

CARITIDES.

Je vous assûre que j'aime mieux croire que d'y aller voir, il ne m'en coûtera pas tant : envoiez y plûtôt de certains Docteurs incredules & malintentionnez de ce Païs-ci, qui pour donner une mauvaise idée de ceux de Bourges, se font un plaisir de leur appliquer ce proverbe dans le sens qui lui paroît le plus naturel.

EURIALISTE.

Oh! il faudroit plus que ce voiage pour détruire dans leur esprit le triomphe imaginaire qu'ils élevent à leur honneur par cette application. Il faudroit disputer sur la verité de ce que contient ce manuscrit aprés avoir disputé sur son existence ; & ensuite, aprés avoir beaucoup disputé ; ils ne seroient convaincus d'autre chose que des premieres impressions. Ces sortes de Docteurs ne se rendent pas si aisément, aussi n'ont-ils pas appris si longtemps pour rien le *contra sic argumentor*.

DIALOGUE XI.

SERTISTE, DRUSILE.

SERTISTE.

TOut le monde est charmé de ce que vous venez de dire contre l'orgueil & la vaine gloire ; mais, entre vous & moi, Drusile, ne vous êtes vous point fait vôtre procez à vous même par vôtre éloquent discours ? *car*

on ne parle souvent contre la vanité, que par vanité?

DRUSILE.

Si c'est parler par vanité que de faire ses efforts pour convaincre ceux qui nous écoutent des veritez que nous leurs annonçons, & si c'est se réjoüir par vanité que d'estre tres-contents, quand nous apprenons qu'ils en sont convaincus, j'avouë que mon discours est ma condamnation.

SERTISTE.

Oh! il y a quelque chose de plus que ce que vous me dites; étudiez bien ces efforts, cette joie, cette complaisance que vous sentez pour vous même, & vous tronverez quelque chose d'assez semblable au vice contre lequel vous vous êtes déchaîné.

DRUSILE.

C'est-à-dire qu'à force d'étude, & de reflexions raisonnées, il me paroîtra que j'ai un défaut, que je n'ai pas en effet, & que je n'ai pas dessein d'avoir: ces sortes de reflexions sont assez inu-

inutiles pour moi qui agis & parle de bonne foi, qui n'ai point dessein de me tromper ni de tromper les autres. Nous ne voions autre chose à present que des reflexions & des pretenduës nouvelles découvertes sur les mouvemens du cœur de l'homme en general & qu'on ne manque pas d'attribuer sans distinction à tous les particuliers. Ces sortes de raisonnemens servent d'ordinaire beaucoup à faire des jugemens temeraires : par exemple, Sertiste, ne puis-je pas aussi m'imaginer que vous ne venez de me parler que par vanité, en me voulant montrer que vous avez plus de penetration que je n'en ai pour connoître mes propres sentimens interieurs ? Les pensées, les discours & les actions des hommes se peuvent prendre à plusieurs anses.

DIALOGUE XII.

FILINTAS, CLEANTE.

FILINTAS.

QU'il est facile, mon cher Cleante, de seduire une ame genereuse !

CLEANTE.

Joignez la prudence avec la generosité : ces deux vertus ne sont pas incompatibles ; la generosité est en sureté par le secours de la prudence, & la prudence est glorieuse par l'ornement de la generosité. S'il y avoit plus de droiture parmi les hommes, il ne faudroit point tant de prudence, de défiance, de circonspection : mais il y a entr'eux tant de déguisement, tant de détours pernicieux, tant d'adresses dangereuses, qu'il ne faut pas avoir l'ame si genereuse, qu'elle mesure les sentimens des autres sur les siens. Il vous sera plus glorieux de pardonner aprés avoir connu les embusches qu'on vous dresse pour vous seduire, que d'avoir eu assez de bonté pour ne vous en être pas défié, & pour vous en être laissé surprendre.

FILINTAS.

Je ne me fierai plus à personne, quelque apparence de probité que j'y remarque.

CLEANTE.

Vous passez à une autre extremité qui est aussi honteuse pour vous que la premiere vous paroissoit glorieuse. C'est une injustice outrée que de ne vouloir se fier à personne, parce qu'on se doit défier de plusieurs.

FILINTAS.

C'est une imprudence dangereuse, que de se vouloir fier à quelqu'un, tout le monde étant capable de déguisement.

CLEANTE.

Ne vous fiez-vous pas à moi, par exemple ?

FILINTAS.

Je suis capable de déguisement comme un autre ; ainsi quelque réponse que je vous donne, vous avez droit de vous en défier.

CLEANTE.

Où sera donc nôtre amitié ?

FILINTAS.

Là où est celle de tous les autres, c'est à dire dans des démonstrations exterieures de confiance & d'attachement.

CLEANTE.

Ah! il faut, Filintas, que nous nous aimions avec plus de solidité: vous en conviendrez peut-être une autre fois quand vous aurez oublié la trahison qu'on vient de vous faire; car je vois qu'elle vous tient extrémement au cœur. Il ne faut pas attendre de la moderation d'une passion aussi violente qu'est la colere où vous êtes.

L *Impedit ira animum ne possit cernere verum.*

DIALOGUE XIII.

ARONTE, DORIMANT.

ARONTE.

NE craignez-vous pas qu'en voiant vôtre grande biblioteque, on ne se raille de vous, comme se railla autrefois un de nos Ambassadeurs des Moines de l'Ecurial?

DORIMANT.

Je vous répondray aprés que vous m'aurez raconté l'histoire de cette raillerie.

ARONTE.

La voici. Un de nos Ambassadeurs aprés avoir veu les biblioteques de l'Escurial en Espagne, dit au Comte d'Olivarez, qu'en reconnoissance de la bonne chere que Sa Majesté Catholique lui avoit fait faire, il souhaitoit que tous ceux qui manioient ses finances, s'y comportassent comme les Moines de l'Escurial dans la biblioteque dont il les avoit rendus gar-

diens; parce que possedans un si grand tresor, il avoit remarqué qu'aucun d'eux n'eût voulu en faire son profit particulier.

DORIMANT.

Vous vous moquez donc de moi, Aronte, de ce que j'ai amassé quantité de beaux livres dont je ne sçai pas faire l'usage. Mais, dites moi, aimeriez vous mieux qu'aiant beaucoup de bien, je l'eusse dépensé en bonne chere, en bijoux inutiles, en meubles rares, plûtôt qu'en des ouvrages qui servent tous les jours à mille Sçavans à qui je les fais voir, & qui aiant tres-peu de bien (ce qui est assez ordinaire aux Sçavans) n'auroient jamais pû les acheter? Je ne puis me repentir d'avoir acquis ce tresor. Quoy que l'éducation qu'on m'a donnée ne m'ait pas rendu assez habile pour en faire mon profit, je ne laisse pas d'en connoître le merite; & je me console de mon ignorance, en permettant aux autres d'en tirer de l'utilité; & ainsi, croiez moi, ne me faites point une application odieuse de vôtre histoire. Elle est jolie, mais quand vous la mettez devant mes yeux pour me rendre ridicule, soiez persuadé qu'elle est hors de sa place naturelle.

A-

ARONTE.

Ne voiez-vous pas que c'eſt pour plaiſanter que je l'ai citée?

DORIMANT.

C'eſt à preſent ſelon vous, pour plaiſanter, parce que vous voiez que je n'ai pas tort; mais c'eût été pour m'injurier, ſi je ne m'étois pas juſtifié comme je viens de faire. Je vous conſeille, Aronte, de rire plus à propos avec ceux qui ne ſeront pas autant de vos amis que je le ſuis. Ces railleries demandent de grandes précautions; tel rit en ſe voiant railler, qui garde en ſon cœur une colere dont il ne manquera pas de faire reſſentir les effets dans la premiere occaſion qu'il trouvera.

ARONTE.

C'eſt à dire que ma petite plaiſanterie vous fait mon ennemi.

DORIMANT.

Point du tout. Je vous connois plus que

que vous ne penſez, & c'eſt cette connoiſſance qui m'engage à vous pardonner. Je ſçai qu'ordinairement dans vos railleries vous parlez plûtôt pour avoir le plaiſir de dire un bon mot, que pour offenſer perſonne. Mais je vous le dis encore, apportez-y de grandes précautions. Je tremble toûjours pour les railleurs, tant je vois de dangers auſquels ils s'expoſent ſans les connoître.

DIALOGUE XIV.

ORONTE, PHILAMINTE.

ORONTE.

POurquoi vous inquieter de voir des querelles entre vos ſerviteurs ? s'ils ſont bons, ces querelles les maintiendront dans leur devoir ; s'ils ſont méchans, elles les empêcheront d'executer leurs mauvais deſſeins.

PHILAMINTE.

J'en ſuis auſſi plus mal ſervi, parce qu'ils ſe rejettent les uns ſur les autres leurs obligations, & pendant leurs diſputes ; je demeure ſans les ſecours dont j'ai

j'ai besoin. Un certain Allemand avoit bien raison, lors qu'il disoit que quand on n'a qu'un serviteur on l'a tout entier ; mais quand on en a deux, on n'en a que la moitié d'un, & que quand on en a trois, on n'en a point du tout.

ORONTE.

Il y a un certain art pour se bien faire servir que vous ne sçavez peut-être pas.

PHILAMINTE.

Je ne leur demande point des services trop difficiles & trop fatigans ; je ne les maltraite point de paroles, je les paye bien, ils peuvent même connoître par mes manieres que je suis d'humeur à recompenser dans la suite ceux dont je serai bien content. En faut il davantage pour les rendre prompts, exacts & affectionnez?

ORONTE.

Il faut avec cela leur parler peu pour leur faire connoître vos commandemens, & pour les reprendre de leurs fautes ; ne les point blâmer sans sujet, ne

ne leur laisser rien negliger, les tenir dans l'occupation, les acoûtumer à l'assiduité, & qu'ils soient persuadez que toutes les choses que vous leur commandez sont de consequence, ou par elles-mêmes, ou pour vous, ou pour eux. Vous leur ferez par cette conduite autant leur bien que vôtre propre commodité: l'habitude qu'ils auront prise au travail leur sera tres-utile pour le reste de leur vie; c'est une espece de cruauté pour les pauvres que de les nourrir dans l'oisiveté; parce que n'aiant rien pour vivre & n'étant point accoûtumez à travailler, ils seront toûjours miserables.

DIALOGUE XV.

THEOCLES, POLIMAS.

THEOCLES.

POur plaire en conversation n'affectez pas tant de bien dire & de bien penser, comme de faire bien penser & faire bien dire les autres. Nous sommes extrémement agreables à ceux à qui nous donnons occasion de l'être.

POLIMAS.

Je suis de vôtre sentiment, j'ai assez étudié le monde pour y avoir remarqué que vôtre maxime merite fort d'être mise en pratique : aussi pour profiter de mon étude ai-je pris soin jusques à present dans les compagnies où je me suis trouvé, de faire plûtôt parler les autres que de parler moi-même, & il m'a paru que j'agissois plus à coup-sur pour n'être pas incommode, que si j'avois voulu faire un des principaux soûtiens de la conversation.

THEOCLES.

C'est être tres-sçavant que de connoître bien le monde, & c'est être tres-habile que de pouvoir s'y bien conformer. Ce qui fait que plusieurs y font naufrage, c'est qu'ils n'ont pas la connoissance des ecueils qui s'y trouvent. Un jeune homme sans cette connoissance y fait pitié.

POLIMAS.

Il y a quelquefois des Vieillards qui s'y égarent aussi-bien que les jeunes gens ;

gens; l'attention est si rare parmi les hommes, qu'il ne faut pas être surpris de voir leurs égaremens. Ils sont si dissipez par les choses exterieures, si possedez par leurs passions, si preoccupez par l'éducation, si emportez par les exemples, & enfin se recueillent si rarement en eux-mêmes pour examiner sans distraction ce qu'il faut faire & ce qu'il ne faut pas faire, ce qu'il faut suivre & ce qu'il faut éviter, qu'on peut dire qu'ils agissent sans sçavoir ce qu'ils font, qu'ils pensent sans sçavoir à quoi, & qu'ils parlent sans sçavoir pourquoi.

THEOCLES.

Vous outrez un peu leur dissipation.

POLIMAS.

Pas tant que vous le pensez....... J'ajoûte pour vôtre fils que la premiere & la principale disposition que je croi être necessaire à l'homme pour réüssir dans le monde c'est l'attention; sans elle toutes les autres perfections deviennent fort inutiles. On ne peut trop insinuer ce principe dans l'esprit des jeunes gens, & les accoûtumer à le met-

mettre en pratique; cependant il me semble qu'on ne se fait pas assez une affaire de cet exercice dans l'éducation qu'on leur donne; on ne les fait pas assez reflechir; on se contente souvent de leur charger la memoire, de leur faire briller l'esprit, de leur apprendre à bien parler; sans songer à les exercer à examiner, à prévoir, à juger, à tirer des consequences, & à raisonner sur ce qui se fait, sur ce qui se dit, sur ce qui s'écrit. Il ne faut pas répondre, pour détruire ce conseil, que leur esprit est au dessous de la capacité qu'exige cette conduite. On n'a qu'à proportionner les matieres & les manieres à l'attention dont leur jugement est capable. Un enfant peut aussi facilement raisonner sur de certains faits que sur sa Grammaire & sur ses petites parties de plaisir.

DIALOGUE XVI.

PIRANTE, ERGASTE.

PIRANTE.

JE ne crois pas mes vers des plus excellens; mais franchement je les crois du moins fort passables.

ERGASTE.

Oüi, Pirante, ils sont passables en toutes façons : car vous vous seriez bien passé de les faire, ceux à qui vous les lisez se passeroient bien de les entendre, la memoire en passera bientôt, & il faut, s'il vous plaît, que vous passiez par dessus les ressentimens d'un Auteur offensé, pour laisser passer sans vous mettre en colere contre moi, ce témoignage de ma sincerité envers vous.

PIRANTE.

Vous ne me gâterez jamais par vos loüanges : car vous êtes toûjours le premier à censurer mes ouvrages.

ERGASTE.

C'est qu'étant le premier de vos amis, je ne veux point vous tromper n'y permettre que vous vous trompiez vous-même.

PIRANTE.

Mais tous les autres m'en disent du bien.

ER-

ERGASTE.

C'eſt que tous les autres vous veulent flatter. Ils prennent ſi peu de part dans vos intereſts, qu'ils ne ſont pas d'humeur à ſe faire des affaires auprés de vous pour vous tirer de vôtre erreur : n'agiſſez-vous pas vous-même de cette maniere envers Mirtonte ? combien de fois m'avez vous dit que les ouvrages qu'il venoit de vous lire & que vous avez admirez en ſa préſence, vous faiſoient pitié, & que vous ne compreniez pas comment il ſe pouvoit faire qu'un homme d'eſprit fût ſi prévenu en ſa faveur, que des fautes auſſi groſſieres que celles que vous aviez remarquées ne ſautaſſent pas à ſes yeux ? il ſemble que tous les hommes affectent de ſe mocquer les uns des autres, & qu'en même tems ceux qui ſont mocquez affectent de ne point s'en appercevoir.

PIRANTE.

Liſons, je vous prie, enſemble mes vers, & montrez-moi les fautes que vous y trouvez.

ERGASTE.

Mon pauvre Pirante, j'aurai beau vous monſtrer, vous ne pourrez rien voir : comme vous êtes beaucoup prevenu en leur faveur, vous me regarderez comme un cenſeur outré, vous êtes avec cela un peu en colere ; jugez ſi je dois eſperer que vous ajoûterez foi à ma Critique ; nous diſputerons enſemble, & aprés la diſpute vous ſerez auſſi rempli de la bonne eſtime que vous avez pour eux, que vous l'étiez auparavant. Vous autres Meſſieurs êtes rarement ſuſceptibles de corrections ; *nihil addendum, nihil detrahendum :* Voila la deviſe que vous donnez à vos ouvrages. On n'y doit rien ajoûter, on n'en doit rien retrancher.

DIALOGUE XVII.

IPHITION, GERONSE.

IPHITION.

Emploions le moins de temps que nous pourrons en paroles, ſongeons par-

particulieremens aux choses. La parole doit être comme l'or, qui sous une petite étenduë a beaucoup de prix & de valeur. Je ne puis souffrir ces parleurs qui disent tres-peu de choses en beaucoup de paroles ; ils font faire naufrage à l'utilité des conversations, noïans, pour ainsi dire, au milieu des flots qui sortent de leur bouche, tout ce qu'on pourroit dire de solide & d'agreable.

GERONSE.

Oh ! puisque les grands parleurs vous sont insupportables, que vous seriez à plaindre si vous demeuriez comme moi, avec Myciras ! il ne déparle point ; quelque efforts que l'on fasse pour l'interrompre ; il va toûjours son train, & avec des yeux & des mouvemens de mains qui en disent presque autant que sa langue il montre que si on étoit d'humeur à le vouloir absolument faire taire, il s'abandonneroit aux plus violens emportemens : cependant aprés avoir parlé des heures entieres, il croit n'avoir pas prononcé beaucoup de mots, il diroit volontiers, comme disoit Colombine Docteur aprés avoir parlé

long-temps sans discontinuer; *Helas! que ne dites-vous, il y a si long-tems que j'attends que vous parliez.*

IPHITION.

Que je vous trouve malheureux d'être obligé de vivre avec un tel homme!

GERONSE.

Il est dangereux de le contredire; il faut être de son sentiment, ou bien se mettre en danger d'être injurié & peut-être même d'être battu, si on le pousse trop: on le mît un jour en un festin aux prises avec un aussi grand parleur que lui; d'abord ce fût une Comedie pour les spectateurs, mais la fin de la piece devint Tragique, les deux Champions en vinrent des injures aux coups, ils travaillerent l'un sur l'autre selon leurs forces, renverserent la table, & firent même beaucoup craindre pour le maître de la Maison qui se trouva par malheur pour lui entre-eux-deux; mais heureusement il n'eût que de la peur. Depuis ce tems-là je ne me suis plus étonné de voir nôtre parleur si broüillé avec la fortune, & je le re-

garde comme un modelle sur lequel il est tres-pernicieux de se régler; car je ne trouve rien de si contraire a la societé civile, & à l'avancement dans le monde, que son opiniâtreté & le peu de complaisance qu'il a même pour ceux qui lui font du bien : il faut être plus accommodant, si on veut être mieux accommodé.

DIALOGUE XVIII.

ALLIARQUE, ELVIRAMIS.

ALLIARQUE.

NE vous-est-il pas glorieux d'avoir tant de personnes qui sont sous vôtre conduite, qui partent au moindre signal que vous leur donnez pour executer vos commandemens, qui ne reconnoissent pour bonnes qualitez, que celles que vous avez & que vous voulez qu'ils aient, enfin qui vous suivent comme leur guide, vous obeissent comme à leur Maître; & vous imitent comme l'exemple qu'ils croient le plus parfait?

ELVIRAMIS.

Tout cela peut contenter la vanité, mais non pas donner la tranquillité qui est le bien que j'estime le plus. Ceux qui gouvernent sont comme les corps celestes, qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont point de repos.

ALLIARQUE.

Quoy, Elviramis, avez-vous pretendu en vous élevant à la place où vous êtes, y demeurer sans action ?

ELVIRAMIS.

Comme je regardois cette place de loin, l'éclat qui l'environne, & les honneurs qui l'accompagnent paroissoient seuls à ma veuë; mais à present que je m'y vois élevé, j'en ressens les peines sans être touché des honneurs que je ne reçois plus que par habitude: il n'y a que les soins, & les inquietudes qui se font toûjours sentir, parce que l'on ne s'accoûtume point à souffrir la douleur de telle sorte qu'on y soit insensible.

ALLIARQUE.

Il me paroît pourtant si doux de commander, d'être honoré, d'être craint, qu'il me semble que ces hommages doivent adoucir toutes les peines.

ELVIRAMIS.

Je vous répons avec cette Histoire. Denis le Tyran voiant que tous les jours son favory Damocles lui vouloit persuader qu'il étoit le plus heureux des hommes à cause de sa royauté, de ses richesses, & de sa magnificence; pour lui apprendre qu'il se trompoit dans cette imagination, il le convia à un grand & délicieux festin, où il le fit placer sur un lict d'or couvert d'un tapis magnifique, lui étala toute sa vaisselle d'or & d'argent, voulut qu'on le traitât avec les mêmes respects qu'on lui rendoit à lui-même, & fit choisir les plus beaux garçons de sa Cour pour lui servir sur la table les mets les plus exquis & les plus délicieux accompagnez des parfums les plus rares. Damocles au milieu de toutes ces delices s'imaginoit qu'il n'y avoit point de fe-

licité plus grande que la ſienne. Pendant qu'il goûtoit cette felicité imaginaire; le Tyran fiſt pendre au plancher une épée, qui ne tenoit qu'à un crain de cheval fort delié, & dont la pointe menaçoit juſtement la tête de l'heureux Damocles, qui l'aiant apperçeuë & par conſequent le danger où il étoit de perdre la vie, fût tout d'un coup ſi troublé & ſi inquiet, qu'il n'oſa manger un morceau, ſe trouva inſenſible à tous les plaiſirs qui ſe preſentoient à lui, & n'eût point de repos qu'aprés qu'il fût ſorti de cette dangereuſe épreuve du bon-heur de ſon maître, témoignant qu'il ne vouloit point de grandeurs ni de richeſſes à ce prix.

Il eſt vrai que la mort ne me menace pas comme ce favory; mais mille inquietudes que donne la ſituation où je ſuis, me cauſent une peine à proportion ſemblable à la ſienne, & m'empêchent de goûter ce qui vous paroît être ſi doux & ſi agreable.

DIA-

DIALOGUE XIX.

DORANTE, HARPAGE.

DORANTE.

Avouez de bonne foi, Harpage, que depuis que vous étes devenu riche, & grand Seigneur, tout vôtre avantage au dessus de ceux qui sont dans une mediocre fortune, c'est d'avoir soir & matin plus d'embarras & plus d'importunitez autour de vous, plus de flatteurs à vôtre table, plus d'habits inutiles dans vos coffres, plus de vanitez dans vôtre train, plus de superfluitez en vos meubles, plus de bruit en vôtre Maison, plus de gens qui vous regardent & vous examinent, plus de troubles & d'inquietudes en vôtre esprit, plus de fureur en vos passions, plus d'impatience envers vos inferieurs, plus de pechez en vôtre conscience, & un jour plus de repentirs à vôtre mort.

HARPAGE.

Si les richesses & l'élevation étoient toûjours & necessairement accompa-

DORANTE.

Pretendez-vous, Harpage, être du nombre de ces grandes ames ?

HARPAGE.

Je ne prétends rien, Dorante, je vous prie seulement de ne pas croire que les consequences que vous tirez de vos reflexions Morales soient si generales, qu'il n'y ait personne qui en soit excepté. Ne tirez jamais ces consequences pour les particuliers que vous n'aiez bien examiné ces mêmes particuliers : dites tant que vous voudrez que les richesses & la grandeur sont tres pernicieuses pour ceux qui n'en sçavent pas faire un bon usage ; mais n'assûrez pas, sans de nouvelles reflexions, que Marante, Doxare, Tiramedon, sont dans le desordre & dans le déreglement, parce qu'ils sont devenus riches & grands Seigneurs. Il arrive souvent que les mêmes bonnes qualitez qui ont fait acquerir les richesses & monter à la grandeur, soûtiennent ceux qui possedent ces deux avantages. Le merite force quelquefois la fortune à le suivre & à rester avec lui.

DIALOGUE XX.

SYLVANDRE, THEANTE.

SYLVANDRE.

CE n'est pas assez de connoître le merite des autres, il faut quand on l'a connu le bien traiter; il est vrai que ce sont deux grandes démarches à faire tout de suite, & dont la plûpart des hommes se rendent fort incapables; mais ils n'y sont pas moins obligez. Vous concevez bien pourquoi je vous parle de la sorte, Theante.

THEANTE.

Je ne le devine pas.

SYLVANDRE.

Ressouvenez-vous des éloges que vous faites d'Andrisque, & en même-temps du peu de bien que vous luy procurez, pendant que vous pourriez le traiter selon vôtre estime.

THEANTE.

S'il étoit le seul qui me parût avoir du merite, je lui ferois du bien; mais il y en a tant d'autres, que j'épuiserois mon pouvoir & mon credit.

SYLVANDRE.

Faites du moins pour un ce que vous ne pouvez pas faire pour tous les autres, & on n'aura rien à vous reprocher sur cette matiere; mais c'est en vain que je vous donne cet avis. Vous êtes volontiers prodigue de ce qui ne vous coute rien. Vous estimerez tant que l'on voudra, pourvu que l'on s'en tienne à vôtre estime.

THEANTE.

Mais n'est-ce pas là celui qui est le plus digne des gens de merite?

SYLVANDRE.

Voila l'ordinaire raisonnement de ceux qui veulent justifier leur insensibilité envers les grands hommes qui sont dans le besoin. Les bonnes quali-

litez de ceux-ci servent de pretexte à la dureté de ceux-là. Ne direz-vous point comme Martonte, que vous craignez qu'en faisant du bien à Andrisque, vous ne fassiez tort à son merite, en lui donnant occasion d'être ou du moins de paroître interessé ? Ce détour, quelque adroit qu'il soit, ne laisse pas de faire paroître plûtôt de la mauvaise foi, que de la sincerité ; prenez soin de la pauvreté des honnêtes gens, c'est la vôtre devoir ; & laissez leur prendre le soin de leurs vertus ; ils ont bien sçû les acquerir sans vous, ils sçauront encore bien les conserver sans vous.

DIALOGUE XXI.

PHENE, ORODE.

PHENE.

UN grand Prince, quelque chose que vous disiez, Orode, doit plûtôt pancher du côté de la douceur que du côté de la severité. Tite fils de Vespasien étant un jour interrogé pour dire, lequel des deux étoit plus naturel au Prince, ou de recompenser les bons, ou de châtier

tier les méchans ; il répondit que de même que le bras droit est plus naturel que le gauche, aussi la recompense doit être plus naturelle au Prince que le châtiment.

ORODE.

Tite parloit plûtôt par humeur que par aucune réflexion qu'il eut faite sur cette proposition ; il étoit d'un temperament qui le portoit à la douceur & à la clemence.

PHENE.

Il faut faire par justice & par vertu ce que l'on ne feroit pas par temperament. Ceux qui ne sont pas portez naturellement à la douceur n'y sont pas moins obligez. L'inclination naturelle n'est pas toûjours conforme à la raison.

ORODE.

La severité sied, ce me semble, tres bien à ceux qui ont l'autorité en main ; elle leur donne un certain air de fierté & de frayeur qui les fait respecter.

PHENE.

Mais qui ne les fait pas aimer.

ORODÉ.

A quoi sert à ceux qui sont au dessus des autres de se faire aimer ? Ils n'ont besoin de rien.

PHENE.

Pernicieuse maxime ! plus on est dans l'élevation, plus on doit tâcher de se faire aimer : parce que se faisant haïr, on se trouve un seul maître contre plusieurs sujets qui sont en même-tems plusieurs ennemis. Mais je dispute contre vous sur cette matiere fort inutilement : car je suis persuadé que vous n'êtes pas moins porté à la clemence qu'un autre, & que si vous venez de parler contre elle, c'est à cause de celle dont on a usé envers vôtre ennemi. Vous souhaitiez sa perte avec trop d'empressement, pour être content de la grace qu'on lui a donnée. Voila l'ordinaire conduite de bien des gens ; on debite souvent des maximes conformes à ses passions, & ou

on voudroit donner sa haine ou son amitié pour regle des principes les plus generaux de la morale. Croiez-moi, Orode, ne soiez pas si injuste, que de vouloir pour vôtre satisfaction particuliere déregler le public par des maximes également injustes & dangereuses.

DIALOGUE XXII.

NICANOR, CLEON.

NICANOR.

J'Ai été surpris, parce que je n'ai pas crû qu'on voulût me surprendre. L'innocence prend moins de precautions que le crime.

CLEON.

La plûpart des hommes donnent souvent un si mauvais tour aux actions les plus innocentes & les plus droites, qu'on ne peut trop s'en défier. Ce n'est pas assez de bien faire pour la satisfaction de sa conscience, il faut pour son repos prendre toutes les mesures possibles afin d'affermir ce bien, de telle sorte qu'on n'ait rien à craindre des es-

prits

prits mal intentionnez. Il faut aller au devant de leur malice pour détruire ſes efforts. Il eſt vrai que les gens de bien, les gens qui agiſſent avec équité, avec droiture, ne ſongent guere à ces precautions; ils jugent des autres par eux-mêmes; c'eſt pourquoi ils ſont ordinairement plûtôt trompez que les ſcelerats.

NICANOR.

Ce qui m'eſt le plus ſenſible, c'eſt que je vois que deux de mes amis qui m'avoient toûjours paru être de tres-bonne foi, ſe ſont rangez du côté de mes ennemis pour prendre parti contre moi.

CLEON.

Cela ne vous doit pas étonner, mon cher Nicanor, l'innocent opprimé eſt preſque toûjours abandonné de ceux qui paroiſſoient être les plus attachez à ſes interêts, & il en eſt même perſecuté, s'ils ont ſujet de craindre quelque perſecution pour eux mêmes en continuant de prendre ſon parti. De bonne-foi je ſçai bon gré à cet ancien qui conſeilloit d'aimer, comme

ſi

si on devoit un jour haïr. Je ne vois rien de plus sûr pour la vie civile ; je sçai bien que cet avis est contraire au principal caractere de la veritable amitié, je veux dire, à la confiance ; mais cette veritable amitié est si rare, que le peu qu'il y en a dans le monde ne doit pas empêcher de donner cet avis comme generalement utile, avec liberté à qui voudra d'en faire exception.

NICANOR.

Que me conseillez-vous donc de faire contre l'injuste persecution dont on m'afflige ?

CLEON.

De ne vous point écarter du droit chemin que vous avez pris ; de mettre toûjours vos ennemis dans leur tort, en ne faisant rien contre eux qui ait la moindre apparence d'injustice ou d'emportement ; de ne point assez compter sur vôtre innocence & sur l'équité du public, pour croire qu'il vous rendra justice sans que vous preniez les moiens necessaires pour l'y engager. Enfin si vous n'êtes point reconnu & trai-

traité pour tel que vous êtes, de vous dire souvent à vous-même pour vôtre consolation, *j'aime mieux être un innocent condamné, qu'un coupable justifié.*

DIALOGUE XXIII.

EUDOXION, DORAMIS.

EUDOXION.

JE trouve toûjours Lucien entre vos mains.

DORAMIS.

Qui ne prendroit plaisir à lire un Auteur qui a si bien sçû mêler l'utile avec l'agreable? Vous m'avez trouvé sur un endroit qui me charmoit, le voici: Les flateurs, dit-il, sont pires que ceux qu'ils flatent, & sont cause par leur lâcheté de l'orgueil & de l'insolence des autres; ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur, & par la loüange de leurs richesses, au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette servitude volontaire, les grands leur

,, vie

„ viendroient faire la cour à eux mê-
„ mes & les prieroient de contempler
„ leur felicité, de peur qu'elle ne
„ leur fût inutile. A quoi serviroient
„ tant de mets superflus, s'il n'y avoit
„ personne pour en goûter, veu que
„ souvent ils n'en goûtent pas eux-
„ mêmes? & que l'abondance en-
„ gendre le dégoût? A quoi servi-
„ roient leurs beaux meubles & leurs
„ grands palais, si personne ne les
„ venoit voir? car ces choses ne sont
„ pas si considerables par elles-mêmes,
„ que par l'estime qu'on en fait, &
„ par l'opinion qu'on a d'être heu-
„ reux en les possedant.

EUDOXION.

Cela veut dire que l'homme ne trouve point son plaisir en lui-même, que ses plus grandes joies dépendent des autres, qu'il lui faut des gens qui regardent ce qu'il appelle son bonheur, & que sans cela son esprit n'est pas content.

DORAMIS.

Vous voiez que Lucien pense assez juste dans ses enjouëmens.

Eu-

EUDOXION.

Ce n'est pas dans l'endroit que vous venez de me rapporter qu'il paroît le plus enjoüé.

DORAMIS.

Toutes les matieres qu'il traite sont toûjours ecrites d'une maniere qui plaît beaucoup : ses Satires sont picquantes ; mais comme elles sont fondées sur la veritable connoissance de l'homme & sur une fidelle idée de sa nature, on les trouve également vraies & agreables.

EUDOXION.

Mais je voudrois qu'on ne lût ses ouvrages que dans la traduction françoise que Monsieur d'Ablancourt nous a donnée, ou dans une pareille à celle qui a paru depuis peu des Philosophes à l'encan : car l'original mêle en quelques endroits parmi les fleurs & les pensées morales, des expressions qui peuvent beaucoup salir l'imagination ; ce que ces deux nouveaux Traducteurs ont eu soin de retrancher, sans s'é-

s'écarter du sens de l'Auteur & sans lui ôter son agrément.

DORAMIS.

Ne craignez pas que l'on aille chercher l'original, il est écrit en une langue que si peu de personnes entendent à present, qu'on ne doit pas apprehender qu'il gâte beaucoup de gens. On ne peut témoigner trop de reconnoissance envers ceux qui sçavent par leurs traductions nous donner les beautez des Anciens dégagées des soüillures qui leur ôtent une partie de leur merite. Les pedans qui ne font profession que de sçavoir le Grec & le Latin, ont beau dire qu'on fait tort à ces illustres Ecrivains, en leur retranchant les choses dans lesquelles les finesses de la Grammaire leur font voir des merveilles qui ne sautent qu'à leurs yeux. Les honnêtes-gens diront toûjours qu'une faute dans la morale apporte plus de dommage, que toutes les subtilitez grammaticales ne peuvent apporter de bien.

DIALOGUE XXIV.

CRITANDRE, DELANOR.

CRITANDRE.

QUe dites-vous de ma critique ?

DELANOR.

Elle eſt ſpirituelle ; mais je ne ſçai ſi elle vous procurera la fortune que vous en eſperez. Zoïle aiant autrefois dédié à Philadelphe Roy d'Egypte un livre fait contre les ouvrages d'Homere, dans l'eſperance d'en obtenir une recompenſe conſiderable ; ce Roi pour le tourner en ridicule, lui dit qu'il n'étoit pas neceſſaire qu'il lui fît du bien, parce qu'un homme qui en ſçavoit plus qu'Homere qui avoit fait ſubſiſter tant de gens, ne pouvoit pas manquer de quelque choſe. Comme celui que vous attaquez s'eſt beaucoup avancé dans le monde par ſes ouvrages, ne craignez-vous pas que voulant paſſer pour être plus habile que lui par la critique que vous faites de ſes livres, on ne croie en effet que vous l'étes, & que tous les

particuliers ne n gligent de vous faire du bien, dans la pensée qu'ils auront que vôtre merite engagera assez le public à vous en faire ?

CRITANDRE.

C'est là une raillerie qui ne veut rien dire, & que je ne comprens pas ; comment voulez vous que ces particuliers qui refuseront de me procurer aucun avantage, puissent s'imaginer que le public m'en procurera assez, puisque ce sont eux-mêmes qui forment ce public ?

DELANOR.

J'ai autant de peine à comprendre comment un Autheur qui critique les grands hommes peut faire un grand progrez dans le Royaume de la fortune, que vous en avez à comprendre ce que je viens de vous dire.

CRITANDRE.

Pourquoi ?

DELANOR.

C'est qu'il est bien difficile de reussir quand on entreprend de diminuer la reputation de ceux qui l'ont établie sur beaucoup de merite : souvent on demeure en chemin, & on n'a que de la confusion pour la recompense de son entreprise. Ajoûtez à cela que, comme il y a bien plus d'ignorans que de sçavans, ceux-là voiant qu'on attaque ceux-ci, craignent à plus forte raison pour eux-mêmes ; & ainsi se font une raison d'interêt & de politique de détruire autant qu'ils peuvent les aggresseurs.

CRITANDRE.

Tout cela est un raisonnement tiré par force qui ne prouve rien, parce qu'il n'est fondé que sur vôtre imagination.

DELANOR.

Peut-être justifierez-vous vous-même ce raisonnement.

DIALOGUE XXV.

RAGOTIN, SUCIDAS.

RAGOTIN.

QUe vous êtes de pauvres gens vous autres sçavans, & que vous faites de sots personnages auprés des belles !

SUCIDAS.

Je juge de la maniere dont je vous entens parler, que c'est de vous que l'Illustre Satyrique François a fait le portrait, quand il a dit.

Un galant, de qui tout le métier,

Est de courir le jour de quartier en quartier.

Et d'aller à l'abry d'une perruque blonde,

De ses froides douceurs fatiguer le beau monde,

Condamne la science, & blâmant tout écrit,

Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit.

Que c'est des gens de cour le plus beau privilege,

Et renvoye un sçavant dans le fonds d'un College.

N'est-il pas vrai, Ragotin, que quand il arrive qu'étant auprés de ces Belles dont vous parlez, avec vôtre Etalage de parures, vôtre Tabatiere à la main, vôtre Chapeau un peu de côté, que vous serrez le doigt à l'une, que vous prenez l'Evantail de l'autre, qu'enfin vous changez. 20. fois de place en un quart d'heure, n'est-il pas vrai, dis-je, que vous vous imaginez être le plus joli homme du monde?

RAGOTIN.

Je ne sçai pas si je suis joli, je sçai du moins que je ne suis pas si ennuyeux que vous dans ces sortes de compagnies.

SUCIDAS.

Il eſt vrai que dans ces ſortes de Compagnies de bagatelles, vous faites tant de badineries differentes, qu'elles peuvent diſtraire de l'ennuy qu'un homme plus uni que vous y pourroit cauſer: à vous dire le vrai, je vous loüe de vôtre conduite; car, comme vous voulez faire un métier de badinage, & que les perſonnes que vous frequentez pour l'exercice de vôtre profeſſion, n'aiment que les bagatelles, vous avez fait ſagement, d'acquerir les qualitez qui y ſont neceſſaires; c'eſt une grande perfection que de ſçavoir bien remplir ſon état.

RAGOTIN.

Voila bien du Phœbus pour me railler.

SUCIDAS.

Si le moindre petit raiſonnement vous paroît Phœbus & galimatias, c'eſt une marque que vous raiſonnez rarement, & que dans la conduite dont je viens de vous dire que je vous loüe,

vous agissez plus par temperament que par reflexion.

RAGOTIN.

Tous ces grands faiseurs de Réflexions, ne sont pas les plus sages.

SUCIDAS.

Ils doivent pourtant l'estre plûtôt que ceux qui n'en font point. Mais, comme vous ne sçavez pas ce que c'est que Reflexion, & que peut être vous n'en avez pas fait une pendant vôtre vie; j'aime mieux me taire, que de disputer avec vous là-dessus.

DIALOGUE XXVI.

VANITION, DIVINOR.

VANITION.

Sintor a du merite, il est vrai, il parle agréablement, il sçait beaucoup, il est de bonne foi, obligeant; mais avec tout cela il ne se fait point aimer de ceux qui le frequentent, parce qu'il a un orgueil qui le rend aussi odieux,

odieux, que ses bonnes qualitez le devroient rendre aimable.

DIVINOR.

L'orgueil est un ver qui ronge le merite des plus belles vertus, & qui ôte tout l'agrément des plus belles perfections, il fait paroître la liberalité, suspecte; le desinteressement, ambitieux; la prudence, mal intentionnée; l'amitié, incommode; la pieté, déguisée. C'est un vice qui rend cruel dans la vengeance, trompeur dans la fuite de la dépendence, & impie dans les moiens qu'il fait prendre afin de faire passer les vices pour vertus.

VANITION.

Je ne m'étonne plus de l'aversion que l'on a pour les orgueilleux.

DIVINOR.

Il ne faut pas que vous croiez que cette aversion vienne toûjours de la consideration de tout ce que je viens de vous dire; car ordinairement ce n'est que nôtre propre orgueil, qui nous rend celui des autres odieux & in-

insupportable. Nous les regardons comme des ambitieux qui ne songent qu'à s'élever au dessus de tous les hommes : & comme nous ne sommes pas naturellement d'humeur à servir de marche-pied à l'élevation des autres, nous ne pouvons les souffrir.

VANITION.

Je croi que cette derniere raison que vous me donnez de l'aversion que l'on a pour les orgueilleux est la plus veritable, parce qu'elle est puisée dans les sentimens de la nature.

DIVINOR.

Persuadez vous que dans nos amours, & dans nos haines nous nous regardons premierement nous mêmes, & que nous ne nous perdons point de veuë.

DIALOGUE XXVII.

PHILINTE, SESTIAN.

PHILINTE.

JE m'étonne de ce que vous lisez si souvent les œuvres de saint Euremont; car elles donnent une idée peu favorable des Mathématiques pour lesquelles vous avez, à ce que vous nous dites tous les jours, une forte inclination.

SESTIAN.

Il ne me paroît pas par la lecture que j'ai faite de ses ouvrages qu'il leur soit fort contraire; il en fait même en quelque maniere plutôt l'éloge que la censure; voici ce qu'il en dit. Les Ma-„thematiqnes, à la verité, ont beau-„coup plus de certitude; mais quand „je songe aux profondes méditations „qu'elles exigent, comme elles vous „tirent de l'action, & des plaisirs pour „vous occuper tout entier; ses de-„monstrations me semblent bien che-„res, & il faut être fort amoureux „d'une verité, pour la chercher à ce

„prix-là. Vous me direz que nous „avons peu de commoditez dans la „vie, peu d'embelissemens dont nous „ne leur soions obligez. Je vous l'a- „voûrai ingenûment, & il n'y a point „de loüanges que je ne donne aux „grands Mathematiciens, pourveu „que je ne le sois pas. J'admire leurs „inventions, & les ouvrages qu'ils „produisent: mais je pense que c'est „assez aux personnes de bon sens de les „sçavoir bien appliquer. Car, à par- „ler sagement, nous avons plus d'in- „terest à joüir du monde, qu'à le con- „noître. Vous voyez par ces paroles „que Monsieur de saint Euremont regarde les Mathematiques comme des sciences qui convainquent l'esprit, & lui apprennent à connoître, & à aimer la verité; qui demandant une grande application pour être bien conçuës, éloignent des plaisirs ceux qui s'adonnent à ces sciences, & enfin qui apportent beaucoup d'utilité & d'agrément dans le monde. Appellez vous cela être peu favorable aux Mathematiques?

PHILINTE.

Il ajoûte pourtant qu'il n'y a point de

de loüanges qu'il ne donne aux Mathematiciens, pourveu qu'il n'en soit pas du nombre.

SESTIAN.

Monsieur de saint Euremont est un bel esprit qui n'aime point les fortes applications, & qui n'est pas ennemy des plaisirs; il montre assez ce caractere, quand, aprés avoir parlé de l'attention que les Mathematiques exigent, de leur utilité, & de leur antipathie pour les plaisirs qui dissipent, il ajoûte, qu'il les loüe, mais qu'il n'aime pas à les étudier. Il a un discernement trop juste pour leur refuser la justice que tous les gens de bon goût leur doivent; & il aime en même-temps trop la liberté de son esprit, pour l'y abandonner avec l'application qu'elles demandent.

PHILINTE.

Mais il me semble, autant que j'en puis juger par la connoissance que j'ai d'un des plus habiles Mathematiciens qui soit au monde, je veux dire l'illustre Monsieur Ozanam: Il me semble, dis-je, que ceux qui y excellent, ne

pas si sauvages & si sombres, qu'on nous le voudroit faire croire. Monsieur Ozanam possede en perfection l'Algebre, la Geometrie, l'astronomie, & enfin ce qu'il y a de plus speculatif dans ces sciences, & en même temps ce qu'elles contiennent de plus curieux & de plus necessaire dans la pratique ; comme tous ses beaux & sçavans ouvrages en font foi : Cependant il ne laisse pas d'être beaucoup agréable dans la conversation ; quand il nous donne de son caffé, il nous dit le petit mot pour rire avec un enjouëment qui le fait aimer, & qui réjouit beaucoup ceux qui sont assez heureux pour pouvoir lui dérober un peu de son temps afin de joüir de son entretien.

SESTIAN.

Je connois son merite aussi-bien que vous : allons, je vous prie, le voir, pour nous entretenir avec lui des sentimens de Monsieur de saint Euremont sur les Mathematiques.

PHILINTE.

Vôtre proposition me fait bien du plaisir, allons.

DIA-

DIALOGUE XXVIII.

TIMANTE, SPIRIDON.

TIMANTE.

APprenez-moi, je vous prie Spiridon, ce que vous sçavez des Oracles de l'antiquité. Ces quatre Vers que je viens de lire dans la Tragedie des Horaces de Monsieur Corneille, me donnent cette curiosité.

Un Oracle jamais ne se laisse comprendre,

On l'entend d'autant moins que plus l'on croit l'entendre,

Et loin de s'assûrer sur un pareil Arrest,

Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SPIRIDON.

Il me faudroit plus de temps que je n'en ai pour rappeller dans mon esprit ce que je pourrois vous dire sur cette ma-

matiere ; j'aime mieux vous renvoyer à ce qu'en a écrit Monſieur Vandale, & aprés luy l'Illuſtre Monſieur de Fontenelles ; oubien, ſi vous voulez, à ce qu'en a dit l'Autheur des remarques Critiques, Morales, & Hiſtoriques ſur les plus belles, & les plus agréables penſées qui ſe trouvent dans les ouvrages des Autheurs anciens & modernes ; vous y trouverez en abregé, & d'une maniere aſſez curieuſe, ce que vous ſouhaittez ſçavoir.

TIMANTE.

J'aurois trop à lire ; je ne veux pas qu'il me coûte tant de peine pour contenter ma curioſité.

SPIRIDON.

C'eſt-à-dire que vous ne vous ſouciez gueres de ſçavoir ce que c'eſt qu'Oracle. Vous avez raiſon ; car il y a bien du pour & du contre qui vous embarraſſeroit : outre que ſi dans cette matiere on prend un certain parti, qu'on eſt porté naturellement à prendre, on s'expoſe à ſe faire des affaires avec ceux qui croient facilement les choſes extraordinaires.

Ti-

TIMANTE.

Oh ! j'aime mieux être le plus ignorant de tous les hommes que de m'exposer à quelque chagrin en me rendant sçavant.

SPIRIDON.

Tous les sçavans ne s'exposent point à ce chagrin que vous craignez ; ceux-là seulement se mettent dans ce danger, qui s'entestent avec opiniâtreté, qui de matieres indifferentes par elles-mêmes s'en font de criminelles par leur partialité, & qui soûtiennent hardiment & sans marquer aucune disposition à changer de sentiment, quand même on leur feroit voir de l'erreur dans ce qu'ils pensent ; qui soûtiennens dis-je, des opinions extraordinaires, particulieres, contraires aux plus communes, & par consequent à celles qui paroissent les plus justes & les plus raisonnables.

TIMANTE.

Adieu ; voila des Oracles pour moi qui suppleéront à ceux que je voulois sça-

sçavoir, & qui me seront plus utiles.

DIALOGUE XXIX.

DAMIS, ARGANTE.

DAMIS.

VOus êtes trop élevé au dessus des autres, pour esperer qu'ils vous disent la verite, quand ils sçauront qu'elle pourra vous déplaire.

ARGANTE.

Je me suis persuadé que le silence qu'on a gardé, lorsque ceux qui étant presens à nôtre dispute pouvoient dire leur sentiment sur les objections qu'on me faisoit, étoit un jugement favorable pour moi.

DAMIS.

Le silence qu'on observe en presence des Grands, quand il s'agit de dire son sentiment sur ce qui les regarde, est souvent une condamnation tacite contre eux; car, si on avoit raison de les approuver, on ne manqueroit pas

de

de parler pour leur plaire. Un jeune Italien fort ſpirituel entrant un jour dans la Chambre du Cardinal Salviati, & le trouvant en diſpute avec un homme qui joüoit avec lui aux échets, lui donna d'abord le tort, ſans entendre les raiſons de l'un n'y de l'autre; & le Cardinal lui demandant pourquoi il jugeoit ainſi, ſans ſçavoir „ le fait: parce que, répondit-il, ſi „ vous aviez raiſon, tous ces Meſ- „ ſieurs qui ſont témoins de la difficul- „ té qui s'eſt élevée dans vôtre jeu, „ auroient d'abord jugé en vôtre fa- „ veur, au lieu qu'il n'y en a pas un „ entre eux qui oſe dire ſon avis, par- „ ce que vous avez tort.

ARGANTE.

Outre que je ne témoigne jamais de reſſentiment lorſqu'on oſe me reprendre avec prudence & avec équité, la maniere reconnoiſſante avec laquelle je reçois les avis les plus piquans, quand je les crois donnez de bonne foi, doit engager à me les donner ſans crainte.

DAMIS.

La puissance inspire toûjours de la timidité à ceux qui en dépendent. On trouve peu de ces gens hardis qui la regardent sans en être effraiez. Qui est-ce qui ne craint pas de déplaire à celui qui a les armes à la main, & auquel on ne peut resister ?

ARGANTE.

Ainsi les Grands sont assez malheureux pour n'avoir presque toûjours autour d'eux que des personnes deguisées, des especes d'ennemis qui sous des paroles ou des manieres d'agir obligeantes & respectueuses, ne cachent que du mépris & de l'indignation, ou du moins de l'indifference.

DAMIS.

Si les Grands veulent toûjours avoir auprés d'eux des personnes sinceres dans les loüanges & dans les applaudissemens qu'ils en recevront, ils n'ont qu'à les meriter.

DIALOGUE XXX.

LISTOR, MEGATHYME.

LISTOR.

ON a dit qu'un Prince, qui se donne la peine d'instruire lui-même son fils, ne tarde gueres à le rendre habile homme, parce que le disciple est plus docile, à cause du respect que lui imprime la majesté du Maître, & que le Maître est plus soigneux, à cause de l'interest qu'il prend dans l'education du disciple. Cette pensée contient pour tous les peres un avis qu'ils ne devroient jamais negliger. Vous voulez bien que je vous dise, Megathyme, que vous ne le mettez point du tout en pratique; il est vrai que vous avez donné un habile Precepteur à vôtre fils, mais ce n'est pas assez, vous devez autant que vous pourrez appuier & fortifier par vôtre presence les instructions qu'il lui donne; vous devez agir comme si vous vous defiez de la vigilance du Maître, c'est-à-dire, faire rendre compte au disciple de ce qu'il apprend; cette conduite sera fort agreable au Precepteur s'il fait veritablement

blement son devoir, rendra vôtre fils plus diligent, & le persuadera en même temps de l'utilité des sciences qu'on lui montre; puisqu'il verra que vous prendrez soin d'examiner les progrez qu'il y fait.

MEGATHYME.

Les differentes occupations qui m'entraînent m'empêchent d'avoir ce soin.

LISTOR.

On a fait autrefois une belle devise pour un grand Ministre sur ce sujet. On representoit un Cadran éclairé du Soleil, avec ces mots.

Meque regit dum dirigit orbem.

Il me regle en reglant le monde.

Vous apprenez par cette devise que ce grand homme chargé des plus pesantes affaires du monde ne laissoit pas en les conduisant, d'avoir soin de l'éducation de son fils; aussi avons nous veu dans la suite, ce fils remplir dignement la place de son Pere.

Croiez-

Croiez-moi, Megathyme, puiſque tout ce que vous faites tend particulierement à rendre un jour vôtre fils riche & puiſſant, mêlez dans la conduite que vous gardez pour le faire parvenir à la grandeur & aux richeſſes, quelques momens pour lui apprendre par vous-même les moiens de joüir avec honneur des grands biens, & de l'elevation que vous lui laiſſerez. Soiez perſuadé qu'il ne ſera jamais veritablement grand Seigneur qu'il ne ſoit grand homme de bien, & qu'ainſi de ces deux qualitez, la premiere étant entierement dépendante de la ſeconde, un pere doit regarder celle-ci comme le principal objet de l'éducation de ſes enfans.

DIALOGUE XXXI.

AGENORQUE, CLEONTOR.

AGENORQUE.

QUelqu'un diſant un jour à Monſieur Voſſius le pere, qu'il ne penſoit pas qu'il y eût rien dans la république des Lettres qu'il ignorât : „ Vous „ vous trompez fort, lui répondit-il, „ je

jeunesse que de Grec & de Latin, comment ne s'imagineroient-ils pas être habiles, puisqu'ils ne sçavent, & n'ont veu que ce Latin & ce Grec? Comment ne croiroient-ils pas que ce qu'ils ont appris est de la premiere consequence, puisqu'ils y ont emploié le premier temps de leur vie; je veux dire le temps auquel ils etoient par leur flexibilité, & par leur facilité à recevoir les impressions qu'on leur voudroit donner, les plus propres à ce qui rend habile homme?

AGENORQUE.

Vous les justifiez agreablement dans leur petite vanité.

CLEONTOR.

Dites dans leur petite & innocente vanité. Ils croient être sçavans, il est vrai; mais n'a-t-on pas assez emploié de temps pour le leur faire croire? Et comment voulez-vous qu'ils resistent à la tentation de se croire habiles, puis qu'ils ont bien appris la seule science dont on leur a parlé. Ils ne sont point sçavans, il est vrai; parce qu'on ne leur a montré que la voie qui conduit

aux sciences ; mais ils ne sont point tout-à-fait criminels en le croiant être, parce qu'on leur a donné sujet de croire par un exercice de plusieurs années, qu'ils l'étoient veritablement.

DIALOGUE XXXII.

LYSARQUE, MAXIME.

LYSARQUE.

A Qui dediez-vous vos ouvrages ?

MAXIME.

A un homme de qualité & fort riche.

LYSARQUE.

Est-il habile homme, ou du moins aime-t-il ceux qui le sont ?

MAXIME.

Pour habile homme, je suis assuré qu'il ne l'est pas ; & je doute, à vous dire le vrai, s'il estime les sçavans. Mais quoiqu'il en soit, je lui dédie mon Livre, parce que je ne puis lui don-

donner d'autre marque de la recon-noissance que je lui dois pour le mal qu'il ne m'a pas fait, & qu'il me pou-voit faire ; je vais faire relier ce Livre le plus magnifiquement qu'il me sera possible, afin que du moins il l'estime & le loue par la couverture.

LYSARQUE.

Il ne seroit pas le premier, qui n'au-roit estimé un Livre que par la peau de l'animal qui le couvre. Autrefois Eras-me, qui, comme vous sçavez, étoit un des plus sçavans de son temps, prit la peine de dedier un Livre à un Evê-que, qui le recevant avec un ris qui de-soloit nôtre Autheur, fit venir un Li-braire pour estimer la relieure & le Li-vre, qu'il lui paia sur le champ pour toute recompense. Qu'un Autheur comme Erasme est mortifié dans une telle occasion !

MAXIME.

Vous m'inquietez avec vôtre histoi-re.

LYSARQUE.

Pour vous ôter d'inquietude, ne

dédiez pas ; vous en ôterez peut-être en même temps celui à qui vous dedieriez ; car il y en a beaucoup qui regardent ûn Autheur lors qu'il leur apporte une Epître dédicatoire, comme un importun qui demande l'aumône avec compliment & avec éloquence. Cela les embarasseroit moins, s'il osoient le renvoier avec un *Dieu vous assiste*. Mais un je ne sçai quel caractere imprimé sur le front des Sçavans les empêche de les traiter comme les autres pauvres qui attendent d'eux des effets de leur charité.

MAXIME.

Comme les autres pauvres ! vous pretendez-donc que tous les Sçavans sont pauvres ?

LYSARQUE.

S'ils ne sont pas pauvres, ils ne sont pas riches ; du moins il y en a si peu du nombre de ceux-ci, qu'ils ne doivent pas, ce me semble, empêcher de dire en general, que tous les Sçavans sont pauvres.

DIALOGUE XXXIII.

EUDOXIS, ISMONAX.

EUDOXIS.

POint de complimens, je vous prie.

ISMONAX.

Pourquoi vouloir m'empêcher de vous rendre la justice que je vous dois, c'est-à-dire de vous témoigner que (quelque chose que vous fassiez pour vous cacher) je vois éclater en vous mille belles qualitez, dont la moindre feroit la perfection des ames communes.

EUDOXIS.

Encore une fois, Monsieur Ismonax, point de complimens; je me défie toûjours de ces exagerations obligeantes, de ces loüanges, qui me paroissent plûtôt étudiées que sinceres, & quand je vois des gens comme vous, je me persuade qu'ils veulent par des complimens sur un merite ima-

ginaire m'endormir dans mes miseres réelles.

ISMONAX.

Vous me prenez donc pour un flatteur ?

EUDOXIS.

Je vous prens pour un homme qui me louë avec hyperbole, qui pense autrement qu'il ne parle ; qui m'assure que j'ai des perfections que lui & moi sçavons fort bien que je n'ai pas. Si c'est-là flatter ; je vous prens pour un flatteur.

ISMONAX.

Les flatteurs sont des ames interessées qui agissent avec des motifs que j'ai en horreur.

EUDOXIS.

Hé bien ! je ne vous prendrai pas pour un flatteur interessé, mais pour un flatteur obligeant, qui me veut donner une belle idée de moi-même ; ou pour un peintre complaisant qui aime

aime mieux pecher contre la ressemblance, que de ne pas faire un portrait flatté; & ainsi, en même temps que vous me copiez si obligeamment & si faussement, qu'arrive t-il? le voici, d'un côté on vous prend, ou pour un ignorant qui n'a pas assez de lumieres pour bien connoître & distinguer le merite, ou pour un flateur qui sacrifie la verité à ses lâches complaisances; & d'un autre côté on me croit la duppe de toutes vos cajoleries, on remarque mes défauts avec plus d'exactitude & de reflexion, & on les censure avec moins de misericorde, parce qu'on croit qu'en vous écoutant je me les cache à moi-même, ou du moins que je les veux faire cacher par les autres. Jugez si j'ai lieu d'être content de vous, & si vous avez lieu d'esperer de l'estre de moi.

DIALOGUE XXXIV.

TERSANDRE, RODELANIRE.

TERSANDRE.

DAminde disoit hier, ma sœur, en vous voiant dans l'étalage magni-

fique de vos habits, que l'on pouvoit vous appliquer cette pensée d'un Poëte, *pars minima est ipsa puella sibi.* Dans cet équipage la personne est la moindre partie d'elle-même.

RODELANIRE.

Il ne fait donc pas grande estime de moi, puisqu'il pretend que je vaux moins que mes atours.

TERSANDRE.

Je voulus prendre vôtre parti, mais il pensa me terrasser par l'exageration, & la description patetique qu'il fit de l'attachement que les femmes ont pour les parures, des soins qu'elles prennent pour se les procurer, & de la dépense qu'elles font pour les entretenir. Ce qui m'impatiente contr'elles, me disoit-il, c'est qu'elles regardent cette occupation, comme l'affaire de la plus grande consequence qui soit dans la vie: quand une Dame sort de sa Chambre aprés avoir raisonné avec les Coëffeuses, les Tailleurs & les Marchands de bijoux & d'étoffes; elle est aussi fatiguée, & s'imagine sortir d'une occupation aussi serieuse, que si elle

elle sortoit avec les Ministres d'Etat du conseil du Roi.

RODELANIRE.

Qu'on nous donne entrée dans les affaires de consequence, nous ne nous en ferons pas une de nos parures, qui sont presque le seul exercice auquel on nous abandonne, & dont on nous laisse les Maîtresses ; il faut bien que nous le regardions comme nôtre principal, si nous ne voulons pas passer nôtre vie dans une oisiveté presque continuelle. Qu'on nous laisse du moins sans nous inquieter, maîtresses de cette bagatelle, nous sommes assez dépendantes en toute autre chose.

TERSANDRE.

Hé ! qui est-ce qui n'est pas dépendant ?

RODELANIRE.

Ah ! nous y voilà. On va remonter jusques à Dieu, & fouiller jusques dans la plus profonde Morale, afin d'y trouver des raisons pour nous prouver que nous ne devons point porter un

certain ruban sur nôtre tête, nous servir de certaines étoffes plûtôt que d'autres, pendant que jusques à present aucune de nous n'a songé à faire des procez aux hommes sur les rubans qu'ils portent à leurs cravattes, sur leurs grandes perruques dont ils pourroient bien se passer, si se contentant de leurs cheveux, ils ne vouloient pas se déguiser, ou faire d'inutiles dépenses; enfin sur des changemens continuels & bizarres dans leurs habits; nous voions tout cela & nous le croions de si peu de consequence, que nous ne songeons n'y à en faire des crimes, ni même à nous en mocquer.

DIALOGUE XXXV.

LYCARSIS, DYMAS.

LYCARSIS.

ON critique cruellement vôtre Livre, dites-vous, Dymas; avant que de le donner au public, vous deviez-vous persuader, que vous auriez autant de Juges, qu'il auroit de lecteurs. *Qui scribit multos sibi sumit judices.*

DY-

DYMAS.

Mais ce qui me fâche, c'eſt que l'on prend plaiſir à groſſir des fautes tres legeres qui s'y trouvent, pour détruire tout le merite que pourroit avoir l'ouvrage.

LYCARSIS.

La cenſure, la ſatyre, ou ſi vous voulez la Critique n'ont point épargné les plus grands hommes. Un certain Palæmon traitoit de porc, Varron, qui paſſoit pour le plus ſçavant de tous les Romains. Il y en a qui ont oſé accuſer Ciceron d'avoir un ſtyle aſiatique trop mol, & trop abondant en paroles. D'autres ont repris le Latin de Virgile, comme s'il s'étoit ſervi d'expreſſions ruſtiques. Ils ſe mocquoient de lui par ſes propres Vers.

Dic mihi, Damæta, cujum pecus? anne Latinum?
Non; verùm Ægonis, noſtri ſic rure loquuntur.

DYMAS.

Les hommes sont bien injustes, de n'avoir pas plus d'égard pour ceux qui travaillent à les instruire.

LYCARSIS.

Comme personne n'aime à s'abaisser, & qu'il semble que l'on se met en quelque sorte au dessous de celui que l'on approuve, au lieu qu'on s'élcve au dessus de celui que l'on reprend; il ne faut pas s'étonner, si on aime mieux censurer que loüer.

DYMAS.

Me conseillez-vous de répondre à la critique que l'on a faite de ces bagatelles?

LYCARSIS.

Je vous conseille de laisser pour quelque temps le pnblic juge de ce procez. S'il vous rend justice, faites voir par un silence indifferent la foiblesse & la vanité des attaques de vos ennemis; s'il vous rend injustice, em-

ploiez

ploiez la prudence, la douceur, la patience, & la moderation, pour redresser son jugement, & le rendre plus équitable.

DYMAS.

Mais comment connoître le sentiment de ce public ?

LYCARSIS.

Vos amis le connoîtront par ce qu'ils entendront dire, & vôtre Libraire vous en dira des nouvelles selon le débit qu'il fera de vôtre Livre.

DYMAS.

Il me paroît en estre content, particulierement depuis la critique qu'on en a faite.

LYCARSIS.

Vous voiez donc bien, que les critiques ne font pas tant de mal, que vous pensez, aux Livres qu'elles attaquent. Il y a des Auteurs qui en sont si bien persuadez, qu'ils se critiquent eux-mêmes.

DYMAS.

Peut-être est-ce aussi pour prevenir ceux qui voudroient les maltraitter. Les coups que l'on se porte ne sont pas tant de mal que ceux qu'on pourroit recevoir des autres.

LYCARSIS.

J'avouë avec vous qu'ils peuvent être poussez par ce motif.

DIALOGUE XXXVI.

CLINDOR, ERASTE.

CLINDOR.

CE qui ruine le plus ordinairement les familles, c'est qu'elles reglent leur dépense sur leur état, & non pas sur leur bien.

ERASTE.

Darimante a fait une funeste épreuve de cette verité; il ne s'est pas contenté de son élevation, il a voulu y paroi-

tre avec éclat ; & pour joüir pendant quelques années d'une gloire imaginaire, il s'est reduit pour tout le reste de sa vie à une misere réelle & veritable.

CLINDOR.

Darimante est fort à plaindre ; c'est un tres honnête homme, un homme bien faisant ; & s'il s'est ruiné par les dépenses excessives qu'il a faites, il a agi plûtôt par erreur, que par orgueüil ; il a crû, comme croient bien d'autres, qu'un grand nombre de Domestiques, un gros équipage, de riches emmeublemens, de belles Maisons ; il a cru, dis-je, que tout cela donne un relief à la dignité, une certaine majesté à ceux qui y sont êlevez, & leur attire le respect & l'obeissance que leur naissance ne leur donne pas droit d'exiger, & que leur doivent pourtant rendre ceux qui sont dépendans de leur fortune.

ERASTE.

Appellez-vous erreur cette pensée de Darimante ? il ne s'est point du tout trompé. L'apparence impose souvent autant que la realité. Quand vous entrez dans de riches appartemens, ne

vous sentez-vous pas prevenu d'un profond respect pour celui qui en est le maistre, quand même vous ne le connoîtriez pas!

CLINDOR.

Ce respect est bien superficiel, & tres peu glorieux pour celui qui en est l'objet. Pauvre gloire que celle que nous nous attirons par les choses exterieures, par ce qui n'est pas de nous! aussi voions nous tous les jours, que ces honneurs suivent les mouvemens de cet éclat; qu'en même temps que celui-ci disparoît, ceux-là se dissipent, & souvent se changent en mépris, si celui à qui on les rend n'a aucun merite personnel.

DIALOGUE XXXVII.

FLAVIAN, LOPES.

FLAVIAN.

VOus avez agi un peu en Alexandre, quand à l'occasion de l'offre qu'on vous a faite de vous donner place dans cette nouvelle assemblée, vous

avez dit que vous en feriez volontiers, parce que l'illustre Damix en étoit.

LOPES.

Je ne vois pas en quoy j'ai fait l'Alexandre dans cette occasion.

FLAVIAN.

Ressouvenez-vous, s'il vous plait, que les Corinthiens ayant fait Alexandre citoyen de leur Ville, & l'aiant assuré que par cette déference ils l'avoient traité comme Hercule: „ En „ verité, Messieurs, leur dit-il, dans „ l'honneur que vous m'avez fait, je „ n'aime que la comparaison, vous comprenez à present ce que je voulois dire. Que pensez-vous de cette nouvelle socicté?

LOPES.

Qu'elle fera paroître dans les commencemens beaucoup d'ardeur pour bien s'acquiter de l'exercice qu'elle embrasse; & que dans la suite des temps elle pourra être sujette à quelque relâchement, comme il arrive presque toûjours à ces sortes d'établisse-

ſemens. D'abord on ne penſe qu'à contenter les deſſeins du fondateur, à concourir au bien commun; enfin il ſemble qu'on ne ſonge, comme Zeuxis, qu'à travailler pour l'éternité. Dans la ſuite plus on s'éloigne de la ſource, moins on en conſerve la pureté; chacun ſonge à ſes interêts particuliers, & on leur ſacrifie volontiers celuy de la Communauté.

FLAVIAN.

Vous avez donc bien mauvaiſe opinion de vous-même pour les années à venir.

LOPES.

Je ne pretens pas parler contre moi. Je ſuis du nombre des premiers aſſociez, & du temps de l'établiſſement, & par conſequent je ne contribuerai pas à ſa deſtruction. C'eſt dans nous autres que ſe trouve toute l'ardeur; nous en ſommes comme les Patriarches. Perſonne ne pourra être plus rigide obſervateur que nous des regles que nous avons établies. Cela ne manque jamais. Les novateurs ſont trop préoccupez en faveur de leurs nouveautez, pour manquer aux devoirs qu'ils y impoſent. DIA-

DIALOGUE XXXVIII.

PHRONIME, THEADON.

PHRONIME.

QUe trouvez-vous de si beau dans vôtre sonnet de Sarrasin, voions, repetez-le, je vous prie.

THEADON.

Volontiers, le voici.

Lors qu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas
cruelle.

Cher Charleval, alors en verité,
Je croi qu'il fût une femme fidelle;
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fût jeune & vigou-
reux,
Bien fait de corps, & d'esprit agreable,

Elle

Elle aima mieux pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme & ne pas caqueter.

Sarasin, comme vous voiez, pretend que le caquet des femmes est bien ancien.

PHRONIME.

Puis que Sarrasin se sert du diable pour prouver en badinant l'antiquité du caquet des femmes (ou leur coquetterie, puis que quelques uns finissent ce sonnet par le mot, *coqueter*) elles s'en peuvent servir aussi pour prouver tres-serieusement la foiblesse des hommes & le pouvoir que ces mêmes femmes ont sur eux. Quant au caquet, je trouve que les hommes en ont beaucoup plus que les femmes, quand je fais reflexion aux discours continuels, & aux badineries qu'ils nous viennent conter tous les jours pour nous seduire; vôtre Sarrasin même le reconnoît quand il dit:

Vous faites bien de ne pas écouter.
Tous ces muguets qui vous veulent attraire;

Et s'ils venoient encor vous en conter :
Sçavez-vous bien comme il vous faudroit faire ?
Je leur dirois, faisant de la colere,
N'esperez point d'être aimez à la fin,
Retirez-vous, vous ne me sçauriez plaire,
J'aimerois mieux cent fois un Sarrasin.

Si on laissoit la liberté aux femmes de se rendre habiles en ne les traitant pas de precieuses comme on fait, quand elles sont sçavantes; vous verriez de terribles Sonnets contre vous, du moins il y en a bien des matieres. Que vous seriez ridicules, si elles vous representoient, comme il arive tous les jours, aux pieds d'une femme, & qu'on vous fist voir lui demander avec une lâche bassesse ce qu'elle vous refuse avec fermeté! Que ce seroit un ouvrage glorieux pour vous, que celui qui feroit voir Lysandre courant la nuit les ruës pour son Iris, puis soupirant à sa porte, & lui faisant dire en Musique qu'il l'aime, pendant que Mademoiselle Iris, sans s'embarasser de rien, joüit tranquillement du repos qu'elle fait perdre à son morfondu Lysandre!

THE-

THEADON.

Je ne veux pas disputer contre vous, Phronime.

PHRONIME.

Dites plûtôt que vous trouvez vôtre cause si mauvaise, que vous n'osez pas en entreprendre la défense.

THEADON.

Vous avez trop bien sçeu mettre l'amour dans vôtre party contre moi, pour que je puisse vous resister.

PHRONIME.

Avoüez donc que nous n'avons qu'à mettre un peu d'amour pour nous dans la tête des hommes, pour en faire ce que nous voudrons; n'ont ils pas bien sujet aprés cela de vanter leur courage & de uous accuser de foiblesse?

THEADON.

J'aime mieux me taire que de vous offenser.

PHRO-

PHRONIME.

Et moi j'aimerois mieux vous offenser que de me taire, quand il s'agit de prendre les interêts de la verité.

DIALOGUE XXXIX.

LICANDRE, CLEONOR.

LICANDRE.

N'Etes-vous point comme Aristippe dans vôtre Morale outrée ?

CLEONOR.

Dites-moi, ce que vous entendez par vôtre demande avant que je vous réponde.

LICANDRE.

Voici ce que je veux dire. Un jour Aristippe demandant quelque chose à Denys le Tyran, ce Prince le considerant comme un Philosophe, & par consequent comme un Sage, lui dit que le Sage selon ses propres maximes, n'avoit

n'avoit besoin de rien: donne moi, „ lui dit Aristippe, ce que je te de-„ mande, & puis nous verrons ce qui „ en est; & quand il l'eût reçeu; il „ est vrai, ajoûta-t-il, que le Sage „ n'a besoin de rien quand il a ce qu'il lui faut. Il y a bien encore des Aristippes qui donnent des explications favorables pour eux à la Morale severe qu'ils préchent aux autres.

CLEONOR.

Je trouve pour la justification de la Morale outrée, qu'il est bon de demander une plus grande perfection qu'on n'en peut acquerir, afin que du moins on obtienne celle qu'on est obligé d'avoir.

LICANDRE.

Mais comme il arrive tres rarement, que ceux, qui sont si severes dans leurs opinions & dans leurs Maximes pour les mœurs, soûtiennent ce qu'ils avancent par une conduite qui y soit conforme & proportionnée, aussi n'en tirent-t-ils presque jamais aucuns fruits.

CLEO-

CLEONOR.

Vous voulez donc, à ce que je vois, du relâchement.

LICANDRE.

C'eſt une autre extremité pernicieuſe qu'on ne peut avoir trop en horreur; je voudrois ſeulement qu'on examinât bien les forces du cœur de l'homme avant que d'en rien exiger, & qu'aprés les avoir bien connuës, on lui demandât ſeulement une perfection où il pût atteindre, & qu'on lui fiſt voir la voie la plus ſure & la plus aiſée qui y puiſſe conduire.

CLEONOR.

C'eſt-à-dire que ce qui s'appelle vertu heroïque n'eſt pas de vôtre goût.

LICANDRE.

„ Dites plûtôt, c'eſt-à-dire, que
„ j'aime mieux les moiens qui peuvent
„ faire en peu de temps pluſieurs per-
„ ſonnes parfaites d'une perfection
„ ſuffiſante, & pour ainſi dire, com-

„ mune, que ceux qui ne peuvent faire qu'un Heros en un siecle. Songeons premierement au devoir, & ensuite nous songerons aux œuvres de surerogation.

DIALOGUE XL.

DANTE, FILIDAME.

DANTE.

VOus avez une severité pour vôtre fils qui est condamnée par tout le monde ; on juge de vos manieres, qui approchent beaucoup de la cruauté, que vous songez plûtôt à le perdre, qu'à le faire rentrer dans son devoir. Ressouvenez-vous que c'est vôtre sang que vous voulez détruire.

FILIDAME.

Je m'en ressouviens, puisque vous le voulez ; mais permettez-moi aussi de vous faire une réponse que fit autrefois un grand Roi ; la voici. Dom Carlos, dont l'Histoire si vous l'avez lüë, a deu vous faire verser des larmes, vous qui estes si tendre, Dom

Car-

Carlos, dis-je, aiant été condamné à mort par son Pere Philippe second Roi d'Espagne, se jetta à ses pieds pour implorer sa misericorde, le priant de considerer que c'étoit son sang qu'il alloit répandre; Philippe n'étant point ému par les prieres, par les larmes, & par les sanglots de ce fils qu'il vouloit perdre, lui répondit froidement, que quand il avoit de mauvais sang, il donnoit son bras au Chirurgien pour le tirer.

DANTE.

Je ne vous conseille pas de citer cet exemple pour vôtre justification; je sçai cette Histoire, & puisque vous la sçavez aussi, vous devez remarquer qu'il y avoit dans Philippe second plus de passion que de justice & d'équité; voulez-vous que l'on pense la même chose de vous?

FILIDAME.

On me fera justice si l'on pense que j'ai raison de traitter mon fils comme je fais.

DANTE.

On le penseroit, si vôtre fils vouloit absolument s'obstiner dans ses desordres; mais comme il fait paroître une disposition pour un heureux changement, vous devez du moins par quelque relâchement de vôtre fureur, lui témoigner qu'il peut esperer de rentrer dans la suite en grace avec vous, s'il devient tel que vous avez sujet de le souhaitter.

FILIDAME.

Il paroît de l'équité dans ce que vous dites, mais il n'y en a pas moins dans ce que je fais, quoiqu'elle ne vous paroisse pas; il y a de certaines Maximes generales de justice qui sont vraies dans la speculation, mais dont certaines circonstances dispensent de la pratique. Et comme ces circonstances sont ordinairement connuës de tres peu de personnes, il ne faut pas condamner legerement ceux qui semblent ne pas suivre les Maximes generales; faites l'application de ce que je vous dis à ma conduite envers mon fils.

DANTE.

Il faudroit du moins que je sceusse ces circonstances avant que de faire cette application.

FILIDAME.

Hé bien, suspendez donc vôtre jugement jusques à ce que vous les sçachiez.

DIALOGUE XLI.

IPHICANTE, LYSANDRE.

IPHICANTE.

De quelle humeur êtes-vous, Lysandre, il semble que vous haissiez dans les autres les mêmes qualités que vous y admirez, & que vous souffririez plus volontiers un vice commun, qu'une vertu extraordinaire? Je suis assez de vos amis pour vous dire franchement que ceux qui remarqueront ce défaut, vous prendront pour un esprit mal fait.

LYSANDRE.

Suis je le ſeul de cette humeur, Iphicante ? il y en a plus dans le monde qui me reſſemblent, que vous ne penſez : les hommes n'aiment pas naturellement à ceder ; tout ce qui eſt au deſſus de leur merite ne les réjouït pas. Mais ils ne témoignent pas tous leur ſentiment avec autant de ſincerité que moi.

IPHICANTE.

Mais quoi ! les belles qualitez ne ſont-elles pas aimables par elles-mêmes ? les vertus extraordinaires ne doivent elles pas réjouïr ceux qui les remarquent ?

LYSANDRE.

Oüi, on doit aimer, on doit regarder avec plaiſir ce qui eſt le plus digne de l'homme, je veux dire la vertu ; & cela arriveroit plus ordinairement, ſi ce même homme qui aimeroit cette vertu, & qui ſe feroit un plaiſir de la voir, ne la trouvoit pas dans un autre qui eſt homme auſſi bien que lui ; car en même temps qu'il lui voit un me-

rite

rite extraordinaire, il le regarde comme un objet qui lui reproche ses imperfections, il se sent porté à faire une comparaisons qui le fatigue, qui l'insulte, qui le rend méprisable.

IPHICANTE.

C'est-à-dire selon ce raisonnement que vous n'aimez la vertu que par abstraction; il faut qu'elle ne soit dans aucun sujet; si l'on veut que vous aiez de l'inclination pour elle. Enfin les vertueux vous sont si odieux que vous ne pouvez souffrir leur vertu.

LYSANDRE.

Ne me parlez plus sur cette matiere, je vous prie, Iphicante; car vous m'engagez à faire des reflexions qui me donnent de la confusion.

IPICHANTE.

Pour n'avoir point cette confusion, tâchez d'imiter la perfection, & non pas de haïr ceux qui la possedent; faites vos efforts pour vous rendre digne de la reputation glorieuse que vous sçavez bien qu'ils meritent, malgré les mouvemens injustes de vôtre jalousie.

DIALOGUE XLII.

DORASTE, CLITANDRE.

DORASTE.

AUguste aiant appris qu'Alexandre au retour de ses Conquêtes étoit en peine de ce qu'il feroit le reste de sa vie : „ Alexandre ne sçavoit donc pas, „ dit-il, que c'est une aussi grande oc„ cupation de bien gouverner un état, „ que de le conquerir ?

CLITANDRE.

A quel propos, Doraste, me rapportez-vous ce mot d'Auguste ?

DORASTE.

C'est à propos de la tranquillité oiseuse dont vous esperez joüir dans la charge que vous avez obtenuë avec tant de peine.

CLITANDRE.

C'est-à-dire que vous étes l'Auguste & que je suis l'Alexandre. Cette comparaison nous fait bien de l'honneur. Que les sçavans sont heureux de dire de si belles choses & si à propos !

Do-

DORASTE.

Vous raillez, à ce que je vois.

CLITANDRE.

J'en ai sujet; car pourquoi me venir dire que j'espere joüir d'une tranquillité oiseuse dans l'exercice de la charge qu'on me vient d'accorder, puisqu'au contraire je ne l'ai demandée avec empressement que pour travailler, & pour rendre service à mon Prince, à ma patrie, à ma famille, à mes amis? Je vois vôtre intention; vous vouliez, à quelque prix que ce fût, me parler d'Auguste & d'Alexandre, & mettre en usage la lecture que vous venez de faire de quelque rapsodie de dits & faits notables. Il y en a bien qui pensent passer pour sçavans en faisant comme vous; je connois un homme qui tous les matins se remplit la tête de trois ou quatre pages du Dictionnaire Historique, & ensuite pendant la journée fait si bien, que dans les Compagnies, où il se trouve, il lui naît quelque occasion de parler de ce qu'il a lû dans son Dictionnaire. Ceux qui ne sçavent rien le croient d'abord tres-ha-

bile homme ; ceux qui ſçavent quelque choſe, le pouſſent au delà de ſa lecture & connoiſſent bien-tôt l'artifice.

DORASTE.

Vous ne vous contentez pas de railler, vous allez juſques à l'inſulte.

CLITANDRE.

Ah ! c'eſt ici, Doraſte, que vous devriez placer quelque bon mot pour vous défendre ; il ſeroit plus à propos que celui d'Auguſte. Inventez en, ſi vous n'en ſçavez point.

DORASTE.

J'aime mieux me taire ; car ſi je vous répondois avec autant d'emportement que vous me parlez, vous ne ſeriez peut-être pas ſi patient que moi.

CLITANDRE.

Vôtre défaite eſt bonne, & convient bien aux circonſtances de ce qui ſe paſſe actuellement entre nous ; je l'eſtime plus, quelque ſimple qu'elle paroiſſe, que toutes les plus ſpirituelles cita-

citations faites aussi hors de propos que celle que vous venez de me faire.

DIALOGUE XLIII.

TAXILAS, PLACIDION.

PLACIDION.

QU'écrivez-vous à present dans vos recueils, Placidion ?

PLACIDION.

Une remarque que je viens de tirer de l'Histoire universelle d'Horace Turselin Jesuite. La voici. Louis XIII. allant à Pau, afin d'y rétablir la Religion Catholique, les Habitans allerent au devant de lui, pour sçavoir avec quelles ceremonies il vouloit qu'ils le receussent; il leur répondit qu'il n'en vouloit aucunes, parce qu'il lui seroit honteux de recevoir aucun honneur dans un lieu, où il ne pouvoit premierement le rendre à Dieu, duquel il tenoit son heritage. Cette remarque donne une si belle idée de l'équité & de la pieté de ce Prince, que j'ai voulu l'écrire, afin de ne la pas per-

bile homme; ceux qui sçavent quelque chose, le poussent au delà de sa lecture & connoissent bien-tôt l'artifice.

DORASTE.

Vous ne vous contentez pas de railler, vous allez jusques à l'insulte.

CLITANDRE.

Ah! c'est ici, Doraste, que vous devriez placer quelque bon mot pour vous défendre; il seroit plus à propos que celui d'Auguste. Inventez en, si vous n'en sçavez point.

DORASTE.

J'aime mieux me taire; car si je vous répondois avec autant d'emportement que vous me parlez, vous ne seriez peut-être pas si patient que moi.

CLITANDRE.

Vôtre défaite est bonne, & convient bien aux circonstances de ce qui se passe actuellement entre nous; je l'estime plus, quelque simple qu'elle paroisse, que toutes les plus spirituelles cita-

citations faites aussi hors de propos que celle que vous venez de me faire.

DIALOGUE XLIII.

TAXILAS, PLACIDION.

PLACIDION.

QU'écrivez-vous à present dans vos recueils, Placidion ?

PLACIDION.

Une remarque que je viens de tirer de l'Histoire universelle d'Horace Turselin Jesuite. La voici. Louis XIII. allant à Pau, afin d'y rétablir la Religion Catholique, les Habitans allerent au devant de lui, pour sçavoir avec quelles ceremonies il vouloit qu'ils le receussent; il leur répondit qu'il n'en vouloit aucunes; parce qu'il lui seroit honteux de recevoir aucun honneur dans un lieu, où il ne pouvoit premierement le rendre à Dieu, duquel il tenoit son heritage. Cette remarque donne une si belle idée de l'équité & de la pieté de ce Prince, que j'ai voulu l'écrire, afin de ne la pas per-

dre, si elle s'échapoit de ma memoire.

TAXILAS.

Belle Leçon pour apprendre aux Princes à ne point souffrir les Courtisans impies quelque soumis qu'ils soient à leurs commandemens, & quelques respects qu'ils veuillent rendre à leur élevation. Il faudroit que cette remarque fût gravée dans les cœurs de tous ceux que la naissance ou la fortune a élevés au dessus des autres.

PLACIDION.

Il est vrai qu'il se faut toûjours défier des hommages & des protestations de services de ceux qui ne sont pas fideles à Dieu. Je regarde un homme sans religion, comme un homme qui n'aiant point d'autres regles de ses actions & de sa conduite que les respects humains, est capable de tout donner à ses passions, s'il pouvoit se mettre au delà de ces regles, & agir avec une entiere liberté; il n'a qu'une équité apparente, une droiture forcée, une soumission gesnée, une obeïssance qui ne demande qu'à secoüer le joug; comme il ne se soucie pas du Dieu qui connoît ses

pen-

pensées, ses desirs, ses intentions, il pense le mal aussi facilement que la vertu, il a des intentions déraisonnables sans s'en embarasser, pourveu qu'il sauve les apparences; c'est là toute la perfection qu'il demande. Comment se peut-on fier à de tels hipocrites?

TAXILAS.

Vous faites, à ce que j'entends, un bon usage de vos lectures.

PLACIDION.

Je lis avec reflexion; mais je ne sçai pas si je reflechis bien; je ne me flate pas assez, pour le croire.

TAXILAS.

J'espere que de temps en temps, quand j'aurai l'honneur de vous voir, nous en ferons l'épreuve.

DIALOGUE XLIV.

ORMINS, NICANDRE.

ORMINS.

ON auroit meilleure opinion de vous si vous frequentiez d'autres personnes que celles avec qui nous vous voions tous les jours. Il est certain que si vous vous trouviez souvent en la Compagnie des honnêtes-gens, outre le progrez que vous feriez avec eux dans la vertu, vous vous mettriez encore en bonne odeur dans le monde ; de même que vous vous parfumeriez sans y prendre garde, si vous vous promeniez parmi les Orangers, les Roses, & les Jasmins.

NICANDRE.

Je ne m'embarasse point de ce qu'on peut penser de moi, pourveu que je ne fasse point de mal avec ceux qui, à ce que vous dites, me mettent en mauvaise reputation.

ORMINS.

Mon cher Nicandre, vous tenez-là un discours de jeune homme. Si vous aviez plus d'experience dans le monde, vous connoîtriez que ce n'est pas assez d'estre sage, mais qu'il faut encore le paroître ; & cela est si vrai, que bien souvent ceux qui le paroissent seulement sans l'estre veritablement, font mieux leurs affaires, que ceux qui le sont de bonne foi, sans prendre soin d'en donner des marques exterieures : ce n'est pas à dire que je pretende vous exciter à vous contenter des apparences, je suis trop de vos amis pour vous donner un si pernicieux conseil : car paroître estre sage simplement, sans l'estre en effet, est un fondement de fortune bien fragile ; mais paroistre estre sage & l'estre, c'est agir plus à coup sur pour avoir des succez favorables dans ses entreprises & ses desseins.

ORMINS.

C'est au public à ne se point tromper, & à examiner attentivement ceux de qui il veut porter des jugemens, pour les bien connoître.

NICANDRE.

Si vous estiez seul dans le monde, vous pourriez peut-estre avec quelque apparence de justice, exiger cette grande attention; mais comme il y en a bien d'autres que vous, il faut vous persuader que ce public se contente de la premiere veue, de ce qui se presente à ses yeux le plus souvent, des marques exterieures qui le frappent le plûtôt, & des preuves qui lui donnent moins de peine à chercher, pour juger d'une personne, parce qu'il a bien d'autres choses à faire; ainsi c'est à nous à lui plaire à cette premiere veuë, à lui donner souvent de bonnes preuves exterieures (parce que ce sont celles qu'il trouve avec le plus de facilité,) si nous voulons qu'il porte un favorable jugement de nous. Dans vingt ans, vous avouërez que j'avois raison de vous parler aujourd'hui ainsi. L'experience apporte de grands changemens dans les raisonnemens de l'esprit: c'est une sçavante Maîtresse pour rendre sages ceux qui ne le sont pas; mais ce qui est fâcheux, c'est qu'il faut tant de temps pour l'acquerir, qu'on n'en a pas ensuite assez pour s'en servir, quand on l'a acquise.

DIALOGUE XLV.

ALCIDOR, CELIDAS.

ALCIDOR.

Les dignitez ont un éclat qui n'est point glorieux pour ceux qui ne les meritent pas; parce qu'il ne fait qu'éclairer & faire connoître leurs imperfections. On a dit de Dom Henri Cardinal qui regna en Portugal aprés Dom Sebastien, qu'il fût peu aimé durant sa vie, & peu regretté aprés sa mort, que tant qu'il fût dans une condition privée, il parut plus grand qu'un particulier, mais que sa reputation diminua à mesure qu'il crût en honneur, & qu'on l'eût jugé digne d'être Roi s'il ne l'eût jamais été; une mediocre fortune sied beaucoup mieux à de certaines gens, qu'une tres grande élevation.

CELIDAS.

Je vous entends, Alcidor: c'est un avis pour moi, mais je ne suis point à present en état d'en profiter; voudriez-vous qu'étant depuis si peu de temps

temps élevé dans la Charge dont on m'a honoré, j'allasse en descendre, sans avoir essaié ce que j'y puis faire ?

ALCIDOR.

Il n'est pas si honteux d'avoüer sa foiblesse pour éviter de porter un lourd fardeau, que de le vouloir soûtenir, & d'en être accablé.

CELIDAS.

J'ai cru, que lorsque l'on m'a choisi pour remplir cette Charge, on m'en a crû tres-digne ; & je l'ai crû d'autant plus facilement que ceux qui ont fait ce choix en ma faveur sont trés éclairez, & que pour ce qui me regarde, je m'en rapporte plûtôt aux lumieres des autres qu'aux miennes.

ALCIDOR.

Vous vous en raportez plûtôt & plus volontiers aux lumieres des autres ; mais c'est quand elles flattent vôtre ambition.

CELIDAS.

Si vous étiez en ma place du toutes manieres, vous ſuccomberiez peut-être à la tentation auſſi facilement que moi. L'élevation a de grands attraits; on s'en laiſe aiſément ſurprendre, quelques raiſonnemens que l'on faſſe.

ALCIDOR.

Si j'étois en vôtre place de toutes manieres, & ſi je ſuccombois comme vous à la tentation, je ferois une faute auſſi-bien que vous en avez fait une, & cette faute que j'aurois faite, ne juſtifieroit point du tout la vôtre.

CELIDAS.

Vous auriez du moins grand ſoin de la juſtifier.

ALCIDOR.

Ne raiſonnons point ſur ces, *Si*, ils ſont à preſent inutiles pour vous qui étes aſſurément & ſans doute dans un emploi au deſſus de vos forces.

DIALOGUE XLVI.

LISIDOR, CORISTAS.

LISIDOR.

VOus affectez une tristesse qui ne vous sied point. Vous voulez faire l'homme de consequence, en paroissant inquiet & chagrin, comme si vous aviez des affaires considerables, & tout le monde sçait bien que vos plaisirs sont vos plus grandes affaires : quand même cela ne seroit pas ainsi, soyez persuadé qu'un esprit sombre, & melancholique n'a aucun agrément ; il est à charge à ses Superieurs, fâcheux à ses égaux, insupportable à ses inferieurs ; il aigrit la conversation, en ôte la douceur, & la rend sans aucun enjouëment.

CORISTAS.

Mais, Lisidor, ne doutez point de ma sincerité ; je suis triste en effet quand je le parois.

Li-

LISIDOR.

Je le veux croire ; mais du moins quand vous l'êtes veritablement ; gardez donc la solitude ; afin que vous ne soiez à charge à personne.

CORISTAS.

En gardant la solitude, j'augmenterai mon chagrin.

LISIDOR.

Si vous regardez la Compagnie comme un remede à vôtre tristesse ; faites donc un bon usage de ce remede, en ne le rendant point inutile ; ne vous impatientez pas comme vous faites contre ceux qui veulent vous exciter à être de bonne humeur ; rejettez plûtôt les discours de ceux qui se mettent en état de vous consoler ; parce que ceux-ci en pretendant vous donner de la consolation appliquent par leurs raisonnemens vôtre esprit au sujet de vôtre chagrin & l'augmentent par cette application ; au lieu que ceux-là ne songeant qu'à vous distraire, prennent le plus sûr moien de vous rendre la gaïeté que vous auez perduë. Co-

CORISTAS.

J'auouë de bonne foi, que quand je ſuis affligé & qu'on me veut conſoler, je me trouve obligé de continuer à paroître triſte, quand même je ne le ſerois pas. Il ſemble qu'une certaine bienſéance le demande; car il ſeroit ridicule de rire au nez d'une perſonne qui vient vous dire qu'elle voit bien que vous étes triſte, qui ſe plaint avec vous de vôtre peine, qui témoigne y compatir, & qui enfin apporte les plus triſtes raiſons qu'elle peut pour vous tirer de vôtre triſteſſe.

LISIDOR.

Il m'eſt arrivé ſouvent dans mes petits chagrins d'avoir de violentes envies de rire, quand on me préchoit la patience avec ces ſortes de conſolations.

CORISTAS.

Pour moi, quand ces mêmes envies me prennent, je groſſis dans mon eſprit autant qu'il m'eſt poſſible le ſujet de mon affliction, afin de me conſer-

ver un exterieur conforme aux ſentimens interieurs que les diſcours qu'on me tient témoignent qu'on reconnoît en moi. Enfin j'agis comme ceux qui ſe font du mal en ſe mordant la langue pour s'empêcher de rire lorſqu'ils croient qu'ils ne doivent pas s'abandonner a cette marque exterieure de gaïeté.

LISIDOR.

Reprenez donc vôtre belle humeur, Coriſtas; vous ne pouvez croire combien vous plaiſez, quand vous voulez bien vous diſtraire de vôtre chagrin par quelque petit enjouëment.

DIALOGUE XLVII.

MENANDRE, CLEOPHILAS.

MENANDRE.

LEs ſçavans ſe plaindront-ils toûjours?

CLEOPHILAS.

Comment ne ſe plaindroient-ils pas voiant

voiant l'injuſtice qu'on rend à leur merite, & la pauvreté dans laquelle ils ſont la plûpart reduits ? il ſemble que la profeſſion des ſciences ſoit la ſeule dans laquelle on ne puiſſe faire ce qu'on appelle, *grande fortune.*

L'un dans le champ de Mars ſe charge de butin:
L'autre courant les Mers amaſſe des richeſſes.
Un flatteur chez les Grands trouve un heureux deſtin;
Cet autre s'enrichit à faire des Maîtreſſes:
Mais un ſçavant cloüé ſur un ſterile écrit,
Se void mourir de faim avec ſon bel eſprit.

MENANDRE.

C'eſt que tous ces gens dont vous venez de parler dans les quatre premiers vers ont beaucoup d'action ; au lieu que la pluſpart de vos ſçavans en ont tres peu ; ils s'enſeveliſſent dans leur Cabinet pour contempler, & quand ils en ſortent, ils trouvent dans le grand bruit & dans l'embarras du monde ſi peu de conformité avec ce qu'ils

qu'ils ont medité, étudié, ou même demontré dans leur solitude, que bien souvent ne s'y accommodant point, & n'y accommodant personne, ils ont tres peu d'occasions d'agir d'autre maniere que speculativement ; & ces speculations n'avancent point du tout leurs affaires.

CLEOPHILAS.

Mais ce qu'il y a de mieux reglé & ordonné dans la politique, dans la Morale, dans l'œconomie, dans le raisonnement, dans le gouvernement particulier & public, dans la justice, vient de ces speculations ; si on n'avoit pas d'abord medité avec étude, reflechi avec discernement, examiné avec attention, on n'auroit pas donné de si judicieux reglemens pour la conduite de la vie.

MENANDRE.

Ce que vous venez de dire est tres-veritable; mais avoüez aussi, que comme ces meditations tendoient à l'action pour la produire & la regler, elles ont été souvent tres-avantageuses pour ceux qui les ont mises en exerci-

ce. Mais il en eſt autrement de l'étude de la pluſpart de nos ſçavans qui ſe plaignent. Souvent l'objet de leur ſcience eſt tres inutile ; parce que ſouvent, ils ne ſongent qu'à ſçavoir, qu'à penſer, qu'à dire des choſes extraordinaires ; combien en voit-on paſſer la plus conſiderable partie de leur vie à faire des diſſertations ſur des ſujets qui ne ſont d'aucun uſage, & qu'on ne connoît jamais parfaitement, ou à s'épuiſer par la lecture & par les veilles pour parler doctement (à leur avis) ſur quelques difficultez de Grammaire, ou enfin à rendre inutiles par leur cenſure, par leurs critiques & par leurs Satyres des ouvrages qui auroient pû plaire au public, & lui apporter quelque utilité, s'ils n'en avoient pas donné mauvaiſe opinion en y faiſant remarquer des fautes qui ne ſont d'aucune conſequence par elles-mêmes, mais qui ſont ſeulement conſiderables dans le ſentiment des eſprits de bagatelles, pointilleux, ou qui ſe ſont un plaiſir de groſſir des défauts tres-legers dans les choſes les plus parfaites ?

CLEOPHILAS.

Autant que j'en puis juger de ce que vous

vous venez de me dire, vous n'estes pas d'humeur à entendre volontiers les plaintes de ces sortes de sçavans, & par conséquent encôre moins disposé à leur apporter quelque secours pour les consoler.

MENANDRE.

Si je voulois les secourir, ce seroit en qualité de pauvres invalides, qui ne sont bons à rien.

CLEOPHILAS.

Tout le monde ne sera pas de vôtre sentiment.

MENANDRE.

Peut-être ai-je tort: j'entends pourtant raisonner assez ordinairement de cette maniere.

DIALOGUE XLVIII.

CLITIDAS, FLORIDAN.

CLITIDAS.

VOus faites bien de loüer vos ouvrages, Floridan ; vous vous dédommagez par vôtre complaisance de celle que le public vous refuse. Ce public est terrible, il n'est point accommodant, rien ne lui échappe. Il examine avec une severité qui désole les petits Auteurs. Il a tant d'yeux, tant d'interests differens, qu'il est bien difficile de lui offrir un present si universellement agréable, qu'il le puisse entierement corrompre. Ceux-là sont bien hardis qui osent s'exposer à sa critique.

FLORIDAN.

Dans quelle occasion m'avez vous veu loüer mes ouvrages, Clitidas ?

CLITIDAS.

Par tout où je me suis trouvé avec vous.

FLO-

FLORIDAN.

Il eſt vrai que j'en parle ſouvent, parce que ſouvent on m'excite à en parler ; mais il me ſemble que je ne les loue point.

CLITIDAS.

C'eſt que cela vous eſt ſi naturel, que vous ne vous en appercevez pas.

FLORIDAN.

Voulez-vous que je les mépriſe ?

CLITIDAS.

Oh ! je ne ſuis pas aſſez déraiſonnable pour vous demander l'impoſſible, un Auteur mépriſer ſes ouvrages ! cela ſe pourroit-il jamais faire ?

FLORIDAN.

Vous autres qui n'eſtes pas Auteurs, n'avez point de plus grand plaiſir que de fronder ceux qui le ſont. Je voudrois que vous vouluſſiez nous fronder en forme, c'eſt-à-dire, attaquer nos Livres par des Livres de vôtre façon.

CLITIDAS.

Je vous répons avec le Misantrope de Moliere.

J'en pourrois par mal-heur faire d'aussi méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

J'avouë que je pourrois, aussi-bien que plusieurs autres, faire de trés méchans Livres; mais du moins, je ne serois point d'humeur à en incommoder le public. Et c'est parce que je garderois cette conduite que je serois en droit de fronder les méchans Auteurs.

FLORIDAN.

Qu'un ami Critique est incommode!

CLITIDAS.

Je vous incommoderai toûjours de la même maniere, tant que vous risquerez vôtre reputation. Vos interêts me sont trop chers, pour que je puisse vous laisser en repos là-dessus. Devenez,

nez, tres sçavant, avant que de faire des Livres, & je ne vous ferai plus un ami Critique & incommode, mais un ami qui ne fera que vous congratuler & vous applaudir.

DIALOGUE XLIX.

CLITON, LEPIDE.

CLITON.

UN Auteur ancien aiant dedié à Alexandre le Grand un Livre de la Justice au plus fort de ses Conquêtes; ,, cela est fort à propos, dit-il, dans ,, un temps où je prens le bien d'au- ,, trui. Qu'il y a de Patrons qui pourroient faire des railleries semblables à propos des Epîtres dédicatoires qui leur sont adressées!

LEPIDE.

Je vous entends. Vous me voulez railler vous-même au lieu de celui à qui je viens de dédier mon Livre. Les Critiques sont de terribles gens, ce sont les gens du monde les plus opposez aux honnêtetez que les hommes se doivent

reciproquement les uns aux autres. Il eſt vrai que cet homme de Robe à qui j'adreſſe mon ouvrage, n'eſt pas ſi équitable que je le dis, qu'il peut avoir quelque petits défauts aſſez incompatibles avec l'exercice de ſa Charge, que l'argent peut avoir quelque credit ſur ſon eſprit, & que cependant je lui dis à lui-même qu'il a toutes les qualitez qui lui ſont neceſſaires pour être un bon Juge: ſçavez-vous ce que peuvent produire ces loüanges outrées?

CLITON.

Je ne le vois pas.

LEPIDE.

Il eſt perſuadé que je me trompe, ou que je le veux flatter. S'il eſt perſuadé que je me trompe, cette perſuaſion pourra lui donner de la confuſion, & en même temps le faire rentrer dans lui-même pour l'exciter à ſe reformer, étant bien convaincu, que le public ne pourra pas ſe tromper auſſi facilement que moi. S'il croit que je le veux flater, il regardera ma flatterie plûtôt comme une raillerie déguiſée, que comme une loüange veritable; il m'en

voudra

voudra du mal ; mais il s'en fera peut-être plus homme de bien.

CLITON.

Vous faites-bien de dire, peut-être ; car de bonne foi, dites-moi, avez vous jamais vû que les mal-honnêtes gens se soient changez, quand on les a loüez ? N'est-ce pas plûtôt le moïen de les entretenir dans leurs défauts, en leur persuadant par de lâches flatteries que ces défauts ne sont pas connus ; mais au contraire qu'on les prend pour des perfections ? Je sçai bien que pour faire le Panegyrique des Panegyriques outrez, c'est-à-dire pour les justifier, on dit, que si l'on y parle contre la verité, en loüant ceux en faveur de qui ils sont faits des perfections qu'ils n'ont pas, on leur apprend du moins qu'ils doivent avoir ces perfections. C'est là un ridicule raisonnement qui n'a point d'autre effet que d'entretenir les hommes dans leurs vices, & les flateurs dans la lâcheté de leur commerce interessé. Ce n'est pas à dire qu'il faille injurier ceux qui sont dans des places qui exigent nos respects ; je souhaitterois seulement que l'on eût plus de respect pour eux en ne les raillant point par des louan-

louanges qui ne leur conviennent pas, & que l'on eût plus d'égard pour le public, en ne lui donnant point pour exemples, par ces louanges, des personnes qu'il seroit dangereux d'imiter.

DIALOGUE L.

VALERIASTE; PHILISTION.

VALERIASTE.

ON peut dire de moi ce qu'un homme fort enjoué assuroit qu'on disoit de lui-même.

Quelqu'un de mes amis parlant un jour de moi,
Malgré le sort qui le menace,
Il porte, disoit-il, le cœur d'un puissant Roi.
Au fonds d'une pauvre Besace.

PHILISTION.

Il y a bien des gens comme vous qui ont l'humeur liberale à tres petits frais, c'est-à-dire, qui voudroient faire des largesses quand ils n'ont rien à donner. Mais je ne sçai s'ils les feroient en effet, s'ils

s'ils avoient de quoi les faire. Car je remarque que le changement d'état change bien les ſentimens ; tel Domeſtique a parlé ſouvent contre l'avarice de ſon Maître, qui dans la ſuite eſt devenu lui-même fort avare, quand aprés avoir été aſſez heureux pour être délivré de la ſervitude, il a eu ſous lui à ſon tour des ſerviteurs.

VALERIASTE.

Quand on eſt naturellement liberal on eſt hors de danger de tomber dans ce défaut.

PHILISTION.

Mais, dites-moi, je vous prie, à quoi connoiſſez-vous que l'on eſt naturellement liberal ?

VALERIASTE.

On eſt naturellement liberal, quand on n'a point d'attachement pour les richeſſes, & qu'on ſe fait un veritable plaiſir de les partager avec les autres.

PHILISTION.

Vous avoüez donc que pour prouver sa naturelle liberalité il faut posseder les richesses, puisque cette épreuve dépend des largesses qu'on aime à en faire; mais comme ces richesses ne se trouvent point dans le fonds de vôtre *pauvre Besace*, vous voulez-bien que j'attende que vous en aiez, pour être convaincu de vôtre inclination naturelle à donner.

VALERIASTE.

Je souhaitterois de tout mon cœur cette occasion de vous convaincre de mon humeur.

PHILISTION.

Vous trouveriez bien vôtre compte dans cette occasion: mais je doute si j'y trouverois ce que vous voulez à present me faire croire. Car il arrive souvent que si on sort de la disette pour entrer dans l'abondance, on se dedommage autant qu'on peut dans son second état des peines du premier, & que la crainte de retomber dans celui-ci,

ci, engage à ne faire aucune demarche qui puisse mettre en danger de sortir de celui-là : plus on a été privé des richesses, plus on les a desirées ; & plus on les a desirées, plus on a d'attachement pour elles, & par consequent moins on aime à s'en défaire.

DIALOGUE LI.

ZERBONTE, VALINS.

ZERBONTE.

OUi, Valins, je ne puis cacher mes sentimens, je suis penetré d'indignation, quand je vois dans l'élevation un homme qui n'a pour toutes qualitez que l'intrigue, la tromperie, la dissimulation, & le déguisement, & de qui on peut dire aussi bien qu'on a dit de son semblable.

On sçait que ce piéd plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde :
Et que par eux son sort de splendeur revêtu,
Fait gronder le merite & rougir la vertu.

VALINS.

Maîs pourquoi avez-vous plus d'indignation contre cet homme que contre une infinité d'autres de son caractere ?

ZERBONTE.

C'est que je le connois plus que tous ces autres.

VALINS.

N'est-ce point encore parce qu'il a été vôtre concurrent dans de certaines occasions ? la jalousie nous rend ordinairement des Juges severes contre ceux qui en sont les objets, nous ne leur pardonnons rien, & sous le pretexte de justice & d'équité nous les condamnons selon les mouvemens de nôtre passion.

ZERBONTE.

Est-ce que vous pretendez que je rends injustice à cet homme quand je dis qu'il est dans une place dont il s'est entierement rendu indigne par les

moiens

moiens dont il s'eſt ſervi pour y entrer, & par la conduite qu'il y garde ?

VALINS.

J'avouë que vous lui rendez juſtice, & qu'il eſt tel que vous le dites, mais je ſuis fâché de voir, que vous ne le dites, que parce que vous n'étes pas là où il eſt; & qu'ainſi vôtre zele eſt fort dereglé dans ſon principe.

ZERBONTE.

C'eſt ſeulement l'injuſtice qu'on rend au merite qui me fait parler ainſi.

VALINS.

Je voudrois que vous n'euſſiez jamajs été ſon concurrent pour vous croire.

ZERBONTE.

Selon vous on ne revient donc jamais de ſa paſſion; c'eſt aſſez qu'on ait eû un petit mouvement de jalouſie contre une perſonne, pour avoir de continuels mouvemens de haine contre elle. Croiez-moi, Valins, mettez

tez quelque exception dans vôtre regle generale, si vous ne voulez pas qu'elle soit aussi fausse que vous croiez mon zele dereglé. Persuadez-vous que du moins quelque fois la raison prend le dessus de la passion, & que si vous avez remarqué qu'un homme a gardé la jalousie & l'envie jusques à la fin de de ses jours, il ne s'ensuit pas que tous les autres aient une constance si injuste & si déraisonnable.

DIALOGVE LII.

PRIDANTE, ONIRONTE.

PRIDANTE.

L'Amour que j'ai pour Iris, me fait souffrir, il est vrai; mais mes peines me sont si agreables que je les prefere aux plus grands plaisirs; je me ferois, pour ainsi dire, une volupté sensible de mourir pour elle, pour lui prouver la violence de ma passion.

ONIRONTE.

Oh! qu'il y en a déja qui sont morts comme vous souhaitteriez de mourir, sans

ſans qu'ils aient perdu la vie ! tous ces mourans d'amour excitent en moi plus d'indignation qu'ils ne me font de pitié ; j'aime un peu mieux entendre celui qui parle ainſi.

Qu'Angelique me plaît, mon Dieu, qu'elle a de charmes,
L'amour que j'ai pour elle eſt ſans comparaiſon,
Et pour m'en dégager, le temps ny la raiſon,
Ne trouveront jamais d'aſſez puiſſantes armes.
Je triomphe en mes fers, je me baigne en mes larmes.
Je crains la liberté comme la gueriſon,
A l'Empire du Ciel j'égale ma priſon,
Et préfere au repos mes plus rudes allarmes.
La gloire de mourir pour un ſujet ſi beau,
M'obligeroit enfin de courir au tombeau,
Et feroit que chacun me porteroit envie ;
Mais, parce que les morts n'ont point de ſentiment,
Je veux prendre le ſoin de conſerver ma vie,
Afin que mes douleurs durent plus longuement.

Ce-

Celui-ci est un adroit qui ne risque pas tant, & qui sçait pourtant par un tour aussi fin qu'extraordinaire rendre son zele agreable à ce qu'il aime, comme s'il s'exposoit beaucoup; pourquoi vous amusez vous à faire vos hyperboles amoureuses si communes? car vous sçavez qu'on n'entend parler chez les Amans que de morts, de traits, de blessûres mortelles.

PRIDANTE.

Je vous trouve bien plaisant, Onironte, de railler sur une matiere aussi serieuse que l'amour que je ressens.

ONIRONTE.

Ah! que vous étes plaisant vous-même, mon cher Pridante, d'appeller l'amour une matiere serieuse! toutes les extravagances qu'il fait faire, toutes les folies dans lesquelles il reduit ceux qui étoient les plus sages, toutes les soupplesses qu'il apprend pour aller à ses fins, le doivent faire passer pour la chose du monde la plus bouffonne, la plus burlesque & la plus comique.

PRI-

PRIDANTE.

Vous me desesperez de parler de la sorte.

ONIRONTE.

Ce desespoir confirme ce que je dis, puisqu'il vous rend ridicule, & en même temps digne de la raillerie de ceux qui vous entendroient parler de la sorte; de bonne foi n'est-ce pas un beau sujet de desespoir que d'entendre dire que l'Amour peut estre appellé une passion grotesque, à cause des extravagances qu'il cause dans l'esprit de ceux qu'il possede? quelque jour vous ne trouverez pas mon sentiment si ridicule quand vous serez délivré de vôtre passion.

Vous aurez alors honte de vous même au ressouvenir des folies dans lesquelles il vous aura engagé. Quand l'esprit est dans la tranquillité, il rougit de confusion lors qu'il pense à ce qu'il a fait estant dans les troubles & dans les desordres de la passion dont il étoit agité.

DIALOGUE LIII.

ELIANIX, LUCIDON.

ELIANIX.

QUand on considere le peu de fermeté que vous montrez dans les Charges & dans les emplois que vous exercez, on pourroit vous faire la même raillerie qui fut faite autrefois à Ciceron.

LUCIDON.

Apprenez moi, je vous prie, cette raillerie, avant que je vous réponde.

ELIANIX.

Ciceron disant un jour à Laberius qu'il l'auroit reçeu, s'il n'eût été logé étroitement: Celui-ci pour lui reprocher son peu de resolution dans les affaires d'état, lui dit, *vous etes pourtant assis sur deux sieges*.

LUCIDON.

La réponse de Laberius étoit spirituelle;

tuelle ; mais l'application que vous m'en faites n'eſt pas juſte : ſi vous reflechiſſiez un peu ſur ma ſituation, vous connoîtriez que les differens mouvemens que vous remarquez en moi viennent des differentes perſonnes de qui je dépends, & auſquelles il faut m'accommoder, & non pas d'une inconſtance & d'une irreſolution naturelle de mon eſprit. La fermeté ne convient pas toûjours & dans toutes ſortes d'occaſions ; il y a de certaines circonſtances qui la feroient paſſer plûtôt pour une opiniâtreté injuſte, que pour une conſtance raiſonnable. Les vertus heroïques ſont extraordinaires, parce qu'elles ne peuvent pas ſe mettre à tous les jours ; celle que vous ſemblez exiger de moi eſt de ce nombre. Je ſerois auſſi ferme qu'un autre, dans mes reſolutions, ſi les affaires n'étoient pas ſujetes à de grandes viciſſitudes, il y a de la prudence à changer bien à propos ſes deſſeins, de même qu'il y a de la force à les executer avec intrepidité quand on les juge neceſſaires, & conformes à l'équité.

ELIANIX.

Si tout le monde vous rendoit aſſez

de justice pour porter ce jugement de vous ; je ne serois pas faché comme je le suis de vous voir changer si souvent de sentimens, & de conduite ; mais il y en a tant qui donnent à ces changemens une explication injurieuse pour vous, que je ne puis en estre témoin sans vous plaindre extrémement.

LUCIDON.

Quand on est dans l'élevation, on est beaucoup regardé, beaucoup examiné, & beaucoup censuré ; ceux qui sont au dessus des autres doivent toûjours s'attendre à ces trois fonctions du public ; je m'y suis attendu, c'est pourquoi ce que vous me dites ne me surprend pas. Quelqu'injustice qu'on me fasse, je me consolerai par mon équité, & par ma droiture.

DIALOGUE LIV.

ADRASTONTE, CORISTARQUE.

ADRASTONTE.

SEneque que vous aimez tant, Coriſtarque, eſt à ce qu'on dit, admirable, il eſt vrai, quand on le conſidere par parties; mais il laſſe l'eſprit, quand on ne le lit tout de ſuite; & je crois que, ſi Quintilien a dit de lui avec raiſon, qu'il eſt rempli de défauts agreables, on en pourroit dire avec autant de raiſon qu'il eſt rempli de beautez deſagreables par leur multitude, & par ce deſſein qu'il paroît avoir eû de ne dire rien ſimplement & de tourner tout en forme de pointe.

CORISTARQUE.

On a déja fait le même raiſonnement ſur Seneque; mais je ne trouve pas qu'il lui ſoit fort deſavantageux, puiſqu'il ne le blâme que d'être compoſé de parties qui meritent l'admiration, d'avoir des beautés qui ſont en trop grand nombre, de montrer trop d'eſ-

d'esprit, & de mêler dans ses discours trop de ces pointes qui reveillent agreablement par leur surprise. De bonne foi, c'est avoir grande envie de critiquer que de faire ces sortes de Critiques, je les regarde plûtôt comme des loüanges déguisées, que comme des censures veritables.

ADRASTONTE.

Celui qui a parlé ainsi de Seneque est pourtant d'un tres bon goût; ses ouvrages marquent qu'il connoît bien les mouvemens, les differens replis, & les detours cachez du cœur de l'homme. Je crois qu'on se peut fier avec sûreté à son sentiment.

CORISTARQUE.

Je crois la même chose que vous, c'est pourquoi je suis persuadé que la censure qu'il paroît faire des œuvres de Seneque, n'est qu'une maniere de loüer spirituelle; car je le crois trop penetrant, & trop équitable pour refuser à un Auteur comme celui-ci, la gloire que tant de siecles n'ont pû obscurcir; à un Auteur, dis-je, qui a sçu faire un si agreable mélange de

l'utile avec l'agreable, qui a orné d'une infinité de fleurs d'éloquence tant de beaux conseils pour la conduite de la vie, & tant de moiens pour se défendre également contre les douceurs flateuses de la prosperité, & contre les coups accablans de l'adversité ; enfin à un Auteur qui vous presente toûjours à la premiere veuë une pensée qui vous réjouït par sa beauté, ou qui vous instruit par sa Morale.

ADRASTONTE.

Vous m'excitez extrémement à l'aimer avec vous.

CORISTARQUE.

En quelque état que vous soiez, lisez Seneque, vous y trouverez des instructions qui vous conviendront. Mais commencez à le lire sans prevention contre lui ; & je serai extrémement trompé, si aprés l'avoir lû vous n'êtes beaucoup prevenu en sa faveur. Cette prevention lui sera glorieuse ; puis qu'elle aura été precédée par la connoissance que vous aurez euë de son merite.

DIALOGUE LV.

ISMENIE, EROXANE.

ISMENIE.

JE vous trouve toûjours un Livre à la main, Eroxane.

EROXANE.

C'est l'entretien ordinaire de ma solitude, Ismenie. Je lisois quand vous estes entrée la premiere Scene du premier Acte de la Tragedie du Britannicus de Monsieur Racine. J'en estois sur ce qu'Albine & Agrippine disent de Neron;le voici, Albine dit à Agrippine.

Neron naissant,
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

Agrippine lui répond,

Non, non, mon interest ne me rend point injuste;
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste;
Mais crains, que l'avenir détruisant le passé,

Il

Il ne finiſſe ainſi qu'Auguſte a commencé.

C'eſt-à-dire (comme vous ſçavez,) par la cruauté : Agrippine ne ſe trompa pas dans ſes conjectures.

ISMENIE.

Je me défie toûjours des commencemens ; quelque aſſidu, quelque ſage, quelque exact, que je voie un homme dans les commencemens de l'exercice qu'il vient d'embraſſer, je n'en tire aucunes conſequences favorables pour l'avenir ; parce que j'ai ſouvent remarqué que cette bonne conduite eſt forcée, & excitée, ou par l'agrément de la nouveauté, ou par l'envie qu'on a, à quelque prix que ce ſoit, de donner une bonne idée de ſoi, afin de ſe mettre dans une ferme poſſeſſion de ce qu'on a eu bien de la peine à acquerir ; ou enfin parce qu'on ſe preſente fort grand le merite de ce qu'on poſſede, ce qu'il y a de defectueux n'étant pas encore connu : mais dans la ſuite on ſe neglige, parce qu'il n'y a plus de nouveauté, parce qu'on croit n'avoir plus beſoin d'efforts pour eſtre paiſible poſſeſſeur, ou parce que l'uſage & l'habi-

tude rendent méprisable ou different ce qu'on avoit beaucoup estimé avant que de le bien connoître.

EROXANE.

Je serois bien contente, si aprés avoir lû de belles choses, je trouvois toûjours une Ismenie pour me faire faire d'aussi judicieuses reflexions sur mes lectures, que celles que je viens d'entendre.

ISMENIE.

Vous estes du moins aussi capable que moi de les faire.

EROXANE.

C'est à quoi je ne pense point du tout, je lis seulement pour me divertir, & pour m'occuper pendant un certain temps; mais je ne sçai point me servir de ce que j'ai lû, quand je n'ai plus le Livre.

ISMENIE.

Presque toutes les femmes lisent comme vous. Une paresse naturelle nous empêche de prendre la peine de cher-

chercher dans les Livres ce qui ne nous y paroît pas d'abord. Les hommes sont plus fins que nous ; ils sçavent faire un meilleur usage de leurs lectures, aussi se sont-ils mis de telle sorte en possession des sciences, qu'ils nous ôtent autant qu'ils peuvent tous les moiens de les posseder avec eux. Ils ont connu nôtre paresse ; mais afin de nous détourner de l'étude, ils ne nous ont pas dit que nous n'avions pas assez de diligence pour cela, ils nous ont seulement fait accroire que nous n'avions pas assez de force d'esprit pour soûtenir les sciences ; nous avons été assez simples pour les croire, parce que nous avons été assez paresseuses pour ne vouloir pas travailler.

DIALOGUE LVI.

MAGNANTE, AMPHIMEDE.

MAGNANTE.

VOus avez trop de fierte pour obtenir les suffrages d'un peuple, qui aime la douceur & l'affabilité. J'ai remarqué dans l'Histoire, que Crassus briguant le Consulat, & marchant un

jour dans les ruës de Rome avec Scevola son beau pere, sans oser devant un homme si austere & si grave flatter le peuple, soûrire aux uns, caresser les autres, le pria de se retirer un peu, & lui dit: „ Ne pensez pas que vôtre „ compagnie me fasse honneur, vous „ m'empêchez d'obtenir la dignité „ que je pretends, parce que je ne puis „ pas faire des sottises en vôtre pre- „ sence. Crassus, comme vous voiez, avoüoit de bonne foi, que quand on a besoin des petits, il faut descendre quelquefois de sa severe sagesse, pour se conformer à leur esprit, & faire ce qui passeroit pour sottise aux yeux de ceux qui sont graves de profession.

AMPHIMEDE.

Pourquoi ménager des miserables, dont le credit est si foible?

MAGNANTE.

Il est vrai, qu'absolument parlant, vous pouvez vous passer de leurs suffrages; mais croiez moi, ne méprisez pas si fort les petits, que vous les croiez toûjours incapables de vous nuire; on les trouve quelquefois en son chemin,

&

& on eſt bien eſtonné lorſqu'on voit qu'étant ſortis de cette petiteſſe qui les avoit rendus mépriſables, ils ont aſſez de force pour fermer le paſſage, & empêcher d'aller plus loin ceux qui les ont mal traitez: ce jeu, ou, ſi vous voulez, cette revolution de la fortune eſt aſſez ordinaire.

AMPHIMEDE.

C'eſt le comble de la lâcheté que de craindre les miſerables: il n'y a rien de plus digne d'admiration que ces ames fortes qui ne ſe detournent jamais pour aller à leur fin; qui foulent aux pieds, pour ainſi dire, non ſeulement les foibles, mais même ceux qui ſont au deſſus du commun lorſqu'ils s'oppoſent à leurs démarches; qui étant intrepides ne ſçavent ce que c'eſt que de plier par des careſſes politiques, par des ſoumiſſions indignes de la grandeur, & par des complaiſances populaires; je me ſuis formé une trop belle idée de ces grands hommes pour ne pas faire des efforts afin de meriter d'en être du nombre.

MAGNANTE.

Ces sentimens sont admirables ; mais il est rare qu'ils aient des succez favorables, & qu'ils parviennent à leur fin, ou si enfin ils y sont parvenus, ceux qui les ont risquent beaucoup à vouloir les soûtenir. Toutes les complaisances ne sont pas indignes des grands hommes, Amphimedon ; il y en a de judicieuses, qui donnent un lustre à la grandeur d'ame en la faisant paroître ornée de sagesse & de prudence, & qui la rendent en même-temps aimable, en lui ôtant une certaine rudesse qui accompagne d'ordinaire une fierté heureuse.

DIALOGUE LVII.

PALMIS, SIDONIE.

PALMIS.

SIdonie, vous sçavez que vous n'avez pas de bien. Lysandre en a beaucoup, il vous voit souvent, il vous en conte, vous l'écoutez.

La

La clef du coffre fort & des cœurs, c'est
la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est au moins celle des faveurs,
Amour doit à ce stratageme
La plus grand part de ses exploits.

Vous connoissez bien ce que cela veut dire.

SIDONIE.

Cela veut dire, si je ne me trompe, que je dois craindre pour mon honneur & pour mon repos. Lysandre ne me voit, que parce qu'il me fait esperer d'être entierement à moi par un legitime mariage.

PALMIS.

Il est du nombre de ces vieux riches, trompeurs & fourbes qui en ont attrappé d'aussi sages que vous. Ces sortes de gens sçavent qu'avec l'argent on vient à bout de tout; mais avant que de rien tenter par cette voie, ils parlent de legitimes intentions, de visites honnêtes, ils sont du quartier, ils sont même voisins. Ce n'est qu'honnête-

nêteté dans leurs manieres pour s'introduire chez celles à qui ils en veulent. Quand ils ont chez elles l'accez qu'ils demandoient, ils étudient leur foible, leur penchant, les besoins de leur famille, ils surviennent à tout; de sorte que sous les personnages de bienfacteurs, ils deviennent dans la suite plus entreprenans; & enfin, comme ces familles se sont fait par les liberalités de ces suborneurs une habitude de vivre plus commodement, on les ménage, on n'ose les fâcher. On leur parle de mariage, ils y font naître des difficultez, & témoignent même du chagrin, si on leur fait des instances là-dessus: enfin je ne vois plus que perils pour les colombes que poursuivent ces dangereux oiseaux de proye.

SIDONIE.

Me croiez-vous si foible, Palmis?

DALMIS.

Je suis persuadé que vous étes honnête, vertueuse & extrémement jalouse de vôtre reputation; vous voiez que je vous rends justice; mais, je vous prie, rendez-vous aussi justice à vous-

vous-même ; faites reflexion de vôtre côté, que vous étes fille, jeune, & pauvre : que celui qui vous pourſuit eſt un homme, & qu'il joint à une longue experience de grandes richeſſes. Sa paſſion eſt naiſſante & par conſequent dans ſa plus grande force ; s'il ne veut point vous épouſer à preſent, ne le ſouffrez pas : car, ſi vous attendez plus long-temps, il pourra vous tromper & ne vous épouſera jamais.

SIDONIE.

Je vous promets, Palmis, de ne point negliger vôtre avis.

DIALOGUE LVIII.

ARISTE, CHOREBE.

ARISTE.

QUe trouvez-vous de ſi extraordinaire dans les Eſſays de Montagne, pour les lire avec tant de ſatisfaction d'eſprit ?

CHOREBE.

J'y trouve la nature qui parle, & c'est-ce que l'on trouve rarement parmi le grand nombre d'Ouvrages que l'on donne tous les jours au public. La plûpart de ces Ouvrages ressemblent aux conversations des visites de ceremonie, tout y est guindé, gêné; on n'y trouve rien de naturel. Mais Montagne parle comme il pense, & pense comme il parle; & ce qu'il y a d'heureux pour lui & d'utile pour ceux qui le lisent; c'est qu'il pense d'ordinaire tres judicieusement; & debite ses pensées avec un air franc qui fait plaisir. C'est un Philosophe qui instruit avec enjouëment, qui fait usage de tout pour arriver à sa fin, c'est-à-dire, pour rendre l'esprit fort, donner un bon goût, former un bon sens.

ARISTE.

Il me semble qu'il bat bien la Campagne.

CHOREDE.

Bien des gens lui font ce reproche; mais

mais s'ils entroient dans son esprit; s'ils le consideroient comme un Autheur aisé, libre, qui ne se gêne en rien, qui veut seulement dire de bonnes choses, ils ne l'en estimeroient pas moins; Balzac dit, que c'est un guide qui égare, mais qui mêne en des païs plus agreables, qu'il n'avoit promis. Il ne faut pas lire les Essaïs de Montagne comme un Traité de Morale mis selon l'ordre de l'Echole, ny comme une piece d'éloquence composée selon les regles de la Rhétorique & ornée de ses figures; mais il faut les lire comme un Ouvrage d'un bon sens, d'une bonne conception, d'un juste discernement; sans autre ornement que celui que donne la nature pour se bien exprimer, & pour se bien faire entendre.

ARISTE.

Je n'ay pû jusques à present le goûter. Son expression m'est si desagreable, que je n'en ai pû lire un Chapitre entier.

CHOREBE.

Il ne faut pas s'attendre à y trouver un beau langage, mais il faut être seur

d'y rencontrer de belles, bonnes & solides pensées. Ses discours sont pour entretenir l'esprit, le jugement, la raison. Lisez-les avec dessein d'apprendre à bien connoître l'homme, & vous y trouverez de quoi vous contenter.

DIALOGUE LIX.

DAMINTAS, CELANTE.

DAMINTAS.

C'Est en vain que vous me dites que je dois oublier ce que j'aime pour me guerir de mon amour; il m'est impossible de me servir de ce remede.

En vain je tâche de sortir
Des fers qui m'ont l'âme enchaisnée,
Je ferois mieux d'y consentir,
Et prendre en gré ma destinée,
La raison a beau publier
Que de l'amoureuse folie
Le seul remede, est d'oublier;
Le remede est ce que j'oublie
Si bien que le malheur qui cause mon soucy,
Vient de n'oublier point & d'oublier aussi.

CELANTE.

Fuiez celle que vous aimez.

DAMINTAS.

C'eſt, comme ſi vous me diſiez de me fuir moi-même, puiſqu'elle me poſſede tout entier.

CELANTE.

Hé bien fuiez-vous vous-même en donnant aſſez de force à vôtre eſprit pour détruire par la raiſon la foibleſſe de vôtre cœur.

DAMINTAS.

Quoi! n'avez-vous jamais aimé?

CELANTE.

Je vous vois venir; vous voulez me renvoier au temps de mes folies pour avoir un pretexte de juſtifier les vôtres. Ne cherchez pas des aveugles pour vous conduire: croiez moi plûtôt à preſent que je ſuis revenu de la paſſion qui vous tourmente, que ſi j'y étois

encore engagé auſſi - bien que vous.

DAMINTAS.

Mais n'eſt-il pas vrai que vous n'étes devenu ſage que depuis que vous n'étes plus amoureux? comment voulez-vous que je ne ſois pas fou, puiſque j'aime encore ?

CELANTE.

Puiſque vous raiſonnez tant pour vous défendre, c'eſt ſigne que vous ne voulez pas être gueri ; pour ſe délivrer d'une paſſion, il faut commencer par vouloir en être delivré, & ainſi quand vous aurez cette volonté, je raiſonnerai avec vous.

DAMINTAS.

Je l'ai cette volonté autant qu'on la peut avoir.

CELANTE.

Commencez par ne plus voir ce que vous aimez, pour me prouver que vous ne voulez plus aimer.

DAMINTAS.

N'y a-t-il point quelque autre moïen plus aisé & en même-tems plus efficace pour se délivrer de son amour?

CELANTE.

Je n'en voids point d'autre ; voiez vous-même si vous n'en trouverez point.

DAMINTAS.

Ah! ne me donnez point ce soin, je vous prie : ce seroit bien assez pour moi, si je me servois de ceux qu'on me donne, sans en chercher moi-même d'autres que ceux qu'on m'enseigne.

CELANTE.

Je voids bien, de l'humeur que vous étes, qu'il n'y aura que le temps qui détruira vôtre amour, comme il n'y a que lui, qui détruit ordinairement celui de tous les autres.

DIALOGUE LX.

FABIASTE, CLORESTAN.

FABIASTE.

A Quoi sert la Medecine, sinon à empêcher que personne ne desespere de sa vie ?

CLORESTAN.

Elle sert encore à aider la nature contre les maux que l'intemperance, où les autres accidens luy causent tous les jours.

FABIASTE.

De la maniere que bien des gens la pratiquent à-present, elle sert plûtôt à détruire les forces de cette pauvre nature, qu'à les augmenter. Remarquez bien, je vous prie, avec moi, Clorestan, qu'il semble que tout son exercice ne tende qu'à cette destruction ; on tire beaucoup de sang, qui fait la vie ; on éteint ou du moins on diminuë par de differens breuvages la chaleur qui fait la force ; on retranche par de

de longues diettes les alimens qui entretiennent la ſubſtance ; on....

CLORESTAN.

Vous ne dites rien là de nouveau ; Fabiaſte ; on a dit tout céla avant vous, & apparemment on le dira encore aprés, ſans que tous ces reproches tirent à aucune conſequence contre les Medecins : quand vous vous verrez à l'extremité, vous ſerez bien aiſe qu'on vous en faſſe venir de toutes ſortes pour avoüer avec vous que vous étes bien malade, & pour vous dire qu'on peut vous guerir ; pendant que vous le faiſant accroire, ils n'en croiront rien eux-mêmes.

FABIASTE.

Si je les fais venir, ce ſera pour la ſatisfaction de ma famille.

CLORESTAN.

Vous y trouverez peut-être auſſi vous-même quelque petite conſolation ; plus on eſt en danger de perdre la vie, plus on l'aime ; l'on s'accroche dans ces momens par tout où l'on peut pour la conſerver. FA-

FABIASTE.

Je changerai donc bien de sentimens.

CLORESTAN.

N'en doutez-pas; quand on se voit à la porte de l'autre monde, on raisonne bien d'une autre maniere, que lorsqu'on s'en croiois fort éloigné. Voici à propos de cette difference ce que fait dire Monsieur de Corneille par Andromede lorsqu'elle étoit sur le point d'être devorée par un monstre.

Affreuse image du Trépas,
Qu'un triste honneur m'avoit fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantost ne m'ébranliez pas;
Que l'on vous conçoit mal, quand on vous envisage,
Avec un peu d'éloignement!
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément!
Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage,
Quand on touche au dernier moment!

FABIASTE.

Si vous me comparez à Andromede, il faudra aussi comparer au monstre ces Medecins dont je viens de parler ; c'est ce qu'on n'a pas encore fait : on s'est contenté de les appeller oiseaux de mauvais augure, & de leur donner mille autres noms injurieux ; mais peut-être pretendez-vous trouver ici quelque rapport, à cause qu'ils aiment le sang.

DIALOGUE LXI.

TIMOCLAS, PHILISTE.

TIMOCLAS.

IL me semble que je ne voids plus vôtre fils en ce païs-ci, qu'est-il donc devenu ?

PHILISTE.

Je l'ai envoié en Allemagne pour y passer un année ou deux, afin de le dépaiser.

TIMOGLAS.

Vous avez fait tres sagement, de le priver pour quelque temps des douceurs de sa patrie. On demandoit un jour à Aristippe en quoi un habile „ homme differoit d'un sot : qu'on les „ envoie, dit-il, hors de leur pais, & „ on le verra. Aristippe vouloit dire qu'un homme bien entendu est beaucoup moins embarassé qu'un mal habile homme, quand ils sont l'un & l'autre hors du lieu où ils ont été elevez ; mais au retour ordinairement celui qui est sot revient habile, & celui qui est habile révient encore plus habile qu'il n'étoit.

PHILISTE.

Ce que vous dites est vrai ; parce que quand on est hors de chez soi, on se trouve obligé de se conformer à des coûtumes differentes, de se precautionner contre des gens qu'on ne connoît pas, de se passer de bien des choses qui accommodent, parce qu'on ne les trouve pas toûjours, & enfin de se ménager avec plusieurs sortes d'esprits qui sont étrangers, & par consequent

avec

avec qui on n'a aucune liaison de sang, ny d'amitié. Tout cela donne à l'esprit une certaine habileté qu'il n'acquiert point dans son païs, où il a toutes ses aises, où il voit presque toûjours les mêmes personnes, où il vit toûjours selon les mêmes coûtumes, & où il a beaucoup d'amis & de parens.

TIMOCLAS.

Le corps même trouve son compte dans les voiages; la fatigue l'endurcit & le rend moins sensible à la douleur, l'exercice le fortifie & le fait plus robuste; il n'a plus cette delicatesse que donne & entretient la tranquillité du pais natal.

PHILISTE.

Nous devons aussi avoüer qu'il y a des païs où il n'est pas utile à toutes sortes de personnes de voiager. Je ne conseillerai jamais à un jeune homme d'aller en de certains païs où les plaisirs regnent avec toute sorte de licence & de liberté; on ne peut trop prendre de precautions là dessus pour la jeunesse, & cependant je remarque qu'on n'en prend pas assez; c'est pourquoi il ar-

arrive souvent, que les jeunes gens qui ont fait ces sortes de voiages, sont d'ordinaire très-débauchez dans la suite de leur vie, sans application au travail, & fort incapables des Charges où on les place; parce que la funeste habitude qu'ils ont prise dans les plaisirs pendant leur jeunesse, leur a tellement corrompu l'esprit, qu'il y en a peu qui détruisent cette corruption. Examinez le monde en faisant cette reflexion, & vous trouverez qu'elle n'est pas sans fondement & sans preuves.

DIALOGUE LXII.

PHELONTE, FLORAME.

PHELONTE.

J'Avouë avec vous que Veliante est extrémement zelé; mais avoüez avec moi que son zele seroit plus discret, s'il étoit plus habile dans les matieres qui en sont le sujet.

FLORAME.

Il est vrai que, de même qu'il n'y a point

point de plus ſpecieux zele que le zele des hypocrites, point de plus terrible que le zele des vindicatifs, auſſi il n'y en a point de plus indiſcret que celui des ignorans.

PHILONTE.

Ajoûtez que, quand ces ignorans ont la puiſſance en main, leur zele eſt également pernicieux & indiſcret.

FLORAME.

Cela eſt vrai, & nous n'en voions que trop d'exemples dans le monde.

PHILONTE.

C'eſt pourquoi il eſt de l'utilité publique, de ne mettre dans les emplois & dans les Charges, qui donnent de l'authorité ſur les autres, que des perſonnes éclairées & qui ſoient remplies de zele & de vertu : ſans l'habileté on eſt en danger de bien faire des injuſtices ; ce n'eſt pas aſſez de vouloir diſtinguer le vrai d'avec le faux, de vouloir fuir celui-ci, & ſuivre celui-là ; il faut en effet ſçavoir connoître parfaitement l'un & l'autre,

& c'eſt-ce que les ignorans ne ſçavent pas.

FLORAME.

Ces ſortes de zelez ne laiſſent pas de ſe perſuader que la raiſon eſt entierement de leur côté.

PHILONTE.

Ils ſe le perſuadent même avec plus de fermeté que les plus habiles. Eſt-ce que les ignorans ſçavent douter ? tout eſt évident & démonſtratif pour leurs opinions. Pour ſçavoit douter il faut bien ſçavoir des pour, & des contre ; tous les ignorans en general ſont trop bornez, pour aller ſi loin ; & les ignorans zelez ſont trop impatiens, pour ſe donner le temps d'examiner, & trop ſuperbes, pour être d'humeur à dementir leurs premiers mouvemens.

DIA-

DIALOGUE LXIII.

NAUCRATION, POLIDANTE.

NAUCRATION.

QUe lisez-vous-là, Polidante?

POLIDANTE.

C'est la vie de Sixte V. Elle me divertit beaucoup; je prens plaisir particulierement à ses bons mots, comme à celui-ci que je viens de lire; & que vous ne serez peut-être pas fâché que je vous repete.

NAUCRATION.

Dites plûtôt, que vous me ferez bien du plaisir, si vous me l'apprenez, car, comme je n'ai jamais lû la vie de ce Pontife, apparemment je ne le sçai pas.

POLIDANTE.

Le voici; ce Pape qui étoit de tres-basse naissance, entendant un jour parler de quelques Maisons illustres d'Ita-

lie, dit que sa Maison étoit aussi trés-illustre; parce qu'elle étoit à demi découverte, les murailles n'étant faites que de vieilles nattes toutes rompuës, de sorte que le Soleil y entrant de tous côtez, elle étoit tres-éclatante. Il ne cachoit pas, comme vous voiez, son premier état; en effet il en parloit souvent, & sembloit même s'en faire un honneur.

NAUCRATION.

Il avoit raison d'aller lui-même audevant de ceux qui pouvoient lui en faire quelques reproches; en avoüant de bonne foi qu'il étoit de basse naissance, il empêchoit qu'on n'allât foüiller dans son obscurité pour le chagriner, & ainsi il laissoit les esprits tous occupez & prevenus de l'éclat qui environnoit son élevation, sans qu'ils se missent en peine de ce qu'il avoit été autrefois, parce qu'il sembloit que lui seul prenoit ce soin.

POLIDANTE.

Il est vrai que l'on trouve toûjours son compte dans ces sortes d'humiliations; au lieu que ceux qui veulent ca-

cher

cher ce qu'ils ont été, pour faire seulement paroître ce qu'ils sont, ne font qu'exciter la curiosité, & en même-temps beaucoup de mépris; on attribuë ordinairement quelque imperfection à ce que l'on cache avec soin, suivant ce qu'on disoit autrefois, *malum est quod tegitur.*

DIALOGUE LXIV.

THEODINE, CLARIMOND.

THEODINE.

JE suis bien fâchée, Clarimond, de vous avoir fait attendre si long-temps, j'étois en Conference avec mon Directeur, c'est un homme admirable, je ne puis l'abandonner, tant sa conversation est instructive & édifiante.

CLARIMOND.

N'est-il pas aussi vôtre Confesseur?

THEODINE.

Non; c'est un Religieux qui veut

bien prendre le soin d'entendre mes fautes, & de m'en absoudre.

CLARIMOND.

Si vous passez autant de tems avec vôtre Confesseur qu'avec vôtre Directeur, je trouve que vous n'en avez gueres de reste pour donner à la conduite de vôtre famille & aux soins de vôtre ménage.

THEODINE.

Oh! je suis fort peu de tems avec mon Confesseur, je n'ai pas de grands entretiens avec lui.

CLARIMOND.

Je vous crois, Theodine; car le recit de ses fautes est tres penible, on termine cette affaire le plus promptement qu'on peut; & comme on n'est aux pieds d'un Confesseur que pour s'accuser, on se lasse bien-tôt de cette contrainte.

THEODINE.

Je m'accuse aussi de ces mêmes fau-

tes auprés de mon Directeur.

CLARIMOND.

Vous faites quelque chose de plus ; aprés que vous vous êtes accusée, vous dites des raisons pour vous justifier de ces fautes, vous les couvrez autant qu'il vous est possible, vous en chargez quelque autre ; vous faites en sorte de leur donner un certain air d'innocence & de justice que vous cherchez dans les défauts de vôtre mari, de vos enfans, de vos domestiques ; le Directeur vous écoute, il vous fait quelques objections ; vous y répondez ; puis vous faites des instances, l'esprit se contente de cette maniere ; & il faut du temps pour tout cela. Ainsi je ne m'étonne plus, dit Monsieur de la Bruyere, de ce que le Directeur a le pas sur le Confesseur.

DIALOGUE LXV.

PLEIRANTE, THEASTE.

PLEIRANTE.

THeaste, j'ai plus de Religion que vous ne pensez.

THEASTE.

Pleirante faites-moi voir en vous des mœurs reglées, & je vous croirai. Il me paroît en quelque maniere également impossible, d'avoir les mœurs reglées quand on n'a pas de Religion, & d'avoir de la Religion quand on a toûjours les mœurs dereglées.

PLEIRANTE.

Je croi tout ce que l'Eglise me commande de croire, je ne dispute jamais contre elle, je suis aveuglement soumis à ses decisions.

THEASTE.

Tout cela est bon; mais pour me convaincre il me faut des preuves exterieu-

terieures de ce que vous dites ; car je ne puis penetrer dans vôtre interieur ; & ces preuves ne sont autre chose qu'une vie conforme à ce que vous croiez. Appellez-vous avoir de la Religion, que de la détruire autant qu'il est en soi, par ses actions ?

PLEIRANTE.

N'est-ce pas assez de croire ?

THEASTE.

Non ; il faut faire : il faut que le cœur suive les mouvemens de l'esprit ; autrement, on est une chimere, ou un phantôme de Religion. C'est se moquer de Dieu, que de lui offrir un esprit Chrétien qui anime un cœur Epicurien.

PLEIRANTE.

Il n'est pas si aisé de faire que de croire.

THEASTE.

Vous voici justement où je vous at-

tendois. Voici comme vous raisonnez. „ Mon Dieu, je croirai tout ce „ que vous voudrez ; pourquoi ne „ vous croirois-je pas, m'en coûte-t-„ il quelque chose à cela est si aisé ; il „ faudroit que je fusse bien déraison-„ nable ; & en même-temps bien in-„ juste, pour vous réfuser une chose „ qui me coûte si peu ; je croi donc, „ mon Dieu ; mais contentez-vous „ de cette soumission de mon esprit ; „ ne me demandez point d'actions qui „ soient contraires aux inclinations „ de mon cœur ; car j'aurois trop de „ peine à vous obéir, je . . . . .

PLEIRANTE.

Je ne pense pas qu'il me soit jamais arrivé de faire ce raisonnement.

THEASTE.

Vous ne pensez pas l'avoir fait, mais vous l'avez fait sans y avoir pensé, pour ainsi dire. Etudiez vôtre esprit & vôtre cœur, & vous avouërez que je ne me trompe pas.

DIA-

DIALOGUE LXVI.

IRION, DOMITIOR.

IRION.

CE n'eſt pas aſſez de prouver aux Juges que les cauſes que vous plaidez ſont bonnes, il faut que vous faſſiez en ſorte qu'ils ſouhaittent qu'elles le ſoient.

DOMITIOR.

Expliquez-moi, je vous prie, vôtre penſée.

IRION.

Les preuves dont un Avocat appuie ſa cauſe, font que les Juges la trouvent bonne, mais les affections & les mouvemens dont il l'anime, font qu'ils ſouhaittent qu'elle ſoit bonne. Appliquez-vous, ſi vous me voulez croire, a ne vous point écarter de ces deux principes dans l'exercice de l'art d'Orateur; car ce n'eſt pas aſſez de convaincre l'eſprit pour bien réüſſir; il faut gagner le cœur. Les hommes ſont

si foibles & si fragiles que, quelque droit qu'on ait, on ne peut prendre trop de precautions pour les y faire entrer, & pour aller au devant de l'injustice que les differentes passions dont ils sont susceptibles pourroient les engager à rendre.

DOMITIOR.

La verité n'est-elle pas assez forte par elle-même pour forcer les hommes à prendre son parti ?

IRION.

Leur raison voudroit qu'ils prissent son parti ; mais souvent le cœur les empêche de la suivre. On peut dire d'elle ce que Juvenal dit de l'homme de bien. *Laudatur & alget*. On le louë, mais on l'abandonne, & il meurt de froid & de necessité. La verité, la justice, la raison, l'équité, la sagesse, emportent toûjours avec elles l'estime & l'approbation de ceux qui les connoissent ; mais il arrive quelquefois qu'on leur refuse de la protection ; on les regarde comme d'illustres disgraciées dont on estime le merite, mais dont des raisons d'interest, de politi-

que,

que, ou de respects humains empêchent de prendre la défense.

D o m i t i o r.

L'éloquence est donc d'un grand usage dans le monde, & d'une grande necessité.

I r i o n.

On n'en pourroit trop loüer l'invention, & en estimer la pratique, si elle ne servoit qu'à défendre, ou à orner, ou à découvrir & faire connoître la verité; mais on l'a reduitte à un autre usage si pernicieux, que le mal qu'elle fait balançant le bien qu'on en tire, est cause qu'on la regarde comme un instrument dont les hommes se servent pour faire du bien ou du mal selon les passions dont ils sont agitez; vous êtes, Domitior, dans un emploi, où vous avez besoin d'éloquence, & en même-temps de probité pour resister aux occasions qui vous exciteront à vous servir de cet art de bien dire pour mal parler, je veux dire pour défendre de mauvaises causes, & par consequent pour trahir la verité. L'éloquence sans la probité dans ceux de

vôtre profession est un couteau qui sert également à égorger l'innocent & à proteger le coupable.

DIALOGUE LXVII.

SOLITANTE, COSMONTALDE.

SOLITANTE.

J'Ai peu de biens, il est vrai, Cosmontalde, mais, comme je suis content de ce peu que je possede, ne me croiez pas malheureux au milieu de ma pauvreté.

Je joüis d'une paix profonde ;
Et pour m'assûrer le seul bien
Que l'on doit estimer au monde,
Tout ce que je n'ai pas je le compte pour rien.

Ainsi je me fais heureux à tres petits frais, comme vous voiez.

COSMONTALDE.

C'est-à-dire que vous voulez vous croire heureux ; car avoüez de bonne foi,

foi, c'est-là tout au plus le bonheur qu'on peut esperer de l'indigence : je regarde tous les raisonnemens des Philosophes sur le mépris des richesses & sur les loüanges de la pauvreté comme des gasconnades de gens qui montrent plus de courage par leurs paroles qu'ils n'en ont dans le cœur.

SOLITANTE.

Les Idolatres des richesses ne peuvent pas se persuader qu'on les puisse mépriser. Mais ceux qui font assez d'attention sur ces faveurs de la fortune, pour les étudier & les connoître, ne peuvent croirre qu'on les regarde comme des biens.

COSMONTALDE.

Je sçai que la speculation fournit de charmantes idées contre elles à ceux qui ont sujet d'en être mécontens par la disette qu'ils en ont ; mais je croi que si la pratique leur étoit possible, ils ne seroient pas fâchez d'en essaier du moins pour quelque temps, afin d'en parler avec connoissance & par consequent avec plus de sureté.

SOLITANTE.

Je me represente assez par mes reflexions tout l'usage qu'on en peut faire, sans qu'il soit besoin que je les possede pour cela. Mais vous ne serez jamais convaincu de ma sincerité sur cette matiere, parce que vous êtes trop prevenu en leur faveur.

COSMONTALDE.

Ma prevention me paroît fort juste; elles m'apportent de trop grandes utilitez, pour que j'endise du mal. Sans elles je ne menerois pas une vie si tranquille. Les incommoditez de la pauvreté, quelque chose que vous disiez, ne sont point un moien pour avoir le repos. Quand on manque de tout, on desire bien des choses, & quand on desire bien des choses, on est dans de grands mouvemens & dans de chagrinantes inquietudes.

SOLITANTE.

Les richesses ne sont pas sans leurs chagrins.

COSMONTALDE.

En tout cas chagrin pour chacrin, j'aime mieux en avoir avec elles qu'avec la pauvreté.

SOLITANTE.

Elevez-vous au dessus des sens avant que de vouloir raisonner d'une autre maniere. Car si vous ne songez qu'à les contenter; vous ne penserez qu'à être riche.

DIALOGUE LXVIII.

CLEONICE, DIRCIE.

CLEONICE.

BAlzac nous parle trop souvent de ses maladies.

DIRCIE.

Il en parle d'une maniere si enjoüée, qu'on se doit faire un plaisir qu'il nous en entretienne: par exemple, en parlant de sa sciatique, il dit; je suis

„ d'un

„ d'un côté devenu si vaillant, que je „ ne ferois pas un pas, si j'étois poursuivi d'une armée; & de l'autre si „ glorieux, que quand le Pape me „ viendroit voir, je ne l'irois pas re„ conduire jusqu'à la Porte. Y-a-t-il rien dans ce discours qui doive déplaire à ceux qui le lisent?

CLEONICE.

Je ne m'étonne pas de ce que vous prenez si bien son parti, il est vôtre favori; ses Lettres ont de si grands charmes pour vous, que vous en aimez jusques aux points & aux virgules.

DIRCIE.

Ce ne sont pas les points & les virgules que j'en aime, c'est la pureté, la delicatesse & l'harmonie de la langue que j'y remarque. De quelque mauvaise humeur qu'il paroisse en parlant de ses peines, il y plaît en se fâchant; il s'y éleve, mais c'est avec douceur; il s'abaisse, mais c'est avec dignité. Sa familiarité avec les grands y est discrette, ses respects n'y sont point serviles; & il s'écarte entierement des excez de certains declamateurs de nôtre

tre temps, qui ne peuvent loüer sans lâcheté, ni blâmer sans calomnie, qui ne connoissent point de milieu entre le Phœbus de la vieille Cour & le langage du menu peuple, & qui croient que pour ne pas tomber dans la bouë, il faut se perdre dans les nuës.

CLEONICE.

Comment! Dircie, vous dites des merveilles en loüant Balzac!

DIRCIE.

D'autres en ont parlé de la sorte avant moi. On a encore dit de l'esprit de cet Orateur quand il se relâche & de son style quand il se familiarise, ce qu'un Poëte disoit autrefois d'une Princesse qui s'habilla en Bergere.

Non copre habito vil la nobil luce,
E quanto è in lei d'altero e di gentele,
E fuor la maestà regia tra luce
Per gli atti ancor de l'Essercitio humile.

CLEONICE.

Apparemment ces paroles Italiennes

nes contiennent quelque chose de beau.

DIRCIE.

Voici ce qu'elles signifient. Quoi-
„ que ses habits & ses manieres aient
„ un air simple & commun, on ne
„ laisse pas d'y entrevoir l'éclat de sa
„ majesté.

CLEONICE.

Vous sçavez donc aussi l'Italien?

DIRCIE.

Comme c'est la langue de nôtre sexe; Je me suis fait un plaisir de l'apprendre.

CLEONICE.

Vous me donnez aussi envie de devenir sçavante. Mais j'apprehende que les hommes ne se moquent de moi.

DIRCIE.

Les hommes ne se moquent jamais que des femmes qui restent en chemin,

qui

qui ne sont que des demie sçavantes, & qui cependant veulent passer pour l'estre au souverain degré; mais ils estiment & admirent celles qui le sont tout de bon.

DIALOGUE LXIX.

ORANTE, THEUDAS.

ORANTE.

Vous vous trompez, Theudas, quand vous attendez des services de vos amis, vous qui n'en rendez jamais à personne.

THEUDAS.

C'est en cela que je connoîtrai mes veritables amis.

ORANTE.

Si vous n'avez besoin de rien, faites cette épreuve, j'y consens; mais si vous avez besoin de quelque chose, croiez-moi, montrez-vous plus obligeant, si vous voulez dans la suite obtenir ce que vous demandez; & soiez

pour une bonne fois persuadé de cette verité ; c'est que ; *quelques offres de services que les hommes se fassent les uns aux autres, ils ne regardent dans celui, à qui ils font ces offres, ce qu'il est digne qu'on fasse pour lui, qu'aprés qu'ils ont regardé ce qu'il peut faire pour eux.*

THEUDAS.

Tous les hommes, à vous entendre parler, sont bien interessez.

ORANTE.

Quoi! connoissez-vous si peu l'homme, que vous doutiez de cette verité ? dites-moi, je vous prie, n'est-il pas naturel de s'aimer ? & s'il est naturel de s'aimer, n'est-il pas naturel de se procurer du bien, du plaisir, de la gloire, de la faveur, de la reputation, du repos ?

THEUDAS.

Mais s'il est si naturel d'être interessé ; pourquoi fait-on paroître de l'indignation dans le monde pour ceux qui se laissent conduire par l'interêt ?

ORANTE.

„ Vous deviez ajoûter, & qui pour
„ contenter cet interêt prennent des
„ moiens & des voies contraires à la
„ raiſon, à la juſtice, à la charité, à
„ la bienſéance, à la Religion; c'eſt
ſeulement pour ceux-là que l'on a de
l'indignation. Un ſerviteur qui travaille afin de gagner les bonnes graces de ſon Maître & ſe procurer par ce moien quelque avantage, & quelque voie pour ſon établiſſement ne doit point être mépriſé pour cela : mais un Courtiſan qui emploie la perfidie, la flaterre, la trahiſon, pour s'élever au deſſus des autres, montre un eſprit d'interêt qui malgré l'éclat qui l'environne ne merite que du mépris, & de l'horreur.

DIALOGUE LXX.

ELIANTE, FLORICE.

ELIANTE.

JE dois dire de mon mari ce qu'Agrippine dit de Neron dans la tragedie de Britannicus.

Je-

Je le craindrois bien-tôt, s'il ne me craignoit plus.

FLORICE.

Et je puis dire du mien,

Je le crains trop, pour qu'il me craigne.

Dites-moi, je vous prie, Eliante, de quels moiens vous étes vous servie pour devenir ainsi la Maîtresse?

ELIANTE.

Je n'ai d'abord montré aucune timidité.

FLORICE.

N'est-ce point plûtôt, parce que celui que vous avez pour époux n'a pas sçu faire le Maître? n'est-il point du nombre de ces maris qui à force de vouloir avoir de la complaisance ne sçavent qu'obéir; car j'ai toûjours remarqué qu'il n'y a que la lâcheté des hommes qui rend les femmes courageuses. En effet nous voions tous les jours de petits maris fluets, delicats, qui

qui se rendent maîtres de leurs femmes, quelque puissantes & terribles qu'elles soient, pourveu qu'ils montrent dans leur petitesse de la fermeté & du courage.

ELIANTE.

C'est-à-dire, selon vous aussi bien que selon les hommes qui nous ont reduites sous leur puissance, que la foiblesse est le partage de nôtre sexe. Florice, faites reflexion sur nôtre éducation & vous reconnoîtrez que c'est plûtôt elle qui nous rend foibles que la nature de nôtre temperament.

FLORICE.

Que nôtre foiblesse vienne d'où elle pourra, nous ne laissons pas d'en avoir beaucoup; (avoüons-le seulement entre nous) il semble même qu'il faut que cela soit ainsi, afin qu'il y ait un ordre de subordination. Car de bonne foi, si tout le monde étoit également fort, tous voudroient également commander, & tous refuseroient également d'obéir. Il faudroit qu'autant d'hommes fussent autant de Roïs, & qu'autant de femmes fussent autant de

Reines, mais ce seroit là de plaisans Rois & de plaisantes Reines, puisqu'ils n'auroient point de sujets; je croi que leur Roiauté leur seroit bien ennuyeuse, puisqu'on ne leur rendroit point de respects, & qu'on ne leur marqueroit aucune obeïssance. Voudriez-vous être Reine à ce prix, Eliante?

ELIANTE.

Vous badinez, Florice, j'aime mieux me taire, que repondre serieusement à vos raisonnemens railleurs.

FLORICE.

Quand nous traiterions cette matiere aussi serieusement que le Pere le Moine l'a traitée dans sa Galerie des Femmes Fortes, nous ne serions pas moins sujettes, & les hommes ne seroient pas moins maîtres. S'il paroît de temps en temps de charitables hommes qui prennent nôtre parti, il y en a une infinité d'autres, qui ne les écoutant seulement pas; tiennent ferme dans la mauvaise habitude qn'ils ont de nous mépriser. Croiez-moi, Eliante,

te, faisons en sorte de nous rendre aimables, pour avoir aussi nôtre empire sur les hommes; ils auront beau faire les esprits forts, & les maîtres; nous en ferons toûjours nos sujets tant qu'ils nous aimeront.

DIALOGUE LXXI.

VALERE, ZILIANTE.

VALERE.

ON me l'a rapporté ainsi, & celui qui m'a fait ce rapport est un homme de bonne foi.

ZILIANTE.

Quoi que je sois femme, & par consequent (selon l'opinion commune de vous autres hommes) naturellement tres-credule, je ne laisse pas de me défier extrémment des rapports qu'on me fait, ou du moins j'en diminuë une bonne partie.

VALERE.

Mais, Ziliante, quelle raison pour-

roit engager un honnête homme à me rapporter contre la verité des choses qui ne le regardent pas ?

ZILIANTE.

Valere, faites, je vous prie, cette reflexion avec moi; c'est que, quand même celui qui fait un rapport ne le grossiroit pas par malignité, il le grossiroit naturellement par la seule crainte de paroître rapporter une bagatelle. En même temps qu'on rapporte une chose, on veut faire croire qu'elle a valu la peine d'être rapportée, & pour cela on fait en sorte de lui donner par quelques circonstances un certain air de consequence, quand même la verité en devroit un peu souffrir.

VALERE.

Ah! mille raisons m'engagent à croire, qu'il n'y a rien de faux dans ce qu'on m'a dit.

ZILIANTE.

Autre qualité qui rend les rapports pernicieux; c'est, que ceux qui les écoutent les grossissent aussi-bien que ceux

ceux qui les font : pour peu que la preoccupation ou quelque passion se soit emparée de leur esprit contre ceux dont on leur parle. Quand on nous vient dire qu'un ennemi a fait quelque petite raillerie de nous, nous ne manquons pas d'être persuadez, que c'étoit une cruelle médisance ; nôtre esprit préoccuppé nous veut faire croire qu'on nous parle avec déguisement ; & qu'on ne nous rapporte pas les choses aussi malignes & aussi criminelles qu'elles sont. Quand on me rapporte qu'un autre a mal parlé de moi, je demande à celui qui me fait ce rapport une attestation de la part du médisant, pour me convaincre, que ce qui m'est rapporté est vrai. Je vous laisse à penser, s'il y a sur ce pied presse à me faire des rapports. Aussi mon esprit est-il ordinairement en une grande tranquillité sur cette matiere.

DIALOGUE LXXII.

DORAME, CHRISALE.

DORAME.

DItes-moi, je vous prie, Chrisale, pourquoi vous étes-vous mis à soûrire, quand Trason disoit que le pere de Drianiste étoit un bon homme, homme de Lettres, homme qui alloit toûjours son grand chemin; est-ce que cela n'est pas vrai?

CHRISALE.

Cela est tres-vrai, puisqu'il étoit Messager.

DORAME.

Ce n'est pas là le sens dans lequel je prenois ces loüanges.

CHRISALE.

Et c'est-ce qui m'a fait rire.

DORAME.

Trafon eſt donc Railleur, à ce que je vois ?

CHRISALE.

Il eſt de ces railleurs froids, & d'autant plus dangereux, & piquans, qu'ils paroiſſent parler de bonne foi, & ſans déguiſement.

DORAME.

J'y ai été trompé moi-même, comme vous voiez ; car je penſois qu'il parloit ſans vouloir choquer Drianiſte. Je ne m'y fierai plus.

CHRISALE.

Sçavez-vous ma conduite pour n'être point en but à ſes railleries ?

DORAME.

Je vous prie de me l'apprendre ; cela me pourra ſervir.

CHRISALE.

La voici. Je lui ai fait connoître que son esprit ne m'est pas inconnu, & que je ne lui laisserois rien passer sans le redresser ; vous ne pouvez croire combien il me ménage là-dessus, & quelles précautions il prend pour ne rien dire qui me puisse offenser ; s'il remarque quelque défaut en moi, il m'en avertit en confidence & en particulier. Mais en public, il se donne bien de garde de me mordre en riant.

DORAME.

Cette conduite est de tres-bon sens, & me paroît fort sure ; car les Railleurs n'aimant point naturellement à être raillez ; je ne doute point qu'il ne prenne de grandes mesures avec vous pour ne point s'attirer ce qu'il craint. C'est avec raison que l'on conseille à ceux qui haïssent les querelles d'éviter la raillerie, comme un piege que leur esprit tend à leur repos.

DIA-

DIALOGUE LXXIII.

FLORIDOR, EVANDRISTE.

FLORIDOR.

JE ne vois pas pourquoi, à cause que Malherbe crachoit souvent en lisant quelque piece de sa façon, on a dit qu'il n'y avoit point d'homme plus humide, ni de Poëte plus sec, puisque ses ouvrages ont été tres-bien reçus du public.

EVANDRISTE.

C'est qu'on a voulu, pour dire un bon mot, joüer sur l'humide & le sec; si par hazard, il eût porté ordinairement quelque habillement verd, on n'auroit pas manqué, de dire pour joüer sur les mots, qu'il emploioit le verd & le sec. C'est une violente démangeaison que celle de dire un bon mot.

FLORIDOR.

Ces diseurs de bons mots devroient du moins épargner les grands hom-

mes, comme celui-ci, dont on a parlé ainsi avec justice.

C'est de nôtre Pere Malherbe
Que nous avons appris cét agreable tour,
Ce secret de placer & le nom & le verbe,
Qui donne au style un si beau jour.
Ayant le superbe avantage
D'avoir poli nôtre langage,
Ses écrits se liront toûjours;
Sa gloire sera sans seconde,
D'avoir poly par ses discours
Le plus poly peuple du monde.

EVANDRISTE.

Vous vous mioquez d'exiger cette deference des diseurs de bons mots; c'est sur les grands hommes qu'ils triomphent.

FLORIDOR.

Quel triomphe! quelle gloire peut-on acquerir à médire des personnes distinguées par leur merite ou par leur élevation?

EVAN-

EVANDRISTE.

Ah, Floridor, rendons leur justice; ne les accusons point de médisance; ils n'ont pas ordinairement ce dessein; ce sont de bonnes gens qui le plus souvent ne parlent que pour parler; qui cherchent plûtôt à divertir en disant une chose qu'ils croient fort spirituelle, qu'a faire mépriser les autres.

FLORIDOR.

Ne pourroient-ils pas parler spirituellement, sans attaquer personne?

EVANDRISTE.

Oh, ils ne seroient pas surs de plaire & de faire rire (ce qu'ils demandent particulierement.) Ils sçavent bien que les hommes sont si injustes les uns envers les autres; que la Satyre la plus piquante & la plus spirituelle est celle qui leur plaît le plus.

FLORIDOR.

Méchante profession!

EVANDRISTE.

Quelque méchante & quelque dangereuse qu'elle soit pour ceux qui l'exercent ; ils ne laissent pas de la continuer, même aux dépens de leur repos & de leur fortune.

DIALOGUE LXXIV.

FELIANTE, LEANDRE.

FELIANTE.

IL n'est pas necessaire que je vous dise quel est le livre que vous me voiez entre les mains, je crois que vous le devinez.

LEANDRE.

Je suis bien trompé, si ce n'est pas Voiture ; car je sçai il y a long-temps qu'il est vôtre favori.

FELIANTE.

Vous ne vous trompez point en croiant que ce sont ses œuvres que

je

je tiens & qu'il eſt mon favori. Ne loûez-vous pas mon goût, Leandre ?

LEANDRE.

Comme n'auriez vous pas un goût loüable, puiſque vous étes toûjours avec celui qui le ſçait ſi bien former, & lui donner ce qu'on peut ſouhaitter de plus naturel, & en même temps de plus enjoüé.

FELIANTE.

Je vous ſçai bon gré de la juſtice que vous rendez à cet autheur.

LEANDRE.

Je viens de recevoir une lettre d'un homme qui lui rend auſſi juſtice, puiſqu'il croit ſes penſées aſſez bonnes pour s'en ſervir ; mais il lui fait en même temps injuſtice, puiſqu'il donne pour ſiennes les penſées qu'il lui dérobe. En voici une : je croi que vous la reconnoîtrez. „ Je ne me trouve jamais ſi glorieux que quand je reçois „ de vos lettres, ny ſi humble que „ lorſque j'y veux répondre.

FELIANTE.

Oh ! je la reconnois assûrement, Voiture s'en est servi en écrivant à une persone tres distinguée par son esprit & par sa qualité. Si la réponse étoit ensuite dans le même autheur, je vous conseillerois de mander pour toute repartie à vôtre plagiaire de tourner le feuillet & qu'il trouveroit la réponse à sa Lettre. J'admire la hardiesse de cet homme; il faut qu'il soit extrémement effronté, pour s'appliquer les pensées d'un auteur aussi connu que Voiture.

LEANDRE.

Puisqu'il a achepté ses œuvres, il faut bien qu'il s'en serve pour son argent.

FELIANTE.

C'est-à-dire que lui & ses semblables pretendent que l'argent donne autant de droit sur un Livre à ceux qui l'ont achepté, que le travail, l'invention, l'application en donnent à ceux qui l'ont composé. Voila un genre

genre d'Auteurs que je ne connoiſſois pas encore.

DIALOGUE LXXV.

ZIRTON, PYMANTE.

ZIRTON.

ON peut dire de vous, Pymante, ce que Saldenus & Balzac diſent de Monſieur de Saumaiſe ; que vous répandez du vinaigre ſur vos écrits, qu'on ne vous voit jamais l'encenſoir à la main, ou que ſi vous vous en ſervez, ce n'eſt que pour y faire brûler du ſoulfre & de la poix reſine. Vous êtes de ces eſprits boüillans dont parle Pline, qui rempliſſent le Ciel & la Terre de leurs moindres querelles. Croiez-moi, aiez moins de rudeſſe ; plus vous maltraitterez les autres, plus vous les exciterez contre vous, & moins vous les changerez.

PIMANTE.

Il m'eſt impoſſible de lire de certains Ouvrages qui me tombent entre les mains ſans m'emporter de fureur

&

& d'indignation contre ceux qui en font les Autheurs.

ZIRTON.

Je me ressouviens que quand j'étois jeune, mon Precepteur me donnoit cet avis pour la Lecture des livres : ad-
„ mirez, me disoit-il, ce que vous
„ y trouverez d'excellent, loüez ce
„ que vous y trouverez de mediocre,
„ & excusez avec bonté ce que vous
„ y trouverez de méchant.

Admirare bona in libris, mediocria lauda,
Excusa, Lector candide, quæ mala sunt.

PYMANTE.

Et ainsi selon vous il faudra laisser passer avec bonté les ignorances & les erreurs que nous trouvons dans beaucoup d'Ouvrages qui paroissent aujourd'hui, sans nous soucier, nous qui connoissons ces defauts, s'ils corrompent l'esprit de ceux qui ne sçavent pas les connoître.

ZIRTON.

Vous allez à une autre extremité. Vous pouvez les reprendre ces erreurs, ces ignorances; mais faites que vôtre Critique soit utile au public & à ceux que vous reprenez; & pour cela, ne montrez point de passion; parce qu'en reprenant avec emportement; d'un côté, ceux que vous reprenez vous regardant comme un ennemi, ne songent qu'à soûtenir & defendre leurs fautes, de peur de vous donner prise sur eux, s'ils les reconnoissoient; & d'un autre côté le public vous regardant comme un homme violent, furieux, de mauvaise humeur, croit qu'agissant avec passion, vous reprenez sans raison, & sans sujet.

PYMANTE.

Qu'il se rende habile ce public, s'il veut connoître si j'ai raison, ou non.

ZIRTON.

Voiez, où vôtre naturel violent vous emporte; d'une querelle particuliere vous étes d'humeur à vous en faire

faire une universelle; aprés avoir dit des injures à un seul homme, si d'autres prennent son parti, vous en direz volontiers à tous les hommes ensemble: croiez-moi, encore une fois, Pymante, vous qui vous piquez d'être utile au public par vos connoissances, aiez plus de douceur, si vous voulez lui apporter veritablement de l'utilité.

DIALOGUE LXXVI.

ARISTION, LYCANTE.

ARISTION.

LA plûpart des incredules comme vous ont plus d'obstination & d'entestement, que de raisonnement & de prudence. Monsieur le Cardinal de Berule dit à un jeune homme qui ne vouloit point croire de demons, parce qu'il n'en avoit point veu; si „ cette raison de vôtre incredulité „ étoit bonne, voiez quelle en seroit „ la suite; je serois bien fondé à m'i„ maginer que vous n'avez ny esprit „ ny jugement, car je ne voids ny „ l'un ny l'autre. Il ne faut pas toûjours disputer contre les opiniâtres avec de grands

grands raisonnemens ; ces sortes de disputes les fortifient dans leur opiniâtreté ; parce que plus les armes sont fortes, plus ils y resistent : on en tire plus de raison quand on les rend un peu ridicules. Un bon Religieux se trouvant un jour dans un Coche avec un Libertin, & celui-ci niant tous les faits que ceux de la même compagnie citoient pour lui prouver quelques veritez de nôtre Religion, parce que, disoit-il, tous les hommes peuvent tromper & être trompez ; le bon Pere l'apostropha, & lui dit, Monsieur, „ qu'étoient vôtre pere & vôtre me„ re ? c'étoient, répondit l'esprit „ fort, un honnête homme & une „ honnête femme d'une telle profes„ sion, faits d'une telle maniere ; ce„ la n'est pas vrai lui répartit le Reli„ gieux, vôtre pere étoit un Taureau, & „ vôtre mere une Vache ; vous ne pou„ vez me prouver le contraire qu'en „ me raportant vôtre témoignage ou „ celui des autres, que selon vous, je „ ne suis pas obligé de croire ; parce „ que tous les hommes peuvent trom„ per & être trompez. L'objection fit rire la compagnie, & fit taire l'incredule, qui aima mieux garder le silence, que de donner occasion de l'entretenir d'une telle parenté.

LYCANTE.

Mais pourquoi trouvez-vous mauvais, Aristion, de ce que je ne veux pas croire ce qu'on me veut persuader, qu'aprés en avoir connu la verité; mon esprit n'est-il pas fait pour raisonner? Faut-il que je le rende esclave de l'authorité des autres en recevant pour vrai tout ce qu'ils me donnent, sans oser l'examiner?

ARISTION.

Tant de gens spirituels, sçavans & éclairez, qui croient ce que je vous veux persuader de croire, ne sont-ils pas une assez forte raison pour vous convaincre?

LYCANTE.

Mais peut-être ces gens spirituels, sçavans & éclairez, se sont-ils laissé persuader par le même principe, que vous voulez me donner pour preuves, je veux dire, par la credulité reciproque des uns pour les autres.

ARISTION.

Ils ont cru aprés avoir examiné, & l'examen qu'ils ont fait doit servir pour ceux qui viendront aprés-eux.

LYCANTE.

Hé, n'est-il point permis d'examiner leur examen, car on dit que tous les hommes sont beaucoup sujets à l'erreur.

ARISTION.

Permettons, je le veux, à celui qui est infaillible d'examiner l'examen de ces grands hommes; car s'il est faillible, pourquoi ajoûterions nous plus de foi à un seul qu'à plusieurs, s'ils sont tous susceptibles d'erreur?

DIALOGUE LXXVII.

ALONSE, CHRISALDE.

ALONSE.

ENfin vous voila donc gueri.

CHRISALDE.

Oüi graces à la nature, à ma patience, & an refus que j'ai fait de recevoir aucun Medecin pour me secourir. J'ai eû confiance en la nature, je l'ai laissé agir sans m'impatienter, je ne me suis point affoibli par les remedes, j'ai eû soin d'entretenir ma chaleur naturelle, je me suis tenu autant qu'il m'a été possiblo dans la gaieté, & éloigné de tout ce qui me pouvoit donner du chagrin. Voila tous les Medecins dont je me suis servi.

ALONSE.

Vous étes donc, à ce que je vois, du nombre de ceux qui se font un plaisir de décrier la Medecine.

CHRI-

CHRISALDE.

A Dieu ne plaiſe que je pretende décrier la veritable Medecine, c'eſt-à-dire, celle qui ne tend qu'à conſerver les hommes, ſans être capable d'aucune preoccupation contraire à la fin qu'elle doit avoir. J'en veux ſeulement aux Medecins, à ces gens qui ne font pas ce qui ſe doit faire, mais ſeulement ce qui s'eſt fait; qui n'agiſſent que par imitation, ces gens dont les ordonnances ſont comme des articles de foi, ſur leſquelles perſonne n'oſe raiſonner en leur preſence, & ſur leſquelles ils n'oſent point raiſonner eux-mêmes ſans une permiſſion expreſſe de la Faculté qu'ils n'auront jamais la hardieſſe de demander; qui affoibliſſent & détruiſent les hommes par des rafraichiſſemens, pendant qu'ils les veulent délivrer de quelque infirmité; qui . . . . .

ALONSE.

Vous & vos ſemblables aurez beau crier contre ces Medecins, Alonſe, ils feront toûjours les Maîtres de la vie de la plus part des hommes; il y a déja long-

long-temps que l'on desapprouve les Medecins & que l'on s'en sert ; le Theatre & la Satyre ne touchent point à leurs pensions, dit un bel esprit de nos jours. Ils dottent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prelature, & les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens, dont le mêtier soit de les assûrer qu'ils ne mourront point de cette maladie & qu'on les tirera d'affaires. Tant que les hommes pourront mourir & qu'ils aimeront à vivre, le Medecin sera raillé & bien paié.

CHRISALDE.

Si jamais je fais appeller de ces sortes de Medecins pour moi, ce sera par un motif d'honneur & de conscience, c'est-à-dire, lorsque je n'auray plus lieu d'esperer de vivre ; afin de ne pas passer parmi leurs Partisans pour un homme qui soit mort en desesperé.

DIALOGUE LXXVIII.

EUGENE, ARBATE.

EUGENE.

VOici une repartie qui ne vous plaira pas moins que celle que vous me venez d'apprendre. Un vieux Courtisan aiant obtenu du Roi Henri quatre ce qu'il avoit demandé, s'habilla en jeune homme fort à la mode, & se fit peindre sa barbe grise. Ensuite il alla ainsi metamorphosé remercier le Roi. Ce Prince aiant entendu son compliment, & le voiant si different de ce qu'il étoit, lorsqu'il lui avoit accordé ce qu'il souhaittoit, lui dit qu'il ne pensoit pas lui avoir fait aucun don, & que c'étoit à son frere aîné; le Courtisan repartit, que la grace avoit été faite à lui-même, & que, s'il étoit changé depuis, c'étoit que la faveur de son Roi l'avoit rajeuni.

ARBATE.

En voici une autre qui a quelque rapport avec celle que vous venez de me dire. Un Vieillard qui avoit la tête toute blanche n'aiant pû obtenir

quelque grace qu'il avoit demandée à l'Empereur Adrien, la lui vint redemander ensuite aprés s'estre peint les cheveux du plus beau noir qu'il pût trouver : le Prince l'aiant reconnu, „ lui dit, ce que vous me demandez, „ je l'ai déja refusé à vôtre pere.

EUGENE.

Les reparties promptes & spirituelles ont leur merite & leur utilité; leur merite, parce qu'elles font ordinairement plaisir à l'esprit; leur utilité, parce que, comme elles surprennent, on n'a rien de preparé pour leur opposer, & ainsi elles triomphent sans resistance de ceux qu'elles attaquent, ou font triompher facilement, pour ainsi dire, ceux qu'elles favorisent.

ARBATE.

Je voudrois qu'on ne fit que des reparties obligeantes.

EUGENE.

On risqueroit moins en les faisant; mais elles ne seroient pas si agreablement receuës de ceux qui n'y prendroient

droient aucun interêt, que celles qui ont un peu de raillerie ou de Satyre.

ARBATE.

Ainsi pour plaire à plusieurs, il faut déplaire à quelqu'un.

EUGENE.

L'homme est ordinairement reduit à ces sortes d'extrémités ; pour gaigner au jeu, il faut qu'un autre perde; pour s'élever en une dignité, il faut qu'un autre en descende ; pour recevoir des honneurs, il faut que les autres s'abaissent au dessus de lui par des humiliations. Le malheur des petits fait souvent le bonheur des Grands ; les miseres des pauvres les contraignent à servir les riches ; les afflictions qui accablent ceux que l'adversité tourmente les engagent souvent, afin de se soulager, à travailler pour les plaisirs de ceux qui sont dans la prosperité....

ARBATE.

Eugene, vous étes trop en humeur

de moraliser, il s'agit à present d'autre chose, allons où vous sçavez que nôtre presence est necessaire.

DIALOGUE LXXIX.

ACANTE, LUCIAS.

ACANTE.

VOus riez de bon cœur, Lucias.

LUCIAS.

Vous rirez peut-être d'aussi bon cœur que moi, quand vous sçaurez ce que je viens de lire; le voici. Un Roi d'Espagne montrant à un Ambassadeur de France le portrait d'un de nos Rois qu'il avoit fait mettre dans le lieu qui lui servoit pour ses necessitez secrettes; lui dit, vous pouvez mesurer l'estime que je fais de vôtre souverain par l'indignité du lieu dans lequel je l'ai fait placer; Sire, lui répondit l'Ambassadeur, c'est avec beaucoup de raison que vous en avez usé de la sorte; car, comme vous l'apprehendez beaucoup, vous n'avez qu'à le regarder, quand

„ la

„ la nature eſt pareſſeuſe;la veuë de ſon
„ ſeul portrait vous fait tant de peur,
„ qu'elle vous donne la liberté du
„ ventre.

ACANTE.

Cette repartie eſt d'autant plus forte, qu'elle humilie extrémement la fierté Eſpagnolle. Je me perſuade que dans la ſuite ce Roi d'Eſpagne ſe trouvant ſur ſa chaiſe percée en preſence du portrait du Prince dont il vouloit ſe railler, & rapellant en ſa memoire la réponſe de l'Ambaſſadeur, ſe cantonnoit beaucoup dans ſa gravité naturelle, ou pour s'empêcher de trembler de peur, ou pour s'empêcher de rire du bon mot.

LUCIAS.

Un Eſpagnol rire d'un bon mot qui l'offenſe! vous n'y penſez pas, Acante, quand vous croiez que cela ſe puiſſe faire. Une fierté offenſée ne s'oublie jamais juſques à ce point, que de ſe divertir de ce qui la bleſſe; un orgueilleux regarde comme autant d'injures qu'il ne peut pardonner, toutes les plaiſanteries qui paroiſſent le pouvoir humilier.

ACANTE.

L'orgueuil a donc de grandes incommoditez pour ceux qu'il possede.

LUCIAS.

Parce que les superbes voulant toûjours primer & être au dessus des autres, trouvent en leur chemin presque toûjours quelqu'un qui s'oppose à leur pretention, & à qui ils ne peuvent resister, ils sont rongez de chagrins violens qui ne leur laissent prendre aucun repos.

ACANTE.

Aussi leur joie est elle inconcevable, lorsqu'ils ont le dessus.

LUCIAS.

La joie ne se fait pas tant sentir que la douleur; outre qu'il leur arrive si rarement, d'avoir des avantages proportionnez à leur vanité & à leur presomption, qu'on doit compter cette joie presque pour rien.

DIALOGUE LXXX.

PEDRE, SINTARQUE.

PEDRE.

UN Lacedemonien étant raillé d'avoir peint une mouche sur son bouclier, comme s'il eût voulu éviter d'être reconnu à une si petite „ marque; vous vous trompez, dit-„ il à ceux qui le railloient; car je ser-„ rerai de si prés les ennemis, qu'ils „ la pourront aisément connoître. Voila la premiere remarque que j'ai trouvée dans les recueils de Volusius.

SINTARQUE.

Les Lacedemoniens n'ont pas été moins celebres pour leurs bons mots que pour leur courage dans la guerre, & pour leur maniere de gouverner pendant la paix.

PEDRE.

Plusieurs autres peuples aussi-bien que ceux-ci fourniroient de quoi faire des recueils de leurs bon mots, s'il se

trouvoit des Plutarques pour les recueillir; j'en entends dire ſouvent d'auſſi agreables & d'auſſi ſpirituels que ceux des Spartiates; mais on les laiſſe paſſer ſans les arrêter, aprés qu'on y a pris quelque plaiſir.

SINTARQUE.

Voluſius n'étoit pas de cette humeur, il ſe faiſoit une ſpirituelle volupté de retenir dans ſa memoire ou par écrit tout ce qu'il entendoit dire, qui pût agréer dans la converſation, & ſçavoit fort bien & fort à propos lui-méme s'en ſervir. Souvent pour rendre plus agreable un impromptu fait par un Grec ou par un Romain du temps paſſé, il le mettoit dans la bouche d'un François de nôtre temps.

PEDRE.

Martinian uſe avec ſuccez de cet artifice pour plaire dans les compagnies où il ſe trouve; ſes Hiſtoires ſont toûjours ou de gens connus, ou arrivées dans des lieux peu éloignez, & il ſçait ſi bien conſerver la vraiſemblance avec ce déguiſement, qu'on y eſt ordinairement trompé.

SINTARQUE.

L'enjouëment de Martinian contribuë beaucoup à le faire écouter avec plaisir ; la maniere de raconter plaît souvent plus que ce que l'on raconte.

DIALOGUE LXXXI.

LELIE, MELANTIDE.

LELIE.

QUand me presterez-vous vôtre nouvelle Relation du Voiage d'Espagne ?

MELANTIDE.

Je l'ai bien-tôt finie, j'en suis sur la fin du troisiéme Tome, ma derniere lecture fût terminée par un bon mot que j'y appris.

LELIE.

Vous me ferez plaisir de me le dire en attendant que je puisse avoir le Livre.

MELANTIDE.

Le voici. Le Duc de Bragance étant à la Cour de Philippe second, le Roi voulut qu'on le menât à l'Escurial pour voir ce superbe édifice, & comme celui qui avoit charge de le montrer lui eût dit qu'il avoit été bâti pour accomplir le vœu qu'avoit fait Philippe II. à la bataille de saint Quantin ; „ le Duc repartit fort spirituellement : „ celui qui faisoit un si grand vœu de„ voit avoir une tres grande peur.

LELIE.

Que dites vous de cette Relation & des memoires d'Espagne qui l'ont precedée ?

MELANTIDE.

Ces cinq volumes ont fait un veritable divertissement pour moi à la campagne, où j'ai passé quelque tems avec des personnes d'esprit & de tres bon goût. Ils sont écrits tres-agréablement, & diversifiez par un mélange d'avantures, de coûtumes, de portraits, & de remarques Historiques &

Geo-

Geographiques qui font que l'on eft fort fâché quand on fe trouve à la fin de l'Ouvrage.

LELIE.

Ces fortes de Livres font affez du goût des François.

MELANTIDE.

Ils font du goût des François & des autres qui ne veulent pas faire une étude ferieufe : chaque chofe a fon temps: il y a le temps d'étudier pour fe divertir l'efprit, il y a le temps d'étudier pour devenir fçavant. Les François font également propres pour l'une & pour l'autre étude ; quelque chofe que l'on dife de l'inclination qu'ils ont pour le changement ; nous voions chez nous de grands hommes profonds dans les fciences les plus fpeculatives auffi bien que chez les autres peuples qui femblent être d'un temperament plus propre à l'application. La vivacité des François les fait agir promptement, il eft vrai, mais avec la penetration que la vivacité leur donne, ils vont bien loin en peu de temps.

LELIE.

Comme nous ſommes François, on ne nous en croira pas ſur nôtre parole.

MELANTIDE.

Leurs ouvrages qui paroiſſent tous les jours ſur toutes ſortes de ſciences, & la facilité avec laquelle ils les produiſent feront nôtre caution.

DIALOGUE LXXXII.

ORMENE, PYLANTE.

ORMENE.

ON ſuit ſi volontiers mes ſentimens, que je puis me vanter de diſtribuer la gloire quand je parle en faveur de quelqu'un.

PYLANTE.

Oüi, Ormene, vous la diſtribuez ſi genereuſement cette gloire, que vous en gardez tres peu pour vous.

OR-

ORMENE.

Ne m'eſt-il pas fort glorieux de faire entrer dans mes ſentimens ceux qui ſont les plus indeterminez.

PYLANTE.

Si vous faiſiez quelque reflexion ſur ceux qui ſuivent vôtre mouvement, vous connoitriez que ce ne ſont que de certaines perſonnes toutes devoüées à vos volontés, parce qu'elles ſont dependantes de vôtre fortune ; & cette connoiſſance vous donneroit peut-être une plus juſte opinion de vous. Les flateurs vous gâtent extremement. Depuis que vous les écoutez, & que vous vous laiſſez enchanter par leurs diſcours, on ne remarque en vous que de la fierté & de l'indignation pour ceux que vous traitiez autrefois comme vos égaux.

ORMENE.

Vous voudriez que je tombaſſe dans des familiaritez indignes de la diſtinction qu'on me donne dans le monde.

PYLANTE.

Ces familiaritez ne sont pas tant indignes que vous le pensez. Estre doux, affable, complaisant, civil, n'est point indigne d'une personne distinguée du commun, comme vous pretendez l'estre, & ce sont-là les familiaritez dont je voudrois, pour vôtre bien, que vous fussiez capable.

ORMENE.

Je craindrois de m'attirer du mépris avec ces manieres.

PYLANTE.

Vous vous attireriez de l'amour, de l'estime, des services; au lieu que par vôtre fierté qui vous fait meconnoître à vous-même vous devenez l'objet de l'indignation & de la haine de ceux qui sont obligez de vous approcher. Si vôtre fierté étoit naturelle, & fondée sur une naissance extrémement distinguée, & sur une charge de la premiere élevation; vous auriez quelque pretexte apparent pour la justifier; mais il n'y a rien de tout cela en vous; vôtre

tre fierté est toute étudiée, vous étes du commun, vôtre emploi n'a rien de bien extraordinaire, enfin vous étes un bon homme qui avez plus besoin de la faveur que de l'indifference des autres, Songez-y bien.

DIALOGUE LXXXIII.

ILDION, LYCIDONTE.

ILDION.

QUelqu'avantage que l'on puisse avoir, il se faut plaire avec les gens, si l'on veut leur étre agreable.

LYCIDONTE.

Je ne m'étonne donc plus si Lillion ne peut souffrir ma compagnie; car la sienne m'est si desagreable, que je ne peux m'y plaire.

ILDION.

Quand on est avec un homme qui ne plaît pas, on a rarement assez de complaisance, ou assez de douceur, & d'enjouëment pour lui plaire.

LYCIDONTE.

Il me sera difficile d'aller jusques-là avec cet homme. Il a des manieres trop rebutantes, pour attendre des autres de l'enjouëment, de la douceur & de la complaisance.

ILDION.

Faites un effort sur vous, Lycidonte, pour opposer ces aimables qualitez à la fâcheuse humeur de Lillion, & soiez persuadé que vous ne vous en repentirez pas; vous pourrez ensuite plaire à tout le monde, aiant pû plaire à cet homme-là.

LYCIDONTE.

Plaire à tout le monde! sçavez-vous, Ildion, qu'il faut bien d'autres qualitez pour plaire à tout le monde? en voici trois principales.

Si quis in hoc mundo cunctis vult gratus haberi,
Det, capiat, quærat, plurima, pauca, nihil.

Donner beaucoup, recevoir peu de choses, & ne demander rien.

ILDION.

S'il ne faut encore que ces trois qualitez, vous estes assez riche pour les mettre en pratique.

LYCIDONTE.

Il en faut une infinité d'autres, parce qu'il y a, pour ainsi dire, une infinité de sentimens differens.

ILDION.

Agissez, comme si vous pouviez plaire à tout le monde, vous parviendrez du moins à l'avantage de plaire à plusieurs.

DIALOGUE LXXXIV.

ALCIDAS, CORIDONTE.

ALCIDAS.

VOus lisez-là un Livre qui ne vous convient gueres, à vous, dis-je, qui apparemment ne serez jamais Evêque.

CORIDONTE.

J'y puise de temps en temps des Instructions qui me sont d'une grande utilité, quoique je sois dans un exercice bien different de celui de ce saint Archevêque; vous y en puiseriez aussi bien que moi, si vous aimiez autant les bons Livres que vous aimez ceux qui traittent de bagatelles; par exemple, quand je vous vois faire à la sollicitation de vos Architectes de si grandes dépenses en bâtimens superflus, & en même-temps montrer tant de dureté & d'insensibilité envers les pauvres, je me persuade, que, quoique vous n'aiez pas de Benefices Ecclesiastiques, vous regarderiez comme un avis salutaire pour vous ce que je viens de lire.

Le voici. Un Gentil-homme s'efforçant de persuader à Dom Barthelemy des Martyrs de faire quelque nouveau bâtiment dans son Palais, ce saint Prelat lui dit; en verité, Monsieur, „ vous me pardonnerez bien, si je „ vous dis que ce que vous voulez me „ persuader est pire que ce que le Demon proposoit à JESUS-CHRIST; „ car il lui conseilloit de changer des „ pierres en du pain qui auroit pû „ nourrir les pauvres; & vous me „ conseillez au contraire de changer „ en pierres le pain des pauvres.

ALCIDAS.

Si je n'emploiois mon argent à bâtir, j'en ferois peut-être un mauvais usage.

CORIDONTE.

C'est toûjours en faire un mauvais usage que de le consumer tout, sans en secourir les miserables.

ALCIDAS.

Ah, je vous prie, laissez aux Predicateurs le soin de me prêcher.

Co-

CORIDONTE.

Ils auront beau prêcher : Quand on est une fois endurci pour les pauvres, on est sourd à tout ce qui parle en leur faveur ; en effet, si la misere de ces affligez ne peut toucher par sa presence ceux qui en sont les spectateurs ; comment des discours pourront-ils produire cet effet ? Si vous resistez à un pauvre qui frappe vos yeux par son état pitoiable & vos oreilles par ses plaintes & par ses prieres, comment aurez-vous assez de facilité pour vous laisser vaincre par des paroles, qui ne sont accompagnées d'aucun touchant objet & que vous vous imaginerez s'adresser à une infinité d'autres aussi bien qu'à vous ?

ALCIDAS.

Il faut l'esperer de la grace de Dieu qui accompagne ces discours.

CORIDONTE.

N'avez-vous pas déja été excité par cette grace ?

AL-

ALCIDAS.

Elle a pour nous ses puissans & heureux momens.

CORIDONTE.

Mais les gens comme vous, lui opposent presque toûjours de funestes endurcissemens.

DIALOGUE LXXXV.

ELVIRE, DORISE.

ELVIRE.

FAites de vôtre Maison, ma chere Dorise, un asyle contre les dissipations du monde, & de vôtre cœur un asyle contre les dissipations de vôtre Maison.

DORISE.

Il est difficile de garder une telle solitude.

ELVIRE.

Je ne dis pas que vous la gardiez toûjours. Etant dans le monde, ou dans sa famille, on est exposé à bien des affaires differentes qui demandent des actions & des sorties. Mais je vous conseille seulement de rentrer de tems en tems en vous-même pour examiner ce monde, & cette famille, & pour faire reflexion sur vôtre conduite à leur égard.

DORISE.

J'avouë que le grand bruit du monde & la multitude de tant d'objets differens qu'on y voit emporte & embarasse de telle sorte, que l'on ne peut pas avoir assez d'attention pour l'étudier, ny par consequent pour le connoître.

ELVIRE.

Il faut donc en sortir de temps en temps pour avoir cette connoissance. Mais non seulement on ne connoît pas le monde, on ne se connoît pas soi-même. On y est tout occupé des cho-

ses exterieures, on n'a pas le temps de se considerer pour se regler; aussi ne faut-il pas s'étonner si on y trouve tant d'imperfection : comment n'y en trouveroit-on pas, puis qu'on ne s'y donne pas le temps ni aucuns des moiens necessaires pour bien sçavoir ce que c'est que la veritable perfection, & encore moins pour l'acquerir ?

DORISE.

On se trouve par les retours qu'on fait sur soi-même, si rempli de défauts que l'on évite autant qu'on peut ce miroir. Toutes ces reflexions que vous demandez, ne font point du tout de plaisir; parce que, ou elles nous font remarquer des défauts que nous ne croyions pas avoir, ou nous en font voir qu'il nous est tres difficile de détruire, ou rendent les plaisirs ridicules, ou les font paroître fragiles, ou font craindre des maux avenir, ou font regretter des biens perdus; enfin je trouve que plus on sçait raisonner ou reflechir, moins on est heureux.

ELVIRE.

Dites plûtôt, que plus on sçait reflechir

flechir & raisonner, plus on connoît en quoi consiste le veritable bien, & les moiens d'y parvenir.

DIALOGUE LXXXVI.

CORINNE, LISTIANNE.

CORINNE.

IL me semble que les sçavans se font souvent de bagatelles des affaires tres serieuses.

LISTIANNE.

Ce qu'un homme de bon sens decideroit en un quart-d'heure, demande de ces Messieurs, pour en estre decidé, des raisonnemens d'un mois. Je lisois il y a quelques jours une Histoire sur ce sujet qui me donna beaucoup de plaisir.

CORINNE.

Dis-moi, je te prie, cette Histoire.

LISTIANNE.

Ne m'en priez pas ; car j'ai du moins autant d'envie de la dire que vous de l'entendre. Ecoutez donc, la voici : des Philosophes disputans un jour avec un serieux Magistral, pour sçavoir d'où venoit que des Ambassadeurs Indiens envoiez à Alexandre avoient les cheveux blancs & la barbe noire ; un de ceux-ci qui n'y cherchoit point tant de finesses leur dit, que c'étoit parce que leurs cheveux étoient de vingt-ans plus vieux que leur barbe. Je croi que si nous autres femmes entrions dans ces écholes où se font tant de disputes, nous deciderions peut-être aussi à propos que cet Indien sur les matieres dont ces *grands* hommes se font de *grands* sujets de *grandes* dissertations.

CORINNE.

Je ne sçai pas ce qui en pourroit être ; mais ce que je te puis dire, c'est que j'ai remarqué que, quand la plûpart de ces sçavans se trouvent avec des femmes ils paroissent si étrangers & si decontenancez, qu'ils excitent la raillerie de ceux qui les voient ; il sem-

ble qu'ils n'oseroient dire un mot; peut-être craignent-ils nos decisions.

LISTIANNE.

Ce sont des sçavans seulement de Cabinet, c'est pourquoi il est bon pour leur reputation qu'ils n'en sortent point. La science donne quelque merite; mais il faut l'usage du monde pour le cultiver & le rendre agréable. Ceux qui se contentent d'étudier & se rendre habiles sans cet usage, sont des morts ensevelis dans de precieux tombeaux; mais qui ne laissent pas, quand ils en sortent, de faire beaucoup de peur aux vivans.

CORINNE.

Si ces sçavans nous entendoient parler de la sorte, nous leur ferions pitié; car ils nous méprisent autant qu'ils ont bonne estime d'eux-mêmes.

DIALOGUE LXXXVII.

FURIANTOR, ALVAR.

FURIANTOR.

J'Ai trop de courage, pour daigner apprendre à danſer.

ALVAR.

Je ne voids point pourquoi vous voulez que le courage ſoit incompatible avec la danſe.

FURIANTOR.

C'eſt qu'un Maître à danſer quand il lui plaît de vous l'ordonner, vous fait reculer deux pas en arriere.

ALVAR.

De bonne foi, Furiantor, vous me faites pitié avec vôtre raiſonnement de *Matamore*. Ne vous déferez-vous jamais de vos rodomontades?

FURIANTOR.

Appellez-vous Rodomontades des paroles qui marquent de la fermeté dans les choses les plus indifferentes ?

ALVAR.

Hé ! faites plus que vous ne dites, & je ne vous appellerai pas Rodomont ; allez vous mirer dans les visionnaires de Desmarets, vous y trouverez vôtre portrait dans la personne du Capitan Artabase ; il prétendoit intimider tous les hommes ; & un miserable Poëte le fait trembler de peur, seulement en prononçant quelques expressions Poëtiques. Si vous étes si vaillant, allez soûtenir les interests de nôtre Prince que vous voyez attaqué par tant d'ennemis jaloux de sa gloire, & ne vous amusez pas à traîner inutilement une épée dans les ruës, ou à nous en piquer les jambes, lorsque nous nous trouvons dans quelque presse avec vous. Si l'on n'avoit permission de porter l'épée qu'aprés avoir fait deux campagnes, & aprés avoir regardé un peu de prés la bouche d'un Canon, nous ne trouverions point tant de

de Breteurs faineans & vagabons, dont le seul métier est de sifler à une Comedie, de regarder une femme sous le nez aux troisiémes Loges de l'Opera, de jurer & blasphemer par galanterie, de dire mille paroles sales qui font rougir les personnes modestes, de badiner avec une tabatiere, de boire & reboire pendant la plus grande partie de leur vie, ou d'insulter avec impudence les plus honnêtes gens.

FURIANTOR.

Vous n'avez pas dessein, à ce que je voids, de faire mon éloge.

ALVAR.

Si vous étes aussi brave que vous le dites, meritez cet éloge que je vous refuse par quelque action proportionée à vos discours: Nos frontieres vous en offrent assez d'occasions.

DIALOGUE LXXXVIII.

NERIANDRE, SILONTE.

NERIANDRE.

LEs contes plaisans vous divertissent extrémement, à ce que je voids, Silonte.

SILONTE.

Il est vrai que j'aime fort à en entendre, mais je n'aime pas moins à en faire, &

Je puis bien me vanter d'en sçavoir de fort bons
Sur toutes sortes de matieres ;
Il ne faut point longues prieres
Afin de m'obliger d'en dire de bouffons ;
Mais prenant plaisir à les dire ,
Il est fort aisé de juger
Que l'on me fait bien enrager ,
Quand on les écoute , sans rire.
Monsieur le Pais.

NERIANDRE.

Vous vous exposerez à ce chagrin tou-

toutes les fois qu'avant que de les raconter, vous aſſurerez à ceux qui les écouteront que vous les allez faire rire; parce qu'en faiſant cette Preface à vos contes, vous ſemblez vouloir ôter à ceux qui vous écoutent la liberté de ne pas rire; cette gehenne les rend de mauvaiſe humeur contre le conteur & le fruſtre de ce qu'il ſouhaitte.

SILONTE.

Je le dis quelquefois pour me procurer plus d'attention.

NERIANDRE.

On vous donne auſſi quelquefois plus d'attention que vous n'en demandez; car on prend ſoin d'examiner avec application, ſi ce que vous allez dire, eſt auſſi enjoüé que vous le promettez; & de même que la preſence diminuë la reputation, auſſi un conte raconté ne répond pas ordinairement à l'Idée que vous en avez donnée en aſſûrant qu'il ſeroit fort agréable. Pour plaire dans la converſation il faut beaucoup ménager les eſprits, & pour les bien menager il

faut les bien connoître. Ce n'est pas assez de dire de jolies choses, il faut afin qu'elles soient bien reçeuës, que ceux qui les écoutent soient d'humeur à les trouver jolies.

SILONTE.

Les hommes ne devroient-ils pas toûjours trouver agreable ce qui l'est veritablement ?

NERIANDRE.

Les hommes devroient trouver toûjours vos Histoires agreables, donc ils les trouverront agréables; fausse consequence. Hé ! est-ce que les hommes font toûjours ce qu'ils devroient faire ? C'est se tromper que de pretendre leur plaire en se conformant à ce qu'ils doivent estre ; on agit à coup sûr en se conformant à ce qu'ils font.

SILONTE.

Vous faites des reflexions bien serieuses à propos de contes & de plaisanteries.

NERIANDRE.

Ces reflexions sont à mille autres usages dans la vie civile. Les grandes choses sont souvent fondées sur les mêmes principes & se conduisent par les mêmes regles que les petites.

DIALOGUE LXXXIX.

RISTIAX, DONAMIRE.

RISTIAX.

JE suis fort indeterminé sur l'état que je dois embrasser.

DONAMIRE.

Examinez vos richesses, & ensuite prenez vôtre resolution selon la quantité que vous en aurez.

RISTIAX.

Croiez vous que ce soit assez ?

DONAMIRE.

Que vous importe que je le croie, puisque presque tous le monde le croit ainsi; n'est-ce pas à present le plus ou le moins d'écus qui déterminent à l'Eglise, à la robe, ou à l'épée? Je ne connois presque point d'autre vocation. On ne se met pas en peine de se rendre digne de l'état qu'on embrasse, on se contente de l'acheter; l'habileté viendra aprés si elle peut.

RISTIAX.

Je ne crois pas que cette conduite soit glorieuse à celui qui la garde.

DONAMIRE.

Oh! il ne faut pas que vous vous imaginiez, que, si on n'est pas veritablement habile, on ne veüille pas du moins le paroître. On a extrémement soin de s'orner des apparences, & avec ces apparences on ménage sa reputation.

RISTIAX.

Comment pouvoir paroître habile, si on ne l'est pas?

DONAMIRE.

Avec de l'argent on paroît tout ce qu'on veut paroître. Vous vous ferez passer pour homme d'esprit, pour un sçavant éclairé, pour un Juge d'une integrité parfaite, pour un Magistrat d'une probité sans exemple, & pour un genie dont l'étenduë n'a point de bornes, en sçachant adroitement faire des liberalités à des gens qui sçavent l'art de faire valoir par leur eloquence les sujets les moins considerables.

RISTIAX.

Mais les croit-on?

DONAMIRE.

Bien d'autres gens prevenus par les mêmes liberalitez qu'ils attendent ou qu'ils ont reçeuës, les croient par prevention & les font croire encore à d'autres par reconnoissance.

RISTIAX.

Il est donc de la prudence de ceux qui sont dans l'élevation sans un merite qui y soit proportionné, de se faire des amis de ces sortes de sçavans.

DONAMIRE.

Ils ne sont pas à negliger. Si l'on voit de grands hommes qui les ménagent, que ne doivent pas faire ceux qui étant tres-petits se trouvent dans des postes élevez où ils sont exposez à la veuë d'une infinité de gens qui les examinent ?

RISTIAX.

Cet examen me fait trembler de peur.

DONAMIRE.

Faites-vous un merite digne de l'état que vous embrasserez, & cet examen vous donnera plus de joye que de crainte.

DIALOGUE XC.

ARRIAN, HERMINION.

ARRIAN.

N'Est-il pas vrai que depuis que vous étes dans la glorieuse place où la fortune vous a mis, vons vous imaginez que tout le monde n'est occupé que de vous ?

HERMINION.

Il est vrai que j'ai cette pensée, & que quelques efforts que je fasse par mes reflexions pour la chasser, elle me revient toûjours dans l'esprit.

ARRIAN.

Nous avons beau connoître nôtre petitesse, nous nous mesurons toûjours sur ce qui est autour de nous; si nous possedons de grandes terres, si nous avons de grandes Maisons, de grands emplois, un grand nombre de Domestiques; nous nous croions aussi veritablement grands, quoique nous fassions une partie tres-petite, &, pour

ainsi dire, presqu'imperceptible de ce que nous appellons nôtre grandeur. Pour nous bien connoître, considerons le monde aprés que nous en serons sortis; nous le verrons en general sans aucun ressentiment de nôtre perte, tant de gens se trouverront pour remplir nôtre place, qu'il n'aura aucun sujet de nous regretter.

HERMINION.

Il est vrai que nôtre inutilité devroit beaucoup rabattre de nôtre orgueil. Mais il est vrai aussi que la maniere avec laquelle on se conduit à nôtre égard, quand nous sommes grands Seigneurs, nous donne tant sujet de croire que nous sommes quelque chose de fort considerable, qu'il est difficile que nous soions persuadez de cette inutilité. Pendant que tout le monde nous favorise, comment pourrions nous prendre parti contre nous mêmes en nous croiant, par nôtre reflexion sur cette même inutilité, indignes de cette faveur?

ARRIAN.

Si l'on ne remarquoit que nous voulons

lons passer pour estre quelque chose de fort considerable, on ne se donneroit pas la peine de nous prouver que nous le sommes. Nous sommes nous-mêmes nos premiers flatteurs.

HERMINION.

Comme il nous est fort naturel de nous aimer, il nous doit estre aussi fort naturel de nous flatter & de vouloir estre flattez.

ARRIAN.

Et par consequent il nous est fort naturel de nous tromper & de vouloir estre trompez.

HERMINION.

Pourveu que l'amour propre trouve son compte, il ne se soucie pas de quelle maniere. Comme il est la source de toutes les passions les plus dereglées, il ne faut pas attendre de lui beaucoup d'ordre & de raison.

DIALOGUE XCI.

BERALDE, CLISTION.

BERALDE.

QUand nous soûtenons qu'un homme ment, dit Montagne, c'est comme si nous disions qu'il fait le brave envers Dieu, & le poltron envers les hommes. En effet il témoigne par son mensonge qu'il craint plus les hommes que Dieu.

CLISTION.

Je n'avois point encore fait une grande attention sur la raison qui me portoit à avoir une si forte aversion pour les menteurs; mais à present je connois que cette aversion vient de la même source que celle que nous avons pour les lâches & pour les impies, puisqu'on trouve dans le mensonge non seulement la lâcheté à cause de la crainte que le menteur a des hommes, mais encore l'impieté à cause du mépris que le même menteur fait de Dieu en ne se souciant point qu'il soit témoin de sa faute, pourveu qu'il n'ait rien à craindre des hommes.

BE-

BERALDE.

Vous me faites un plaisir de m'apprendre que vous avez une si forte aversion pour le mensonge, parce que j'espere que vous insinuerez cette même aversion dans l'esprit de vôtre fils : comme vous voulez le pousser dans le plus considerable commerce de la societé civile, vous ne pouvez trop l'exciter à être homme droit & de bonne foi ; & lui montrer par les exemples qui se presenteront tous les jours à ses yeux, que les menteurs y sont insupportables, qu'on ne sçait quelles mesures prendre avec eux, parce qu'on ne peut surement compter sur leurs paroles & sur leurs promesses, qu'ils sont les objets continuels de la défiance de ceux qui les frequentent, qu'on les regarde comme des hommes doubles, avec qui il semble que pour sa sureté on devroit avoir aussi des manieres d'agir doubles & en même temps des sentimens contraires ; Enfin que le menteur est exposé à deux maux ordinairement inévitables pour lui, sçavoir, à ne point croire, & à n'estre point crû.

CLISTION.

J'avouë que ce sont-là les effets ordinaires que produit le mensonge, mais je ne puis aussi m'empêcher de dire que le déguisement est si universel dans le monde, qu'il semble que la sincerité n'y peut trouver son compte; il semble, dis-je, que les raisons que l'on a, par l'experience continuelle, de se défier des apparences, justifient en quelque façon ceux dont les paroles ne se rapportent pas aux pensées.

BERALDE.

De même qu'un desordre general ne peut justifier les particuliers qui sont dans le déreglement, aussi le deguisement universel ne justifie point ceux qui trahissent la verité par des mensonges.

DIA-

DIALOGUE XCII.

AURIDON, PRISTANIRE.

AURIDON.

LIcidas m'entretint hier le plus agreablement du monde sur le mépris des richesses, il puisa dans la Morale tout ce qu'il y a de plus beau & de plus convainquant contre les biens de ce monde & ensuite finit son discours par ces vers.

En vain sur l'or & sur les pierreries
On se répaist de riches réveries.
On brille en vain de soye & de clinquans,
Les soins & les soucis n'en sont pas moins piquans.
Les lingots du Perou, les perles de Mexique
Ne peuvent rien contre la sciatique,
Et le parchemain d'un Brevet
Le Duc & Pair sur le chevet,
De quelque ambition qu'une tête soit plaine,
Ne guerit point de la migraine.

PRISTANIRE.

Hé bien sortistes vous de cette conversation convaincu du mépris qu'il vouloit vous persuader ?

AURIDON.

Comment ne le serois-je pas, puisque je n'ai rien à répondre à ses raisons ?

PRISTANIRE.

Vous vous souciez donc à present si peu des grandes richesses que vous possedez, que vous êtes prest à vous en défaire.

AURIDON.

Oh ! c'est autre chose. Je les mépriserai tant que l'on voudra, pourveu que je les possede. Il ne m'en coûte rien pour les mépriser ; mais il m'en coûteroit beaucoup pour m'en défaire ; en les méprisant je ne laisse pas de m'en servir pour les aises & pour les commoditez de la vie ; mais en les quittant, je perdrois ces mêmes aises & ces mêmes commoditez. PRI-

PRISTANIRE.

Voila ce qui s'appelle parler de bonne foi. N'est-il pas vrai qu'il y a bien de la difference entre persuader l'esprit, & toucher le cœur, & que nos passions engagent tous les jours celui-ci à suivre un parti contraire aux sentimens de celui-là ?

AURIDON.

Il est vrai que je trouve l'homme si contraire à lui-même, que je ne le comprens pas bien. Par exemple autrefois j'aimois éperduëment une personne qui me méprisoit, mon esprit me reprochoit tous les jours ma lâcheté par les reflexions que je lui permettois de faire, & cependant dans le même temps que je me disois à moi même, que j'estois lâche & ridicule de m'attacher à une personne à qui je n'étois qu'un objet de mépris, j'allois la chercher, & lui prouver par toutes sortes de bassesses la violence de mon amour. Ne pourriez-vous point me dire comment tout cela se peut faire ?

PRISTANIRE.

Si vous, qui vous devez mieux connoître vous-même que je ne vous connois ne pouvez pas le comprendre, comment pourrois-je le comprendre mieux que vous ?

AURIDON.

Si je le demandois à Aristarque, il m'en diroit aussi-tôt la raison.

PRISTANIRE.

Et avec sa raison vous reconnoîtriez que vous seriez ansi peu instruit que vous l'estes à present ; si vous vouliez prendre la peine d'examiner le raisonnement qu'il vous feroit. Quelque chose que l'on dise sur la difficulté que l'homme trouve à se bien conduire, il me semble qu'il lui est plus facile de se bien regler, que de se bien connoître.

DIALOGUE XCIII.

ALCANDOR, DORAMONTE.

ALCANDOR.

LEs Palmes & les Lauriers se flêtrissent bien-tôt, Doramonte, s'ils ne prennent racine dans la main qui les cueille. Croiez-moi, vous tirerez plus de gloire des belles actions que vous ferez vous même, que de celle de vos ancêtres.

DORAMONTE.

On seroit bien injuste, si mes Ancêtres aiant rendu tant de services à leur patrie, on bornoit leur gloire dans leur personne.

ALCANDOR.

Si on la borne dans leur personne, on ne la borne pas par le temps qu'ils ont vécu, puisqu'on en conserve encore la memoire avec estime & avec admiration.

DORAMONTE.

Puisque je suis de leur sang, doit-on me refuser une part à cette gloire ?

ALCANDOR.

On doit avoüer que ce sang qui coule dans vos veines, a coulé autrefois dans les veines de ces grands hommes qui ont donné des preuves & des marques de leur courage & de leur vertu ; c'est tout ce qu'on peut vous accorder ; & il me paroît que c'est-là si peu de chose pour vous, que je n'y trouve pas le moindre raion de gloire à vôtre avantage ; au contraire, si vous n'estes un canal digne de cet illustre sang, il vous couvre de confusion & de honte, par la comparaison qu'on fait de vous avec ceux qui l'ont annobli. C'est une grande affaire que d'avoir une Noblesse de naissance à soûtenir dignement ; on ne s'acquitte pas de ce devoir avec un gros équipage, de grands Palais, des meubles magnifiques, avec une fastueuse fierté ; tout cela peut imposer aux yeux du vulgaire qui se laisse ébloüir aisément ; mais ceux qui ont la veuë plus forte percent ces apparen-

ces

ces trompeuses, penetrent jusques à l'interieur de ceux qui en sont couverts, examinent leur conduite, font attention sur leurs actions & sur leurs paroles, entrent dans leurs intentions, & les méprisent secretement, quelque grands qu'ils soient, s'ils n'y trouvent une vertu solide, un courage prudent, une droiture inviolable, une sage conduite, une moderation qui ne soit ébranlée par aucun excez, & une veritable generosité.

DIALOGUE XCIV.

ARIMOND, ROSIDOR.

ARIMOND.

QUelque riche que vous soiez, ne negligez pas les sciences; elles ont toûjours quelque utilité par elles-mêmes, elles ne peuvent nuire que par le mauvais usage que ceux qui les possedent en peuvent faire.

ROSIDOR.

Avec de l'argent on ne manque de rien: Et avec les sciences seules on a

bien de la peine à acquerir l'utile, le commode, pour ne pas dire, le necessaire.

ARIMOND.

Je ne veux point disputer avec vous sur ces propositions ; mais passez-moi, je vous prie, celle-ci ; c'est qu'il est bien avantageux de pouvoir joindre l'un avec l'autre, estre également sçavant & riche ; vous le pouvez : ne negligez donc pas cette utilité. Le Pape Jules second disoit que les sciences sont de l'argent aux roturiers, de l'or aux Nobles, & des perles aux Princes ; c'est-à-dire, qu'elles font gagner la vie aux Roturiers, enrichissent les Nobles, & ornent les personnes de la premiere qualité ; si j'estois d'humeur à vous pousser sur cette matiere, je pourrois vous rapporter ici bien des exemples de Princes, & de Rois, & de personnes tres-riches, qui ont cultivé les sciences comme des Tresors également utiles & necessaires pour la vie ; mais vôtre attention sur ce qui se passe tous les jours dans la vie civile, fera plus d'impression sur vous que toutes les Histoires du monde.

Ro-

ROSIDOR.

Ces ſciences ont des racines bien ameres.

ARIMOND.

Mais auſſi les fruits en ſont bien doux. Et, à vous dire le vrai, la plus grande amertume de leurs racines eſt pour les enfans & pour tous les autres qui s'y appliquent malgré eux : ceux qui les étudient ſans eſtre forcez, y découvrent tous les jours de certains plaiſirs ſpirituels, qui recompenſent agreablement l'attention qu'elles exigent.

DIALOGUE XCV.

XIPHAS, ARISTOMENE.

XIPHAS.

CE n'eſt pas aſſez d'avoir du merite, il faut le faire connoître : vous vous tenez trop renfermé chez vous, Ariſtomene ; ſoiez perſuadé que la faveur ne prendra pas la peine de vous

aller chercher au coin de vôtre feu ; ce n'est pas assez d'étre habile, il faut prouver qu'on peut être de quelque utilité, il faut rendre mille services inutiles, pour en faire réüssir un bon ; l'assiduité fait plus que les services mêmes, il est necessaire de se montrer tres-souvent, pour trouver le moment de recevoir la fortune. Enfin les revolutions qui se font dans le monde vous apprennent par son inegalité qu'on n'y réüssit pas toûjours avec une conduite uniforme, il y faut tantôt de l'action, tantôt de la speculation, tantôt estre solitaire, tantôt estre homme de compagnie.

ARISTOMENE.

Je me trouve si petit quand je parois auprés des Grands pour leur faire ma cour, que j'ai honte de moi-même.

XIPHAS.

Vôtre honte est ridicule, parce qu'elle est sans raison. Il n'y a que le crime qui doit donner de la confusion. Soiez vertueux, & quand vous serez en presence des Grands & en une posture humiliée, rentrez dans vous-même,

vous

vous trouverez dans la bonté de vôtre ame dequoi vous consoler de vôtre mauvaise fortune. Ce n'est pas cette grandeur exterieure & ébloüissante qui rend estimable; elle ne fait tout au plus qu'intimider, & forcer à des apparences respectueuses ceux qu'elle voit à ses pieds.

ARISTOMENE.

Le grand bruit qui accompagne les Grands, l'éclat qui les environne, les differens mouvemens qu'on voit faire pour leur plaire, tout cela s'oppose aux reflexions que vous me conseillez.

XIPHAS.

Il est vrai que les ames vulgaires qui ne sçavent pas s'élever au dessus des objets qui frappent les sens, sont incapables de penetrer les apparences vaines, & trompeuses de la grandeur; mais pour vous, Aristomene, qui avez le discernement si juste, & la penetration si vive, il ne vous sera pas difficile de suivre mon avis.

ARISTOMENE.

Quelques reflexions que je sois capable de faire, j'ai ma foiblesse aussi bien que les autres. Je dis, si vous voulez, les plus belles choses du monde sur le mépris de la grandeur & des richesses; mais quand je suis auprés des Grands & des riches, je trouve leur état si élevé au dessus du mien & accompagné de tant de biens qui s'accommodent aux inclinations naturelles du cœur de l'homme, que ma volonté me porte à desirer d'estre riche & grand, en même-temps que mes reflexions me persuadent que je ne me dois pas soucier d'estre petit & pauvre. Du moins je voudrois me convaincre par pratique de ce que ma Theorie me persuade. C'est à-dire que je voudrois estre grand & riche pendant quelque temps, pour voir si la grandeur & les richesses sont aussi méprisables que je le pense.

XIPHAS.

Cette pratique seroit bien dangereuse pour vôtre Theorie.

DIALOGUE XCVI.

PHILANDRE, OCTAVE.

PHILANDRE.

ON dit qu'Ariſtote, pour cacher ſes ſentimens a fait comme un poiſſon nommé ſeiche, qui à la faveur d'une encre qu'il jette, ſe ſauve des pourſuites des peſcheurs; c'eſt-à-dire, qu'il a couvert ſes écrits de tant d'obſcurité, qu'on a bien de la peine à découvrir ſes veritables opinions. Il me paroît, Octave, que vous gardez la même conduite dans vos ouvrages.

OCTAVE.

J'ai mes raiſons pour agir de-la ſorte.

PHILANDRE.

Quelques raiſons que vous aiez, convenez avec un habile homme de nôtre ſiecle qu'il faut que les diſcours ſoient comme un ruiſſeau, qui par la pureté de ſes eaux faſſe voir tout ce qu'il renferme dans ſon ſein. Vous direz peut-eſtre, que c'eſt un caractere plus im-

portant d'envelopper ses pensées, & de les environner d'épines, afin qu'elles soient moins accessibles ; qu'une pompeuse obscurité attire quelquefois plus de veneration à celui de qui l'on ne sçait pas jusqu'où va son esprit, que ne fait la connoissance entiere de ce qu'il est ; Qu'un habile homme doit se menager si bien, que personne ne le voie tout entier ; parce que tant que personne ne voit le fond de sa capacité, sa profondeur inconnuë le fait respecter ; Que c'est comme une riviere que personne ne se hazarde de passer à gué, tant que l'on n'en void pas le fond ; enfin que si l'on n'est pas infini, il faut du moins le paroître, & que par cette industrie le peu paroît beaucoup. Tout ce raisonnement ne peut avoir un utile usage que dans le monde, où il peut être permis de ne se montrer qu'à demy. Mais pour les Livres, ils ne se font que pour communiquer nos sentimens ; & si l'on a dessein de se cacher, le silence le fera mieux que ces reserves mysterieuses. Si Platon, Aristote & d'autres anciens ont été obscurs, leur reputation n'y perd rien, parce que (comme on a fort bien remarqué) heureusement pour eux, ils ont une infinité d'interpre-

pretes qui s'étudient à trouver par tout dans leurs Ouvrages un beau sens, auquel ils ne songeoient peut-être pas eux-mêmes; & que souvent ils sont admirez par ceux-mêmes qui ne les entendent pas. Il n'en est pas de même des modernes, dont on ne se donne pas la peine de débroüiller les pensées, parce que la jalousie qui se trouve entre les vivans, fait qu'on les laisse volontiers dans l'obscurité qu'ils ont affectée.

OCTAVE.

Vous n'avez point touché dans tout ce que vous venez de dire ce qui m'engage à être obscur. Le voici. Vous sçavez que je fais profession d'enseigner la science sur laquelle je viens de donner le Livre où vous trouvez de l'obscurité. Comme cette obscurité n'est pas si universelle, qu'il ne s'y rencontre plusieurs bonnes choses tres-intelligibles; je pretends que, ce que l'on comprendra facilement faisant plaisir & donnant de la curiosité pour bien entendre ce qui est obscur, on viendra à moi pour satisfaire à cette curiosité, & que par ce moien j'aurai plus d'écholiers & ainsi plus de profit;

car ne subsistant que par la profession que je fais d'enseigner cette science, il me semble que je puis legitimement me servir de quelques innocens artifices pour mettre le public à la raison.

PHILANDRE.

Octave, si l'on vous trouve obscur dans vos Ouvrages, on croira que vous ne le serez pas moins dans la conversation, & dans l'explication de ce que vous enseignez; car on se persuade que ce qu'on donne au public, est ce qu'on peut faite de plus parfait: on se trompe peut-être; mais on se trompera toûjours en cela, & les Autheurs qui affecteront d'être obscurs, seront aussi toûjours trompez dans leurs pretentions.

DIALOGUE XCVII.

POLICLESTE, ELPINICE.

POLICLESTE.

JE ne comprens pas bien ce bon mot qu'on attribue à Monsieur Pascal, „ c'est quand il disoit, je vous deman-

„ de

„ de pardon, si ma Lettre est si longue; je n'ai pas eû le temps de la faire plus courte.

ELPINICE.

C'est que vous n'avez pas voulu faire un peu d'attention pour le comprendre. Vous étes vif, & les gens de vôtre temperamment passent volontiers par dessus tout ce qui exige quelque application; ils veulent comprendre d'une premiere veuë. Voici ce que veut dire Monsieur Pascal; il pretend (& avec raison) qu'il faut beaucoup plus d'Art & de travail pour resserrer un discours, que pour l'étendre. L'esprit se trouve bien gêné, quand on lui donne des bornes; il demande naturellement à s'étendre, parce que dans une grande étenduë, il trouve plus de diversité. Les défauts mémes ne s'y font pas si bien remarquer. Les irregularitez d'un dessein reduit en petit sur le papier frappent bien plûtôt, & se font bien mieux reconnoître, que celles du même dessein tracé sur une grande étenduë de terrain.

POLICLESTE.

Monsieur Pascal me paroît dans ses Ouvrages un homme bien propre à dire beaucoup de bonnes choses en peu de mots; l'échantillon de ce qu'il pouvoit faire & que nous avons dans ses pensées; marque assez cette capacité; un seul de ces morceaux détachez fournit de belles matieres.

ELPINICE.

Comment se peut-il faire que vous parliez si hardiment de ses Ouvrages, vous qui venez de me dire que vous ne compreniez pas son bon mot sur sa longue Lettre. Il me semble que plusieurs de ses pensées demandent trop d'application pour vous.

POLICLESTE.

Je trouve fort beau ce que j'ai compris, & je me persuade que ce que je n'ai pas entendu est encore plus excellent.

ELPINICE.

Les Autheurs sont bien-heureux, quand ils trouvent des Lecteurs qui vous ressemblent.

POLICLESTE.

Oüi ceux qui ont déja de la reputation; car pensez-vous que j'aurois des sentimens si favorables pour Monsieur Pascal, si on ne m'avoit dit qu'il est admirable? Quand on est prevenu en faveur d'un Autheur, par des gens en qui on a de la confiance, on a fait plus de la moitié du chemin pour l'estimer, & on ne manque pas de faire le reste, quand on le lit.

DIALOGUE XCVIII.

ALCIDAS, FLORAME.

ALCIDAS.

QUoi, Florame toûjours triste!

FLORAME.

Florame est toûjours triste, parce qu'il est toûjours amoureux, mon cher Alcidas.

ALCIDAS.

Si j'étois à la place de Florame, je ne serois plus amoureux, afin de n'être plus triste.

FLORAME.

Helas! cela dépend-il de moi?

ALCIDAS.

Ne dépend-il pas de vous de faire l'usage de vôtre raison?

FLORAME.

Ah qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison,
Et lorsque le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remedie!

AL-

ALCIDAS.

C'eſt-à-dire, que vous ne voulez écouter que vôtre paſſion.

FLORAME.

Mais quand je voudrois écouter ma raiſon que me diroit elle ?

ALCIDAS.

Franchement autant que j'en puis juger par vos manieres d'agir, je me perſuade qu'elle ne vous diroit que des choſes, qui, ſelon vous, ſeroient incroiables.

FLORAME.

Elle me diroit, que c'eſt être ennemi de moi-même que de m'abandonner à une paſſion qui m'ôte le repos, qui me rend inſupportable à mes amis, par mes chagrins, par mon humeur ſombre, par mes inquietudes, & qui me met hors d'état de remplir les devoirs auſquels ma condition m'engage; j'en ſuis au deſeſpoir, mais je n'y vois point de remede.

AL-

ALCIDAS.

N'aimez point, ou aimez plus tranquillement.

FLORAME.

Que j'aime tranquillement! quoi en aimant, je n'aurai point de chagrin, lorsque je ne vois pas celle que j'aime? Je ne ferai point allarmé, quand je croirai remarquer en elle quelque presage de changement? Je ne me plaindrai point, si elle témoigne s'ennuier en ma presence? Je ne ferai point tourmenté de jalousie, quand je m'imaginerai qu'elle en aime un autre plus que moi? Etant éloigné d'elle, je pourrai parler aux uns & aux autres pendant que mon esprit tachera de deviner par ses Reflexions ce qu'elle fait, ce qu'elle dit, même ce qu'elle pense? cela ne se peut.

ALCIDAS.

Puisqu'on ne peut aimer tranquillement, n'aimez donc point.

FLO-

FLORAME.

Autre impossibilité.

ALCIDAS.

C'est pour vous flatter dans vôtre passion, que vous vous persuadez qu'il vous est impossible de vous en défaire.

FLORAME.

Je suis persuadé de cette impossibilité, parceque, quelques efforts que je fasse, je ne puis ne pas aimer.

ALCIDAS.

Dites-moi, je vous prie, quels sont ces efforts ?

FLORAME.

Il m'est difficile de vous les bien exprimer.

ALCIDAS.

Hé bien pour vous soulager de cette peine, je vais vous les exprimer moi-mê-

même. Voila, Florame, ce que vous faites pour rompre les chaînes de vôtre amour : vous vous dites bien des fois à vous-même, *que je suis malheureux ! ne pourrai-je jamais retrouver ma liberté ? que j'aurois de plaisirs, si j'étois libre !* Voila ce que disent tous les jours ceux qui sont, les fers aux pieds & aux mains, dans les prisons ; on en voit peu, qui se mettent en état de faire des bréches aux murailles, ou de rompre les portes pour s'échaper du lieu qui fait le sujet de leurs plaintes.

FLORAME.

Je ne fais pas de plus grands efforts, parce que je les crois inutils.

ALCIDAS.

Voila la plus grande impossibilité qui s'oppose à vôtre guerison ; vous estes malade, & ce qu'il y a de plus fâcheux dans vôtre maladie, c'est que vous ne pensez pas qu'il vous soit possible de vous guerir : vous aimez-même, quelque chose que vous disiez, à rester dans cet état ; vous estes peut-estre du nombre de ceux qui quand on leur veut faire connoître les peines que donne l'amour, disent.

Tous

Tous les autres plaisirs ne valent pas
ses peines.

Je ne m'étonne plus si vous ne prenez pas les moiens necessaires pour vous défaire de vôtre passion. Vous vous estes rendu justice quand vous avez dit,

Et lorsque le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remedie!

FLORAME.

Ah! Alcidas, si vous étiez en ma place vous avoüeriez avec moi,

Que l'on ne peut jamais, aiant connu
Sylvie,
Ny la voir sans l'aimer, ny l'aimer
sans mourir.

ALCIDAS.

Vous voici au point, où je vous attendois. Oui, je veux bien avec vous qu'on ne puisse aimer Silvie sans mourir, sans avoir mille inquietudes qui font plus souffrir que la mort, quoi qu'à vous dire le vrai, la proposition

soit

soit beaucoup problematique ; mais n'importé, je vous la passe, parce qu'il ne s'agit pas de cela à present. Je conviens encore que vous ne pouvez la voir sans l'aimer, & c'est dans ces derniers mots que je trouve le moien de ne l'aimer plus.

FLORAME.

Je ne le connois point ce moien.

ALCIDAS.

Oh ! je le connois bien moi, parce que je n'ai point de passion qui me trouble la veuë : vous ne pouvez, dites-vous, voir Silvie sans l'aimer ; ne la voiez donc plus & vous n'aurez plus d'amour : s'il est vrai que l'on ne peut voir un objet sans l'aimer, il est aussi tres-vrai, qu'on ne peut long-tems aimer un objet sans le voir : de tous les conseils qu'on puisse donner à un homme extrémement amoureux pour détruire la violence de sa passion, celui-ci est le plus sur ; ce n'est qu'en fuïant qu'on remporte des victoires sur l'amour, comme la Fable de Daphné nous l'apprend, lorsqu'elle fût changée en Laurier dans la fuite des pour-

ſuites d'Apollon. Vous ſouffrirez quelques jours, mais vous achepterez un long repos avec une peine de peu de durée. Pour vous faciliter vôtre fuite, occupez-vous de pluſieurs differens objets, faites tout ce que vous faiſiez lorſque vous n'aimiez pas, & le contraire de tout ce que vous avez fait par rapport à vôtre amour ; & quand vous commencerez à vous trouver tranquille, faites tant de reflexions que vous voudrez, pour vous fortifier contre l'amour, je vous le permets ; mais avant cela, contentez-vous de ne plus voir, & de fuïr ; car l'amour reſſemble en une choſe beaucoup aux ſcrupules ; c'eſt que comme eux il s'augmente, ou du moins il s'entretient par les reflexions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer.

FLORAME.

Tout ce que vous me dites me paroît aſſez vrai, je vous avouë cependant de bonne foi, que je ne ferai rien de ce que vous me conſeillez.

ALCIDAS.

Pourquoi ?

FLORAME.

C'est que je ne le puis.

ALCIDAS.

Pourquoi ne le pouvez-vous pas ?

FLORAME.

Je ne le puis enfin, c'est tout dire.

ALCIDAS.

C'est plûtôt, ne rien dire, Florame; vous devriez avoüer de bonne foi que vous ne le pouvez, parce que vous ne le voulez pas; vous ne manquez pas de forces, mais vous manquez de courage pour vaincre des difficultez qui ne sont point insurmontables par elles-mêmes; mais seulement à cause de la lâcheté de ceux qui les devroient combattre.

FLORAME.

Il est donc du moins vrai, Alcidas, que je n'ai pas le courage necessaire pour cela.

ALCIDAS.

Vous l'aurez, quand vous voudrez, ce courage, il depend de vous.

FLORAME.

Cela eſt tres-facile à dire & en même temps tres-difficile à executer.

ALCIDAS.

Florame, je raiſonnerai avec vous ſur cette matiere, quand vous aurez été ſix mois ſans voir Sylvie.

FLORAME.

C'eſt-à-dire que vous me prenez pour un homme qui n'entend point raiſon.

ALCIDAS.

Aprés les ſix mois que je vous demande, vous connoîtrez pour qui je vous aurai pris, & je ſuis aſſuré, que vous ſerez de mon ſentiment.

DIALOGUE XCIX.

EUDOXION, THEONTE.

EUDOXION.

VOstre indifference pour l'élevation ne vous est pas si glorieuse que vous le pensez ; car souvent on ne veut pas songer à s'élever dans le monde, parce que, ou l'on a l'ame insensible aux humiliations de la bassesse, ou parce que l'on est si paresseux, que l'on ne peut se resoudre à avoir l'attention & à s'occuper des soins & des assiduitez necessaires pour s'agrandir, ou enfin parce que l'on est si superbe, que l'on ne daigne pas se mettre par ses complaisances, par ses respects & par ses sollicitations au dessous de ceux qui pourroient contribuer à l'élevation.

THEONTE.

Ajoûtez, pour me justifier de cette indifference, une quatriéme cause, c'est-à-dire, une justesse de raisonnement fondée sur l'équité qui doit être entre les hommes.

EUDOXION.

Comment l'entendez-vous ?

THEONTE.

Voici en quoi consiste ce raisonnement : ou j'ai les qualitez requises & necessaires pour m'avancer dans le monde, ou je ne les ai pas ; si j'ai ce qualitez, les hommes ne me doivent-ils pas rendre justice en faisant eux-mêmes les premieres démarches, pour me tirer de l'état mediocre où la fortune m'a reduit ? Si je n'ai pas ces qualitez, ne manquerois-je pas de jugement, si je faisois des efforts pour m'élever à un rang, qui m'exposant aux yeux de tout le monde tel que je suis, c'est-à-dire, sans avoit ce qui fait digne de le remplir me rendroit méprisable dans l'esprit de tous ceux qui seroient témoins de mon ambition temeraire ?

EUDOXION.

Il est facile, ce me semble, de répondre à ce raisonnement. Ou vous avez les qualitez requises & necessaires

pour vous avancer dans le monde, ou vous ne les avez pas. Cela est tres vrai: si vous avez ces qualitez, les hommes vous doivent rendre justice, dites-vous, en faisant eux-mêmes les premieres démarches pour vous tirer de vôtre état mediocre; cela seroit en quelque façon vrai, s'il n'y avoit que vous dans le monde qui eussiez ces qualitez; mais comme vous devez vous persuader qu'il y en a beaucoup d'autres qui sont dignes de la même place aussi-bien que vous, je ne voids pas par quel droit vous pretendez avoir la preference à leur préjudice. Ajoutez, qu'il ne faut pas faire un grand fonds sur cette justice & sur cette équité des hommes: chez eux,

La raison du plus fort est souvent la meilleure.

Et il est presque aussi vrai des grandeurs de ce monde que de celles de l'autre, que les violens les ravissent, *violenti rapiunt*. Il faut de l'action dans cette vie. Ce n'est pas assez d'avoir du merite, il faut avoir dequoi faire valoir son merite, & ce *dequoi* n'est autre chose que les patrons & les occasions que l'on doit chercher: quelque gran-

,, deur

„ deur & quelque élevation d'esprit
„ que vous aiez, vous serez toûjours
dans la bassesse, dit Pline l. 6. ep. 23.
„ si l'occasion & un protecteur ne
„ vous aident à vous en retirer.

Si vous n'avez point les qualitez requises pour vous élever, faites tous vos efforts pour les avoir; ne demeurez point dans une indolence languissante, qui ne marque qu'une lâcheté digne de mépris; il faut toûjours se proposer la perfection en toutes choses, afin de pouvoir du moins arriver à un milieu raisonnable.

THEONTE.

A ce que je voids, vous étes beaucoup porté pour *l'agrandissement* dans le monde.

EUDOXION.

Cela est vrai; mais c'est pour un *agrandissement* fondé sur le merite; & non pas pour celui qui n'a pour cause efficace que les fourberies, les violences, les cruautez, les rapines, & mille autres moiens semblables dont l'usage n'est aujourd'hui que trop frequent dans le monde; & pour dire de

bonne foi ma pensée là-dessus, j'estime plus les moiens legitimes d'obtenir les dignitez, que les dignitez mêmes; ce sont ces moiens legitimes, ces moiens justes & raisonnables qui font veritablement le merite de ceux qu'on voit élevez dans les charges considerables; sans ces moien, je veux dire, sans la bonne foi, sans la droiture de cœur, tout ce qu'on appelle *grand*, ne me paroît que bas, abject, odieux, & entierement méprisable. Enfin quand je voids un *grand*, je separe de lui cet équipage majestueux, ces riches emmeublemens, ces complaisances respectueuses avec lesquelles on le traitte, ces honneurs qu'on lui rend; je separe de lui tout ce qui éblouit, pour le regarder seul tel qu'il est; & s'il me paroist homme de probité, homme de bonne foi, homme droit, homme équitable; je le louë, je l'admire, je lui dresse, pour ainsi dire, un autel dans mon cœur, pour lui rendre une espece d'adoration; si au contraire, il est sans équité, sans bonne foi, sans droiture; pendant que je suis entraîné pour lui rendre hommage par un certain devoir qui regarde son état, je ne l'honnore qu'avec chagrin, je ne le regarde qu'avec indignation, il me fait

fait pitié, pendant que je respecte son élevation, il excite en moi de justes ressentimens en faveur de la justice, pendant que je me comporte devant lui avec une humble complaisance.

THEONTE.

Vous êtes donc dans une grande contrainte.

EUDOXION.

Si je me contrains jusqu'à ce point, que de témoigner exterieurement des sentimens si contraires à ceux de mon cœur & de mon esprit; c'est parce que nous devons toûjours honneur & respect à ceux qui sont élevez au dessus de nous, quelqu'indignes qu'ils soient par eux-mêmes de nos respects & de nos soûmissions. Il faut respecter en eux leur rang, leur condition, leur ministere, leurs fonctions, leurs Charges; nous ne sommes pas leurs Juges, mais ils sont les nôtres; ainsi ce n'est pas à nous à leur faire des procez sur leur conduite, si elle n'est pas reglée, l'ordre de la subordination, de la dépendance demande ces témoignages exterieurs; nous ne devons point l'in-

terrompre, quelques reflexions que nous puissions faire, si nous ne voulons pas agir contre la justice qui veut que nous rendions à un chacun ce qui lui appartient. C'est un zele tres-indiscret & une espece d'emportement brutal, que de s'élever contre eux sous pretexte de la connoissance que l'on a de leurs défauts personnels; & souvent c'est plûtôt un esprit d'envie, ou de vengeance, ou de mauvaise humeur qui engage dans ce zele indiscret, qu'un veritable mouvement d'équité; c'est pourquoi ces sortes de zeles ne produisent point d'autre effet, que de faire passer ceux dans qui on les remarque, pour des esprits remuans, impatiens, incapables de souffrir aucun joug & tres propres à mettre le trouble dans les societez les plus tranquilles; aussi voions nous ces sortes de gens persecutez par les Grands, comme des ennemis temeraires & extrémement entreprenans; abandonnez par les petits, comme des personnes, dont la compagnie peut être tres-dangereuse dans le commerce du monde; & enfin craints par tout, comme des esprits mordans & Satyriques qui ne ménagent ni sexe, ni état, ni caractere, ni condition.

THEON-

THEONTE.

Tritomire que vous connoissez beaucoup, aussi-bien que moi, est assez selon ce caractere : j'aurois crû aprés la lecture d'un nouveau Livre qu'il a donné au public depuis quelque tems, dans lequel il outre avec la derniere recherche & une exacte regularité une Morale sur une chose d'une tres petite consequence, j'aurois crû, dis-je, voiant la liberté avec laquelle il s'érige en censeur contre des personnes d'un caractere distingué, qu'il étoit aussi regulier qu'il veut que les autres le soient, mais....

EUDOXION.

Ne continuez pas, Theonte; soions plus discrets & plus charitables que lui. Combattons le mal en ménageant les personnes; faisons la guerre aux vices, pendant que nous avons pitié des vicieux. Corrigeons les autres de la même maniere que nous nous corrigeons nous-mêmes, c'est-à-dire, en ménageant leur reputation, comme nous avons soin de ménager la nôtre. *Studens correctioni, parcens pudori*, dit un Pere de l'Eglise.

DIALOGUE C.

BELOROND, PHILAMONTE.

BELOROND.

POurquoi étes-vous si melancholique, mon cher Philamonte ?

PHILAMONTE.

Ce sont quelques petites affaires de famille qui me donnent du chagrin.

BELOROND.

Tantôt c'est affaire de famille, tantôt c'est défaut de santé, tantôt c'est une trop grande application à quelque ouvrage dont vous vous occupez, qui vous rend triste ; avoüez franchement la verité, il y a quelque chose de plus que tout cela qui cause ce grand changement dans vôtre humeur.

PHILAMONTE.

Que seroit-ce ?

BELOROND.

Hé! vous ſçavez bien ce que je veux dire.

PHILAMONTE.

Vous en ſçavez plus que moi, ſi vous en ſçavez plus que ce que je viens de vous apprendre.

BELOROND.

Ornaminte eſt aimable, il y a quelques mois que vous la voiez avec aſſiduité, ſous pretexte, il eſt vrai, de quelques affaires qui ne tirent à aucune conſequence; avant que vous euſſiez fait cette nouvelle connoiſſance, vous ne laiſſiez pas d'être toûjours fort enjoüé, quoi que vous euſſiez de temps en temps vôtre ſanté alterée, ou quelque affaire de famille, ou quelque Ouvrage d'application à faire....

PPILAMONTE.

Quoi? voulez-vous dire que j'ai de l'amour pour Ornaminte?

BELOROND.

Si ce n'eſt pas de l'amour, c'eſt quelque choſe qui lui reſſemble fort....

PHILAMONTE.

M'avez-vous veu avec elle ?

BELOROND.

Oüi.

PHILAMONTE.

Avez-vous remarqué l'indifference avec laquelle je la traite ?

BELOROND.

Oüi, & c'eſt cette indifference affectée qui a commencé à me faire ſoupçonner vôtre amour. Croiez-moi, ce n'eſt pas aſſez de montrer de l'indifference, pour prouver qu'en effet on en a, il faut quelque choſe de plus ; il faut ne point avoir tant d'empreſſement pour rendre des viſites frequentes ; ne pas être ſi triſte que vous l'eſtes, quand vous n'en rendez point ; ne

ne pas faire remarquer de l'embaras, comme j'en ai remarqué en vous lorsque vous étes avec elle : quand on aime tout parle de l'amour, & en découvre les secrets, quelques déguisemens qu'on apporte pour le cacher.

Sans emploier la langue, il est des interpretes
Qui parlent clairement des atteintes secrettes,
Un soupir, un regard, une simple rougeur
Un silence est assez pour expliquer un cœur;
Tout parle dans l'amour, & sur cette matiere
Le moindre jour doit estre une grande lumiere.

Dans les commencemens de cette passion on en fait un mystere, on se sert de toutes sortes d'artifices pour la cacher ; on croit en effet que personne ne la devine, mais ce sont ces artifices mêmes qui la découvrent ; en faisant connoître que l'on se cache ; on fait connoître ce que l'on cache. Enfin tenez pour maxime certaine qu'il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le

feindre où il n'est pas. Cette maxime a deux propositions, la premiere vous regarde à present, la seconde vous regardera lors que vous cesserez d'aimer, car il faut que vous sçachiez, que, malgré toutes les protestations de constance que font nos impatiens amoureux, on n'aime toûjours que dans les Romans.

PHILAMONTE.

Enfin vous voulez me prouver que j'aime.

BELORÔND.

Il n'est pas necessaire que je vous le prouve, vous en êtes assez convaincu.

PHILAMONTE.

Si, au lieu de l'indifference que l'on peut remarquer en moy, quand on me voit avec Ormaminte, je faisois voir beaucoup de tendresse & de passion par des soûpirs, par des paroles, & dans mes yeux, vous ne parleriez pas autrement que vous faites.

BELOROND.

Pardonnez-moi, je dirois autre chose; je dirois que vous l'aimez & que vous n'êtes pas faché qu'on le sçache; au lieu qu'à present je dis seulement que vous l'aimez sans vouloir le faire paroître.

PHILAMONTE.

Il n'y a que vous qui le croyez.

BELOROND.

Dites plûtôt qu'il n'y a que moy qui ose vous le dire, parce que le privilege de l'amitié qui est entre nous m'en donne la liberté; tous les autres, ou peu s'en faut, en pensent autant que je vous en dis. Tout le monde peut aimer, sçait aimer, & par consequent personne n'ignore les stratagemes, les industries & les souplesses de cette passion; il n'y a aucune matiere sur laquelle on soit plus éclairé que sur celle-ci; j'ay veu des enfans de neuf ans y entendre finesse; jugez ce que doivent sçavoir ceux qui étant plus âgez ont plus d'experience & peuvent faire plus

tention & plus de reflexions; ajoûtez, que plus on a ſujet de croire qu'une perſonne ſe cache, plus on a ſoin de l'éclairer; je connois un homme qui en eſt ſi perſuadé, que pour prouver qu'il n'aime pas, il dit par tout qu'il aime, il en parle à tous ceux qui y ont quelque interêt, il outre même les proteſtations qu'il en fait, & pretend par cette conduite faire croire, qu'il n'aime point du tout, ou du moins fort peu, quoy qu'il reſſente veritablement toutes les violences & toutes les inquietudes de l'amour; cét air outré de ſincerité & de bonne foy eſt cauſe qu'on fait peu d'attention ſur ſes aſſiduitez auprés de celle qu'il aime, on croit qu'il aime ſeulement pour paroître aimer, & pour ſe divertir de l'amour même. Voila, comme vous voyez une conduite bien differente de la vôtre.

PHILAMONTE.

Vous en ſçavez bien long ſur cette matiere.

BELOROND.

Je ſuis perſuadé que vous en ſçavez

aussi long que moy, quelques efforts que vous fassiez pour cacher vos connoissances; vous seriez plus heureux si vous n'en sentiez pas plus que moy.

PHILAMONTE.

Mais pouvez vous croire, Belorond, que si j'avois de l'amour, je voulusse vous en faire un secret; à vous qui êtes le plus intime de mes amis, & pour qui par consequent je ne dois avoir rien de caché?

BELOROND.

J'avois cru jusqu'à present que si vous ne me disiez rien de vôtre amour, c'est que vous vous doutiez bien que je le connoissois, sans que vous fussiez obligé de me l'apprendre; car enfin, ay je dit souvent en moy même, quelle „ pensée, Philamonte, peut-il s'imagi-„ ner que j'aye sur sa conduite, lors „ que je vois que, quoy qu'il m'aime „ toûjours, cependant il me fait rare-„ ment compagnie, luy qui parois-„ soit autrefois avoir un plaisir sensi-„ ble lors qu'il s'entretenoit avec „ moy; il est à present inquiet & „ abstrait quand la bien-séance le re-„ tient

„ tient auprés de moy ; de plus il ne
„ mange que dans la plus pressante ne-
„ cessité ; il ne se divertit que par com-
„ plaisance ; il ne joüe que par force ;
„ il n'est dans les compagnies les plus
„ agreables que par contrainte ; il ne
„ se promene qu'avec chagrin, ne
„ dort qu'avec inquietude ; enfin il
„ voit le plus souvent qu'il peut une
„ personne tres-aimable ; apparem-
„ ment, ajoûtois-je, il est persuadé
„ que je connois qu'il aime, il n'est
„ pas fâché que je le connoisse, & s'il
„ ne me le dit pas, c'est peut-être par
„ une discretion, & par une delica-
„ tesse d'amour qui est trés-digne d'un honnête homme. Voila, Philamonte, ce que je pensois de vous ; mais l'entretien que nous venons d'avoir ensemble me donne bien d'autres pensées.

PHILAMONTE.

N'en ayez point, je vous prie, qui soient indignes de nôtre amitié.

BELOROND.

Agissez d'une maniere digne de cette même amitié, si vous voulez que je ne

ne pense rien qui luy soit contraire.

PHILAMONTE.

Il est vray, Belorond, j'aime Ornaminte; j'ay differé jusqu'à present à vous l'avoüer, parce que je vous ay regardé comme un ami severe, qui connoissant les peines que fait cette passion, employeriez toutes sortes de remontrances, & d'autres moiens que l'amitié vous pourroit suggerer, pour l'arracher de mon cœur.

BELOROND.

Pourquoy voudrois-je vous faire une si cruelle guerre, si vôtre amour est legitime?

PHILAMONTE.

Oüi, Belorond, il est trés-legitime, mais il est en même temps trés-timide: Ornaminte sçait mon amour, & l'approuve; mais de certains respects humains nous empêchent de nous declarer à ceux qui doivent absolument decider de nôtre sort.

BELOROND.

Et si ceux à qui cette autorité est reservée, n'aprouvent pas vôtre amour, que pretendez-vous faire ?

PHILAMONTE.

Je ne songeray plus qu'à mourir.

BELOROND.

Oh ! Philamonte, ce n'est plus la mode de mourir d'amour, on en meurt tout au plus par imagination dans les historiettes de Barbin ; mais ce qui est fort à la mode, c'est qu'on souffre de part & d'autre dans les separations forcées, & qu'il reste d'ordinaire pour partage aux Ornamintes, aux Doris, & aux Silvies, une certaine reputation d'attachement qui, quoy qu'elle ne les fasse pas passer pour criminelles, les rend cependant en quelque maniere incapables de contracter mariage avec d'autres. Je ne voudrois pas en dire autant à Ornaminte de peur de vous desobliger ; je souhaiterois cependant pour vôtre repos & pour le sien qu'elle y fist reflexion. Ne regardez

dez pas ce que je dis comme une remontrance d'un ami ſevere ; mais plûtòt comme un têmoignage ſincere de l'attachement que j'ay pour vous, & du deſir que j'ay de contribuer à vous faire rependre la tranquilité dont vôeſprit a toujours joüi avant vôtre engagement. Si vous aimez veritablement Ornaminte, ſongez, je vous prie, à ſes interêts, vous ſongerez en même-temps aux vôtres. Adieu, je vous laiſſe avec cette reflexion.

FIN.

CATALOGUE

Des Livres qui se trouvent chez

LOUYS & HENRY VAN DOLE.

ANtibaillet, ou Critique du Livre de Mr. Baillet, intitulé jugement des Savans, par Mr. Menage, 12. 2 voll.

Academie Françoise, derniere Edition, augmentée de divers ouvrages, par Mr. Pellison, 12.

Art de jetter les Bombes, par Blondel, 12. fig.

Architecture de Vitruve, 12, avec figures.

Aminte du Tasse, Italien & François, avec fig. 12.

l'Antiquité des tems rétablie, & défenduë contre le Juifs & les Nouveaux Chronologistes, 12.

Abrége de la Nouvelle Methode de la langue Latine par Mrs. de Port-Royal, 8.

Amours des Dames illustres de nôtre siecle, 12.

Actes & Memoires des negociations de la paix de Nimegue, 12. 7. voll.

Amours des grands hommes, par M. Villedieu.

L'Art de Vivre heureux, 12.

Bibliotheque des Autheurs Eclesiastique, 5. vol. quatto.

Ba-

Batavia illlustrata, 2. voll. folio.

Burnet Reformation d'Angleterre, 4. voll. 12.

--- Voyage en Suisse, 12.

Bibliotheque universelle, 21. voll. 12.

Brebeuf, Entretiens solitaires, 12.

--- defence de l'Eglise Catholique, 12.

Bonheur & Malheur du Mariage, 12.

Brantome vie des hommes illustres, 4. v. 12

--- vie des Dames galantes, 2. vol. 12.

Civilité François, 12.

Contes de Mr. la Fontaine, 12.

Cathechisme de Drelincourt, 8.

Consolations contre le frayeurs de la Mort, 8.

Cathechisme de Condom, 12.

Conseils de la Sagesse, 2. voll. 12.

Commentaires de Cæsar traduit par Amelot, 12.

Conversations sur divers sujets par Mademoiselle Scudery, 2. voll. 12.

Cuisinier François, 12.

Dictionaire Universel par Furetiere, 3. vol. folio.

--- Historique de Morery augmenté par Mr. le Clerc, folio, 4. vol.

--- de Richelet, 4.

--- François & Italien par Duez, 8. 2. vol.

--- de Pomey Latin François & Allemant, quarto.

--- François & Flamand de Halma, quarto.

Description de l'Univers, contenant les differents Systemes du monde, quarto 5. voll. avec fig.

De-

Devoirs de la vie Civile, 12. 2. vol.
Defence du proces de Fouquet, 12. 13. vol.
Delices de la Hollande avec fig. 12.
Dialogues de la santé, 12.
--- Rustique, 12.
Description de Versailles fig. 12.
--- de Paris, 2. voll. 12.
Dialogue Satyriques & Moreaux, 12.
Dom Carlos nouvelle Historique, 12.
Essais de Morale avec la Continuation, 12. 9. voll.
Nouveaux Essais de Morale par Mr. la Placette, . 12.
Emmery Receuïl de Curiositez, 2. vol. 12.
Elemens de Geometrie par Henrion, 12.
--- de Geometrie par Dechales, 12.
Emblemes d'amour en quatre langues gravé en cuivre 8.
Entrêtiens d'Ariste & d'Eugene.
Fables de Mr. la Fontaine, 12.
Fonctions des Officiers, 12.
Fortifications de Vauban, 12.
--- de Blondel, 12.
--- de Ville, 8.
--- de Vauban, de Ville & du Comte de Pagan, 12.
--- de Pagan, 12.
Guerre des Turcs avec la Pologne, la Moscovie & la Hongrie, 12.
Histoire de Philippe de Valois & du Roy Jean, 12.
--- de l'Eglise par le Sueur, 8. vol. 12.
--- du Monde par Chevreau, 4. voll. 12.
--- de l'Academie Françoise, 12.

Hist. des Indes orientales par Rennefort, 12.
--- du Chisme d'Angleterre par Sanderus, 12.
--- des Juifs traduit par Arnaud d'Andili, 5. vol. 12.
--- de France, par Mezerai, fol. 3. vol.
--- de Louïs XIV. par Medailles, fol.
--- Metallique de la Hollande, 8. 3. v. fig.
--- de France par Prade, 12. 5. voll.
--- du Royaume de Siam, 12. 2. voll. figur.
Lettres de Patin, 2. voll. 12.
L'Univers en abregé par Pomey, 12.
Lettres de Richelet, 12.
Methode facile pour aprendre l'Histoire de France, 12.
Malheurs de l'amour, premiere nouvelle, 12.
Oeuvres du Pere Maimbourg.
--- de Corneille, 9. voll. 12.
--- de Moliere, 6. voll. 12.
Poësies Pastorales par M. de Fontenelle, 12.
Traité de Mignature pour aprendre aisément à peindre sans Maître.
Testament Politique du Cardinal de Richelieu, 12.
Voyage de Wheler, 2. voll. 12. fig.
--- Voyage de Chardin, 12. fig.
--- de Constantinople.
--- en Italie par le Prince de Condé, 12.
Ville de Venise par St. Didier, 12.

On trouve dans la même Boutique toutes sortes des Livres, à un prix raisonnable.



